

L'aube d'un
monde meilleur
Le Greg



L'aube d'un monde meilleur.

Greg Siebrand alias "Le Greg"

Œuvre publiée sous licence Creative Commons by-nc-nd 3.0

Image de couverture : See-Ming Lee, sous licence CC-BY, <https://www.flickr.com/photos/seeminglee/9366030820>

En lecture libre sur Atramenta.net

Chapitre 1 : Un haineux nommé Lammour

Ceci est mon testament

Je ne sais pas comment j'en suis arrivé là. Mais tout ce que je peux vous dire, c'est que je ne vais bientôt plus être de ce monde. Peut-être mort, peut-être capturé pour servir je ne sais quel dessein. Ils sont à mes trousses. Je le sens. Ils sont collés à mes basques, telle une merde que l'on a beau froter, elle reste toujours accrochée à nos semelles.

Encore une fois, je maudis mon don. Ma capacité. Celle que j'ai voulu utiliser pour changer le monde, le rendre meilleur. Parce qu'elle ne m'a attiré que des ennuis.

Je pose ces mots dans ce petit carnet. Peut-être que quelqu'un lira un jour ces lignes. Ou pas. Il faut que tout un chacun sache qu'il existe un tas de personnes avec un don, avec une capacité hors du commun et qui sont enlevées de la surface de la Terre. Pourquoi ? Servir l'intérêt des nantis ? Empêcher de rendre le

monde meilleur en aidant son prochain dans le besoin ? Vous devez tous comprendre que je ne suis pas le salaud tel que les médias l'ont décrit.

Ils ont dit que j'étais l'homme le plus dangereux de cette planète, et m'ont mis sur le dos des crimes abjects que, bien sûr, je n'ai pas commis. Depuis cette fameuse nuit de janvier, j'ai tous les services de police, toutes les agences de renseignement au cul. Et pire que tout, ces types à la boule de billard habillés en noir. Ce sont eux qui me font le plus peur. Car personne ne les connaît, personne ne sait qui ils sont. Et ils semblent intouchables.

J'écris peut-être mes dernières lignes. Je suis coincé ici, dans cette minuscule chambre d'un hôtel miteux, dans un autre pays, à des milliers de kilomètres de chez moi. Les rideaux tirés, il est impossible au monde extérieur de jeter un œil dans ce huit mètres carrés. Les récents événements de ma pauvre petite vie m'ont rendu craintif, un semblant de paranoïa s'est emparé de moi. Je me cache, je ne sors plus de peur d'être reconnu. Je suis fatigué de fuir, j'aimerais pouvoir me poser quelque part, respirer.

Je voudrais tant revoir Marie, ma femme et mes deux petites têtes blondes. Ils me manquent tant ! J'aurais tant aimé que la société change comme j'ai tenté de le faire. Qu'elle devienne meilleure, plus humaine. J'aurais tant voulu que les gens se rendent compte que de simples petites idées peuvent améliorer radicalement notre quotidien et le monde qui nous entoure.

Je m'appelle Chris, j'ai trente-huit ans, et ce petit écrit est mon testament, mes mémoires, ma vie. Depuis mon adolescence, j'ai ce don étrange. Je peux lire les pensées des gens. Je peux m'insérer dans l'esprit de n'importe qui et fouiller tous ses souvenirs. Je peux contrôler la moindre de ses réflexions, la

modifier ou carrément l'effacer, la remplacer par une autre. J'ai eu beaucoup de difficultés à maîtriser cette capacité lors de ses premières apparitions.

Je me rappelle encore bien quand mon don s'est manifesté la première fois. J'avais douze ans. Mes premiers poils poussaient, les premières hormones qui émargeaient, transformant mon corps svelte en cocotte-minute. Les filles qui commençaient à m'attirer plus que de raison. Il s'est révélé sans crier gare en classe, au milieu d'un cours de math. J'entendais les pensées du prof, madame Morue comme on l'appelait. Elle pestait sur nous, nous insultait dans sa petite tête de matheuse qui ne savait pas s'y prendre avec les gosses. Je distinguais ses injures clairement, comme si elle les énonçait à haute voix. Et je lui avais répondu. Je lui avais dit que seule une morue comme elle pouvait nous traiter de crétins ingrats.

Résultat, envoyé chez le proviseur, retenue à la clé. J'eus beau jurer sur les toutes les têtes possibles du monde, tous les saints, Dieux ou livres sacrés, personne ne me croyait et ne cherchait à comprendre. Trois heures de colle alors que je disais la vérité. Le savon de mes parents, après. Privé de sortie pendant un mois. On aurait pu tourner rapidement la page, mais ce phénomène se répéta de plus en plus fréquemment.

Les voix commencèrent très vite à empirer. Je percevais toutes les pensées des personnes dans un périmètre assez proche de moi. Vous avez vu ce film, avec Mel Gibson ? Celui où il discerne toutes les réflexions mentales des femmes ? Voilà, vous avez pigé le concept, en rajoutant celles des mioches et des poilus bourrés de testostérone. J'entendais tout. Toutes les pensées. J'ai cru que j'allais devenir fou. À l'école, je n'arrivais plus à me concentrer, les

réflexions mentales de mes camarades me martelaient le crâne. Je n'arrêtais pas de crier. La situation alla de mal en pis bien sûr.

Les gosses du collège commencèrent à se moquer de moi et à me traiter de fou. Mes parents ne me croyaient pas et restaient dans le déni en affirmant que j'avais une imagination plus que fertile. Même lorsque je leur révélais la moindre pensée qu'ils venaient d'émettre, ils n'arrivaient pas à concevoir qu'un tel don était possible.

Il y eut une grande discussion entre mes vieux et la direction de l'école. Le corps enseignant ne me voulait plus en classe, tant je faisais peur aux élèves et aux profs. La psychologue du bahut m'avait catalogué comme schizophrène et après des heures de palabres, mes parents et la direction décidèrent de m'envoyer dans un asile pour tenter de me soigner. Ils m'emmenèrent à Érasme, un grand hôpital brux'hellois.

Enfermé et surveillé vingt-quatre heures sur vingt-quatre, j'ai cru que j'allais bel et bien devenir cinglé. Entre les autres jeunes qui ne pensaient qu'à se foutre en l'air, les anorexiques qui refusaient de bouffer et se trouvaient trop gros et les réellement atteints du cagibi, j'étais là, à absorber toutes les angoisses environnantes. Les pensées des autres pensionnaires s'imprégnaient dans mon esprit, et me firent connaître une véritable descente aux enfers. Je ressentais leur peur, vivais leurs envies suicidaires, entendais les multiples personnalités morbides et sadiques.

Les pysys avaient beau me gaver de médocs en tout genre, avec de l'Haldol et autres trucs dégueulasses qui te bousillent le cerveau, les voix ne s'atténuaient même pas.

Au bout de six mois, la situation n'avait pas bougé. Les médecins déclarèrent que j'étais incurable. Ils me

firent changer d'établissement, nettement moins charmant que l'hospice précédent. L'asile typique des films hollywoodiens avec son lot de fous dangereux complètement défoncés par moult substances chimiques.

Mais, au bord du désespoir, j'eus la chance d'avoir enfin un médecin qui me comprit. Je n'étais pas le premier à être passé dans ses mains. Il avait soigné, quelques années auparavant, une fille qui avait le même don que moi. Il me dit de garder ma capacité secrète, car utiliser un tel don était très dangereux : il pourrait provoquer l'hostilité de mon entourage et la convoitise d'autres personnes plus malsaines.

Pendant un bon bout de temps, il m'aida à contrôler ce pouvoir. À me focaliser sur un individu ou sur moi-même. En l'espace de six mois, je pouvais me concentrer uniquement sur n'importe quel quidam et fouiller la moindre pensée dans sa petite caboche, même si elle était enfouie au plus profond de son subconscient. J'arrivais à établir un mur entre les voix environnantes et mon esprit. Ce fut une délivrance, et petit à petit, je pus reprendre les gestes et rituels quotidiens. Me réhabituer à vivre, en somme.

Lorsque le toubib décida que j'étais apte à sortir, on fit un dernier test. En ouvrant totalement son âme, il me fit découvrir la vérité. Cette fille, qui était passée avant moi, il ne l'avait jamais crue. Il s'en était rendu compte beaucoup trop tard. La jeune femme, par désespoir, s'était suicidée.

Il avait été interrogé par un grand nombre de personnes, dont certains lui avaient vraiment foutu les jetons. Ces derniers l'injurièrent, le menacèrent et autres joyusetés aussi peu ragoutantes de ne leur avoir pas livré sa patiente.

Il s'était juré que, si jamais un second enfant comme elle venait ici, il ferait tout pour réparer son

erreur. J'aurais dû me souvenir de son avertissement. De me méfier des hommes en noir, qu'il m'avait dit. Si seulement je m'étais rappelé sa mise en garde !

À ma sortie d'hosto, ma famille déménagea. Mes parents voulaient que je refasse ma vie ailleurs, que je recommence tout à zéro, et que je n'aie plus tous ces jeunes qui me traitaient de cinglé dans les parages. On quitta Brux'Hell pour une petite commune du Brabant-Wallon.

J'y vécu une adolescence normale, ne parlant à personne de mes capacités. Mais je continuais à exercer ce don, à le peaufiner discrètement. J'arrivais à insérer des idées dans l'esprit de mes camarades de classe. S'ils n'allaient pas dans mon sens, hop, une petite manipulation mentale et c'était gagné.

Plus le temps passait, plus j'excellais. Et vers dix-huit ans, à force de patience et d'entraînement, je pus carrément effacer un souvenir de la tête de ma copine. Elle s'était refusée à moi, j'avais été insistant. Beaucoup trop à son goût, si bien qu'elle ne voulait plus me parler. La fois suivante que je la croisai, elle ne se rappelait plus rien.

Vous devez certainement trouver que je suis un gros salaud en lisant ces lignes. C'est vrai que gosse, j'en ai bien profité, et rien ne m'était refusé. Je pouvais deviner les pensées, anticiper un peu tout ce qui m'arrivait. Je pouvais tourner n'importe quelle situation à mon avantage.

J'avais presque toujours les meilleures notes de la classe, obtenant les réponses rien qu'en farfouillant dans la tête du prof. Je laissais toujours une faute ou deux pour ne pas éveiller les soupçons, valait mieux être prudent ! J'ai même eu mon premier boulot comme cela. Simplement en déposant l'idée dans la tête du recruteur que j'étais le plus qualifié. Augmenté chaque année, promu régulièrement. Je

vivais une vie idyllique, la dessinant comme je la désirais.

Mais cette petite vie de rêve, insouciant, prit fin le 11 septembre 2001.

2 Un grand pouvoir implique de grandes responsabilités

Les attentats aux États-Unis chamboulèrent ma vision de la vie. J'étais dans un bus lorsque j'ai appris les terribles événements qui se déroulaient à New-York. Le chauffeur avait poussé le volume de sa radio au maximum, pour que tout le monde puisse écouter ce qui se passait dans la Grande Pomme. Personne ne pipait mot, la stupéfaction se lisait sur le visage de tous les voyageurs. J'étais effaré.

À peine rentré chez moi, je me jetais sur la télé pour regarder les nouvelles. J'ai visionné ces images, ces avions en train de s'écraser sur les tours jumelles, encore et encore, pendant des heures. Cette maudite télévision repassait tous ces instantanés de souffrance en boucle, comme pour bien imprégner la terreur dans le cœur de ceux qui avaient leurs yeux rivés sur le petit écran. Au fond de mon être, je pleurais.

Toute cette histoire ne pouvait pas être vraie. Comment cette nation hyper puissante, avec ses services secrets ultras performants avait-elle pu laisser une telle abomination se produire ? Cet acte était tout simplement horrible, et comme tout un chacun, je voyais tous ces humains en train de souffrir, de hurler toutes les larmes de leur corps en fuyant l'effondrement du WTC.

Mais, au fur et à mesure que le temps passait, que les réponses à cet acte ignoble se firent de plus en plus insistantes, j'ai commencé à remettre en question la version officielle. Lorsque je voyais toutes les lois en train d'être votées, ce fameux Patriot Act, puis les bombardements sur les populations afghanes, je n'arrivais plus à croire les discours de la clique à Bush.

Mes yeux s'étaient ouverts et je ne pouvais plus les refermer. Je me rendais compte que le monde ne tournait pas rond. J'entendais les voix de détresse de mes semblables qui se faisaient de plus en plus fortes. Leur nombre n'arrêtait pas de croître, les cris devenaient un maelström continu dans ma tête. La haine, la suspicion de l'autre montaient crescendo dans le cœur des hommes.

Je voyais ces enfants mourir de faim, dans les pays d'Afrique. Regarder l'opulence dans laquelle on vivait en Occident, avec tous nos gaspillages, me répugnait. Je voyais ces femmes torturées parce qu'elles avaient simplement voulu être elles-mêmes. Toutes ces images, ces souffrances s'immisçaient en moi.

Je subissais tout ce torrent de désespoir, qui en devenait invivable. La douleur de ces êtres emplissait tout mon être, telles des lames de poignards qui se plantaient encore et encore dans mon corps. J'avais comme des serpents qui enserraient mon cœur, m'étouffaient et m'empêchaient de respirer. Ma souffrance était immense, et pendant des jours et des nuits, j'ai pleuré. Pleuré sur ce monde qui allait de mal en pis, pleuré sur toute cette merde que l'on subissait.

Je me rendis compte que toute cette misère servait une infime partie de la population. Non pas que je croie aux théories de la conspiration ; peut-être que certaines sont vraies. Simplement, lorsque j'analyse

un problème sociétal, je me pose cette question : à qui profite le crime ?

Force est de constater que ce n'est pas aux petits copains de celui qui s'est fait sauter sur la place publique, mais bien à nos prétendus gouvernants et magnats de la haute finance. J'avais lu d'ailleurs quelque part que toute la clique à Bush s'était enthousiasmée du 11 septembre. Parce que l'attaque leur donnait enfin les coudées franches pour faire ce qu'ils voulaient : mettre la population mondiale sous surveillance, avec tous leurs programmes sécuritaires qui dormaient dans leur carton depuis belle lurette. Qu'ils pourraient relancer leur économie guerrière et s'enrichir en prétendant apporter un ersatz de démocratie aux pays barbares.

Chaque fois qu'un mec désespéré se fait sauter dans un bus ou sur une place publique, la réponse devient de plus en plus disproportionnée. De nouveaux conflits naissent et les rancœurs augmentent inlassablement. Et ceux qui trinquent, ce sont les gens, comme vous et moi, qui n'ont rien demandé si ce n'est de vivre une petite vie bien tranquille. Les gouvernants en profitent pour leur passer une ou deux lois liberticides en prétextant des arguments fallacieux.

Pourtant, si on supprimait les inégalités, si on donnait des livres, qu'on donnerait de quoi réfléchir, ne pensez-vous pas, comme moi, que le monde irait bien mieux, et que la raison l'emporterait sur la colère ?

Des nuits et des nuits, j'ai réfléchi à toutes ces questions. Je regardais les mensonges que les médias nous assénaient. Ils étaient tellement gros, plein d'incohérences, avec leur horde d'experts en rien en tout genre, qui s'amusaient à démonter toutes les théories fumeuses sur le Net ou des médias

indépendants. Je regardais mon entourage et perdais espoir. J'étais sidéré par son ignorance. Personne ne semblait vouloir réfléchir. Pour la plupart de mes relations, si la télévision l'affirmait, l'information ne pouvait être que vraie. Pas de réflexion, pas de remise en question. De parfaits citoyens dociles sans le moindre esprit critique.

Et plus le temps passait, plus je voyais mes compatriotes sombrer dans la haine et la suspicion, matraqués par des discours qui jetaient l'opprobre sur un ennemi lointain. Les gouvernements et médias gavaient la population de peur. Ils jetaient constamment le blâme sur l'autre, sur l'étranger, en occultant la moindre once de leur propre responsabilité. Ils stigmatisaient toutes les minorités, tous ces gens trop faibles pour se défendre. Les Belges en vinrent eux-mêmes à vouloir des lois qui restreignaient leur liberté pour contrer cette menace invisible et insidieuse. Je voyais dans la plupart des pays d'Europe des partis de droite dure qui reprenaient des forces, galvanisés par cette peur de l'autre, et qui exploitaient habilement la colère des gens dans leurs diatribes.

J'ai tenté d'avertir tout le monde au début. Je passais des liens Internet qui donnaient d'autres sens aux informations. Personne ne semblait vouloir m'écouter. J'avais beau montrer que ce que l'on voulait nous faire croire ne tenait pas la route, on me traitait d'illuminé, de théoricien de la conspiration et de parano. J'avais beau faire des analogies avec les événements passés, personne ne semblait s'en soucier. J'étais désespéré.

Une nuit, je me suis rappelé une phrase : "sois le changement que tu veux voir dans le monde. Arrête d'attendre que les gens changent d'eux-mêmes. Sois le changement !" Je ne voulais plus d'un monde de

merde, comme le dit Habitbol. Je voulais un monde où chacun pourrait y trouver son compte, sa place. Un monde où chacun se respecterait. N'était-ce pas la raison d'être de mon don ? Je ne devais pas l'avoir reçu par hasard, il doit bien avoir une raison à tout cela !

J'ai donc décidé de procéder à quelques petits essais. J'ai commencé un soir, avec une de mes proches, pour voir si je pouvais changer le monde autour de moi. Elle critiquait constamment ses voisins, d'une culture différente de la sienne. Ils étaient trop bruyants, ils étaient des parasites qui profitaient de la sécu belge. Bref, tous les amalgames à deux francs.

Pourtant, j'avais vu dans les yeux de sa voisine une grande tristesse. Elle avait fui son pays. Sa minorité avait été massacrée, ils s'étaient réfugiés chez nous pour échapper à la barbarie dans son pays. Et ici, elle vivait la même chose. Le mépris des habitants du pays. J'ai été voir mon amie. Je lui ai changé les idées. Je lui ai enlevé sa méfiance, ses préjugés. Je lui ai suggéré que ses voisins étaient en grande souffrance.

Je pus voir très vite les résultats. Une nouvelle amitié était née. Mon amie était allée vers eux, pour discuter, pour les connaître. Elle découvrit de nouveaux us et coutumes et constata que ces gens étaient bien plus qu'accueillants, ils étaient généreux, partageaient le peu qu'ils avaient. Mon amie vivait mieux. Sa suspicion enlevée, elle était beaucoup plus sereine. Elle commença à se renseigner sur d'autres cultures, et depuis elle milite contre les expulsions et tous ces "illégaux" qui vivent à la rue. Illégaux. Ce terme me fait bondir ! Comment peut-on déclarer quelqu'un illégal ? Quelqu'un a donc moins le droit que vivre qu'un autre ? Je trouve tous ces concepts révoltants, répugnants.

Mon expérience était donc couronnée de succès. De simples petites idées remplacées dans l'esprit de quelqu'un avaient grandement amélioré la vie de deux familles. J'ai continué quelque peu mes expérimentations. Elles eurent toutes une conclusion heureuse. Le monde autour de moi changeait petit à petit, en meilleur, en plus beau. Je décidai donc de mettre mon pouvoir à profit. Changer le monde. Parce qu'un grand pouvoir implique de grandes responsabilités. Depuis, c'est devenu mon unique but dans la vie. J'ai commencé à effacer toutes les mauvaises pensées que je rencontrais. Je devais le faire petit à petit, j'avais bien trop peur que cela se remarque, que cela devienne trop flagrant.

Mais fort de mes succès, je prenais de plus en plus d'assurance et de plus en plus de risques. Bien sûr, je ne m'approchais pas des politiciens ou autre. L'opération était plus difficile. Avec leur garde de sécurité, je ne sais même pas si j'aurais pu. Mais toutes les bêtes pensées pas réfléchies, je les virais. "Les musulmans sont des animaux." Hop, effacé. "Les juifs sont la cause de la ruine du monde." Hop, effacé. "Ces gens sont des parasites." Hop, effacé. "Bert de Waver est l'homme qu'il faut pour la Belgique." Hop, effacé. « Achetez les livres de Le Greg plutôt que de le lire sur Wattpad ». Hop, effacé.

Cette occupation me prenait beaucoup de temps, rentrant parfois tard à la maison. Cependant, même si j'avais une vie de famille, je me sentais seul. Hormis ce médecin, personne n'était au courant. Parce que je n'avais personne à qui parler. Quand bien même je l'aurais fait, les images de ces ados qui me fuyaient, se moquaient de moi, étaient encore bien vivaces dans ma tête et je ne voulais pas les revivre.

J'avais peur de la réaction de mon entourage, même de ma femme. Je n'ai jamais réussi à lui dire, sauf à

demi-mot, lors de cette nuit fatidique. J'y reviendrai plus tard, si j'ai le temps, s'ils ne me rattrapent pas avant. J'ai joué à ce petit jeu pendant plusieurs années, changeant le monde autour de moi. Mais un beau jour, tout a foiré.

3 Un haineux nommé Lammour

Début janvier 2015. La presse belge ne faisait que parler de la venue en Belgique de Frédéric Lammour. Vous savez, ce salopard haineux qui débitait sa merde à longueur de journée sur les plateaux de télé français. Celui qui venait de sortir un livre qui invectivait que si la France connaissait pareil déclin, elle le devait à son multiculturalisme, à ses étrangers, à ses musulmans et d'autres phrases abjectes du genre. Le mec tellement rachitique que je suis sûr que si sa mère lui avait donné correctement à bouffer durant son enfance, il n'aurait pas cette haine de l'étranger. À force de regarder chez les autres...

La presse venait d'annoncer sa venue chez Fililivres, une grande librairie bruxelloise. Il venait y dédicacer son bouquin tout moisi. Il prendrait l'apéro au préalable au Cercle de Lorraine, grand cercle des décideurs belges, où si tu n'es pas PDG qui gagne au minimum un million d'euros l'année, tu n'as aucune chance de rentrer. Il devait terminer sa visite express dans la capitale belge avec un beau petit discours durant la soirée au B91, un très huppé country club Ucclois.

J'y vis l'occasion rêvée pour passer à l'étape supérieure. M'occuper de ce connard, modifier ses

petites pensées bourrées de rancœurs, de haine et de colères, et en profiter pour le ridiculiser publiquement au passage. Un personnage public tel que lui pourrait provoquer pas mal de remous, sans m'attaquer à un trop gros poisson. Du moins, c'est ce que je croyais.

Je n'avais aucune chance de rentrer dans le Cercle de Lorraine. Même avec toute la meilleure volonté du monde, j'étais un parfait inconnu pour l'intelligentsia. Je me ferai refouler en deux secondes, même si j'arrivais à "inceptionner" les mecs à l'entrée (oui, je vais assez bien utiliser ce terme, devenu courant depuis la sortie de ce film avec le blondinet DiCarppacio). Deux options s'ouvraient à moi.

Dans cette librairie, j'avais une chance. Je n'aurais qu'à me faire passer pour un simple badaud qui veut sa petite dédicace, quitte à ne pas voir de suite les effets de ma manipulation. Le hic, si la place était bondée, mes chances de se trouver près de lui diminuaient drastiquement.

Dans le club, le risque de se marcher dessus était réduit à néant. Il me suffisait d'un bon costard, quelques coups de manipulations mentales à l'entrée pour accéder au lieu, et le tour serait joué.

Je préférais cependant l'option de la librairie. Pour moi, c'était ce qu'il y avait de plus discret, même si c'était bourré de monde. J'y pourrais me fondre discrètement dans la masse. En cas de grosse merde, j'étais juste à côté de quatre lignes de métro et pourrais me casser vite fait. Et lorsqu' au soir Frédéric Lammour parlera de schtroumpfs maléfiques qui veulent envahir son beau pays, je serai loin. Il deviendra la risée extrême de l'opinion publique et fera la une de tous les journaux. Il n'aura plus aucun crédit et toutes ses paroles aux bonnes odeurs du moustachu des années trente ne seront plus relayées par la presse.

Je n'avais pas spécialement besoin de préparation. Mon boulot était relativement proche de cette grande librairie, et j'y passais régulièrement. Comme il y a en plus un coin pour grignoter un morceau tout en lisant, j'allais au moins une fois par semaine pour y casser la graine. Je n'avais donc pas besoin de repérage. J'étais loin de m'imaginer comment cela allait réellement se passer, et si j'avais su, j'aurais été plus prudent, ou j'aurais simplement abandonné le projet.

Deux jours avant la date fatidique, gros manque de bol. L'annonce de la dédicace de Lammour chez Fililivres provoqua un tollé général dans la presse. Une bonne partie de la Belgique francophone était sur les dents, hurlait sur la direction qui décida d'annuler l'événement, par peur de représailles. Je devrais donc faire cette opération en direct dans ce Country Club de snobinards.

J'allais me promener dans les environs la veille pour m'imprégner quelque peu des lieux. Le B91, ou Businnes Club d'Uccle, était une place bon chic bon genre, pleine de BMW, Lamborghinis et autres bagnoles du même acabit.

Le complexe était un ensemble de plusieurs bâtiments, tous de plain-pied, entourés par un petit parc clôturé. La nuit, bien que froide, mais habituelle pour la saison, était calme. Il n'y avait pas un nuage dans le ciel. Regardant la voûte céleste, je me disais qu'il était bien dommage de ne pouvoir observer correctement la nuit, avec toute cette pollution visuelle fournie par l'activité nocturne urbaine.

Sortant de ma rêverie, je vis un homme tout habillé de noir, de la chemise au costard, à l'entrée principale du Country Club. Sa boule de billard qui lui faisait office de tête semblait froide comme la pierre, dénuée de toute expression. Il me fixait intensément, son regard était noir, habité d'une force inconnue qui

pénétra tout mon être. Une drôle de sensation m'envahit, un mélange de peur, de terreur commençait à s'insinuer en moi. Je n'avais jamais ressenti une telle frayeur. Et ce type ne bougeait pas d'un poil, toujours à scruter mes moindres réactions et mouvements.

Ce malabar me filait les boules. Jamais quelqu'un ne m'avait regardé d'une manière aussi glaciale. Je me demandais ce qu'il me voulait. Je tentai donc de rentrer dans son esprit, comme je l'avais fait maintes fois. Ses pensées étaient impénétrables, comme s'il avait érigé une véritable cage de Faraday biologique dans son esprit. Je tentai de forcer le passage, mais d'un coup, je sentis mon estomac se contracter et mes tripes se comprimer. Une boule d'angoisse se formait dans mon bide et je commençais à trembler. Ma vue commença à se troubler. N'en pouvant plus, je lâchai prise et pris mes jambes à mon cou, sans demander mon reste.

Je me mis à courir, fonçant comme un dératé dans les ruelles d'Uccle, en changeant constamment de direction. Cette sensation de peur et cette boule dans l'estomac ne me quittaient pas et ne faisaient qu'augmenter ma panique. J'avais l'impression d'être suivi, mais j'avais beau me retourner, il n'y avait personne. Alors j'ai couru, encore et encore, pendant je ne sais pas combien de temps. Je n'arrêtai pas de zigzaguer, espérant échapper à ce poursuivant imaginaire.

J'arrivai finalement à reprendre le contrôle de mon corps et pus reprendre une marche normale, devant rebrousser chemin. La course m'avait mené bien loin de ma voiture. Là encore, avant de prendre le volant, je regagnai mes esprits. Tout s'embrouillait dans ma petite tête, je n'avais jamais vécu ce genre de situation. Avais-je rêvé ?

J'aurai dû prendre cet avertissement en compte. Cette nuit-là, je n'arrivai pas à fermer l'œil. Cette entrevue m'avait vraiment foutu les jetons. Un tas de questions me submergea, ne sachant plus quoi penser. Qui était ce type ? Comment était-il possible que je ne puisse pas lire dans son esprit ? Avait-il compris que je le visais, savait-il de quoi j'étais capable ? Et surtout, qu'est-ce que je ferais s'il était là demain ?

Au bout d'un long moment, je chassai toutes ces pensées. Je n'avais jamais eu de problèmes, tout s'était passé comme sur des roulettes jusqu'à présent. Je mis cette mésaventure sous le coup du stress. Pourtant, j'aurais dû me rappeler le toubib, de sa mise en garde. Mais la mémoire, perfide traîtresse sadique, me fit défaut ce soir-là. Ce n'est que maintenant, alors que je suis en train de poser ces mots dans ce petit carnet, que ses paroles me revinrent.

J'ai vraiment été trop con, trop présomptueux en pensant que rien ni personne ne pouvait m'arrêter dans ma folle croisade. Je me persuadai que nous étions la veille d'un de ces jours majeurs, celui qui provoque un bouleversement majeur. Rassuré et requinqué par cette idée, j'arrivai finalement à fermer les yeux quelques heures. J'aurais mieux fait de me casser une jambe durant la folle course de la soirée.

Pourtant, la vie, c'est comme dans les romans fantastiques : si tu transgresses l'interdit, malgré les avertissements, une grosse merde te tombe dessus ; et il devient bien difficile de s'en dépêtrer. Mais comme dans ce type d'histoires, le héros (si tant est que j'en sois bien un, là, je me permets d'en douter) ignore totalement les signaux d'alarme pour se jeter dans la gueule du loup.

4 Marty, tu vas déchirer le continuum espace-temps !

Enfin, j'y étais. Le Jour J, 6 janvier 2015. Le jour où Frédéric Lammour allait se prendre la honte de sa vie et perdre toute crédibilité aux yeux du public. J'avais hâte de voir la presse lui tirer dessus à boulets rouges. Seul le plan comptait. L'idée m'obsédait à un tel point que la mésaventure de la veille n'était plus qu'un lointain souvenir.

Oui, aujourd'hui nous étions à l'aube du huitième jour, qui serait le départ d'une société plus humaine. Le monde commencerait à penser différemment. Il ouvrirait les yeux sur cette société injuste et malsaine. Il se détournerait de ces politicards et médias qui nous martelaient ces infos tronquées et morbides.

J'avais bien préparé mon emploi du temps. Pour Marie, ma femme, je participais à un dîner d'affaires durant la soirée. Je lui avais servi cette excuse pour mes escapades de superhéros un nombre incalculable de fois. Je lui ai tellement donné de consignes pour ces soirées qu'elle a l'impression qu'ils sont d'une importance capitales pour mon job (mon Dieu, qu'est-ce qu'on peut faire avec cette capacité, vous ne pouvez pas imaginer) et que je serai injoignable, je ne serai donc pas dérangé.

J'ai suivi les déplacements de ce type rachitique, mais bouffi de haine presque toute la journée. Si seulement les journalistes, en rédigeant leur live-tweets, savaient à quel point ils me rendaient service ! La filature, grâce aux technologies de communication mobiles, est devenue un concept bien has-been. On peut presque suivre tous les déplacements d'une tête connue rien qu'avec les grattes papier avides de sensation à revendre qui balancent tout sur le net.

Rapidement, je me rendis compte que le petit Lammour et Fililivres nous avaient menés en bateau. Il s'était bel et bien rendu dans la librairie, rencontrant certains de ses fans, certainement des membres du groupuscule Nation et autres nazillons triés sur le volet. Dès que je vis l'info sur Twitter, je fonçai sur place.

Si j'étais arrivé quelques minutes plus tôt, je n'en serais peut-être pas là. Mais lorsque mes pieds atteignirent la porte de Fililivres, il était trop tard. J'eus juste le temps de le voir s'engouffrer dans une bagnole, entouré de deux gorilles. Je stoppai net mon avancée. Les deux malabars ressemblaient en tout point au type à l'entrée du Country Club la veille. Des vraies copies conformes, à croire que le clonage humain était réalisé en série : boule de billard, regard sombre, traits figés, tous classes dans leurs costards-cravates tout black. Je ne pus rien faire si ce n'est constater la voiture s'éloigner à toute vitesse.

Alors que je m'apprêtais à reprendre la route et me diriger finalement vers le Country Club, une main agrippa le bras et me tira en arrière. En pleine rue, devant tout le monde, quelqu'un me malmenait sans aucune discrétion. Pourtant, personne ne sembla remarquer quoi que ce soit. Je fus tiré dans une entrée d'un building, et me retrouvai face à un type bien bizarre.

J'avais l'impression de m'être fait chopper par Emmett Brown, qui à force de voyage à travers le temps, avait perdu la boule : le front dégarni, avec des cheveux gris mi-longs complètement désordonnés. À bien le regarder, je suis sûr que cela devait faire plusieurs années qu'il avait abandonné le concept du peigne dans les tifs.

Son visage, en grande partie masqué par de vieilles lunettes de soleil en plastique bon marché, était

parsemé de rides. Il était fringué d'un grand pardessus beige, un peu comme Columbo, mais fermé à la manière d'un peignoir de bain. Il ne semblait pas avoir revêtu de pantalon ni de chaussettes, et portait de vieilles baskets déchirées. Certainement un SDF qui allait me tenir la grappe pendant longtemps pour avoir quelques pièces pour sa bouteille du soir. Mais il ne me demanda pas l'aumône. Sa voix était grave, assez autoritaire lorsqu'il s'adressa à moi.

« Je ne sais pas ce que tu es en train de mijoter, mon gars, mais à ta place, je me tiendrais à distance de ce type. »

Je voulus rétorquer, mais aucun son ne sortit de mes lèvres. Ce type m'avait, en une phrase, ôté tous les mots de la bouche. Finalement, j'osai un baratin basique pour que ce clodo me lâche la grappe.

« Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, Monsieur »

Je fis mine de reprendre mon chemin, mais à nouveau il me tira par le bras. J'essayais de me démancher, mais rien n'y fut. Bien qu'il soit maigre comme un clou, ce type avait une force bien supérieure à la mienne. Je tentai de me débattre comme un diable, pendant qu'il continuait de serrer son emprise, sa main devenant aussi écrasante qu'un étau. La douleur ne put m'empêcher d'échapper un cri. J'avais l'impression qu'il allait me broyer le bras. Mais curieusement, personne dans la rue ne se retourna vers la source des hurlements. C'était comme si j'étais là sans réellement y être.

« Calme-toi, écoute ce que j'ai à te dire et je lâcherai mon emprise »

En tout désespoir de cause, j'essayais de forcer son esprit pour qu'il me lâche. Comme la veille, je me retrouvai face à une forteresse impénétrable. Mais cette fois, pas de boule au ventre, pas de panique qui

m'envahit.

« Ton tour de passe-passe ne marchera pas avec moi, désolé. Je ne vais pas te faire de mal, promis, alors calme-toi. »

Tout en me disant ces mots, la force qui me broyait le bras continuait de croître. Je hurlai à nouveau, et, ne pouvant supporter ce calvaire, mis un genou à terre.

Finalement, je décidai d'obtempérer. Alors que l'idée me traversait simplement l'esprit, sans m'être encore résigné, la douleur commença à diminuer et le type me lâcha.

« Cela fait déjà quelque temps que je t'observe, Monsieur de Meesmaeker. Oui, tu vois, je suis bien renseigné. Je sais qui tu es. Tout comme je sais de quoi tu es capable. »

Il me laissa me relever. Je regardai tout autour de moi, les gens passaient à côté de nous sans même se rendre compte de notre présence. Comme si nous étions invisibles à leurs yeux. Devinant ma pensée, il continua :

« Oui, ne t'inquiète pas, nous ne serons pas dérangés. Même ici, en pleine rue. Personne ne nous entendra. À moins que tes actions ne les aient attirés. On ne peut pas dire que tu es dans le genre très discret.

— Attirés ? Qui ça ?

— Les types en noir. Comme celui que tu as rencontré hier. Tu te rappelles, il a failli te foutre la gerbe. »

Rien qu'à son évocation, la boule commença à se reformer dans mon bide. J'avais l'impression que j'allais tourner de l'œil.

« Hé, tu m'écoutes, Chris ?

Ce type me connaissait vraiment. Mon nom, mon prénom. S'il en savait autant, il pouvait trouver ma

maison et deviner que j'avais femme et enfants. Cette idée me parcourut d'effroi.

« Je ne sais pas qui vous êtes, Monsieur, mais si vous vous approchez... »

Il mit un doigt devant sa bouche, m'intimant de me taire.

« Ne t'inquiète pas pour ta femme et tes mômes, je ne leur veux aucun mal. Mais si tu ne fais vraiment pas gaffe, un jour c'est toi qui leur attireras des bricoles. »

Il attendit que je me calme un peu, puis il continua :

« Je suis venu en ami. Tu as été repéré. Hier, je ne sais pas ce qui t'as pris d'aller voir ce lieu sordide, mais le fait d'avoir voulu jouer avec ce gars à l'entrée t'as totalement grillé.

— Repéré ? Par qui ?

— Les types en noir. »

Je reprends confiance en moi. Ce type est complètement parano. Je tente de reprendre la direction de la discussion.

« C'est cela, oui. J'ai l'impression que vous tremblez de peur. Vous pourriez peut-être m'en dire en plus, non ?

— Tu ne veux pas savoir. Moi non plus. Mais ce dont je suis sûr, c'est que ces types sont dangereux. Et très balèzes. S'approcher d'eux, c'est jouer avec le feu. Alors, je ne sais pas ce que tu as l'intention de bricoler, mais courir après Lammour, ce n'est vraiment pas une bonne idée. Je te conseille de t'arrêter. En tout cas, si tu tiens à ta vie et à ta famille. »

Je me mis à le toiser. Je tirai mon bras vers moi, lui faisant lâcher la dernière prise qu'il avait dessus. Je m'éloignai de lui, en adoptant un air dédaigneux.

« Je crois que vous avez abusé de l'alcool ou d'autres substances. Ou alors la rue vous a rendue

totallement maboule. Faut arrêter un peu la parano, mon gars !

— À toi de voir, je t'ai prévenu. »

D'un coup, il disparut, invisible à mes yeux.

5 Breaking point

Cet étrange énergomène me laissa seul sur le trottoir de la petite ceinture brux'helloise. J'étais abasourdi, quelques secondes, me demandant ce qu'il venait de se produire. J'eus beau le chercher aux alentours, aucune trace de ce type bizarre. Je devais certainement avoir rêvé, rongé par la peur de mon aventure de la veille, assailli par la crainte qu'elle ne se reproduise. Cela ne pouvait être rien d'autre.

Quoiqu'il arrive, rien ne m'empêchera de mettre Lammour hors d'état de nuire. Il serait mon dernier test grandeur nature, mon cobaye ultime. Après, je m'occuperai de ces dinosaures partouzeurs de droite qui nous servent de gouvernement. Ces vieux monolithes vivant encore au siècle passé qui écrasent le peuple de tous leurs poids.

Je repris la route, je devais récupérer ma bagnole. Même si Bruxelles est bien desservie en transport en commun (si, bien sûr, les charmants conducteurs n'ont pas décidé de se lancer dans une opération Bière-Saucisse-Braséro, nous sommes bien d'accord), me pointer en bus au Country Club n'était pas la méthode la plus appropriée pour approcher la haute Belge. J'espérais juste ne pas tomber sur un de ces types en noir à la réception des invités.

Trop facile. Pas de semblant de skinheads

bodybuildés à l'entrée. J'aurais dû me méfier. Mais toujours sur mon petit nuage, je me disais qu'il devait y avoir un chic type au-dessus de ma tête, à croire que ma prière avait été entendue.

J'inceptionnais les portiers en un tour de main, en leur suggérant que j'étais un habitué. Dès qu'un membre du club ne semblait pas me reconnaître ou se posait une question à mon sujet, hop une petite poussée dans la tête et j'étais ce brillant businessman qui avait aidé à remporter des contrats avec beaucoup de zéros à son business.

Je me fondais rapidement dans la masse. Lammour n'était pas encore présent, il devait certainement se faire mousser quelque part et arriver pile à l'heure pour bien marquer le coup. Hormis quelques discussions ci et là, la majorité de son audience se dirigeait vers ce grand salon où nous pourrions l'entendre débiter ses conneries sur le multiculturalisme bousillant l'héritage français et autres.

En me fauflant, inaperçu, je constatai la présence de plusieurs gorilles dans la salle. Ils devaient bien être cinq ou six, quoique comme ils se ressemblaient vraiment tous, j'en avais peut-être compté l'un ou l'autre deux fois. En tout cas, ils ne me remarquèrent pas le moins du monde, ce qui me mit encore plus en confiance. Je choisis une chaise dans les dernières rangées, près d'une allée, histoire de pouvoir facilement me carapater si l'opération tournait mal.

Le public, composé du gratin de la société belge, me donna envie de vomir. J'y aperçus ces grands chefs d'entreprises, ceux qui virent leurs employés à tour de bras sous prétexte de crise alors que leur salaire augmente d'année en année. Sans étonnement, je reconnus une belle partie de l'entourage de notre gouvernement : des mecs de l'extrême droite

flamande, mais aussi cet avocat juif qui s'était lancé dans la politique en martyrisant les différentes communautés minoritaires. Tous les types qui insinuaient la haine, la peur et le rejet de l'autre dans le cœur de ses futurs électeurs. Le public idéal pour Lammour. Il venait boire goulûment ses paroles pour mieux les adapter au peuple belge.

Finalement, Frédéric Lammour fit son entrée, sous les applaudissements tonitruants de l'assemblée. Il était suivi de deux de ses fameux gorilles, qui se placèrent à distance sur l'estrade, prêts à bondir sur une quelconque menace. Lammour était vraiment minuscule, il devait juste dépasser un hobbit de quelques centimètres. On ne s'en rendait pas compte, installés confortablement derrière notre petit écran.

Nous eûmes droit, bien sûr, à l'habituel mot d'introduction prononcé par le fondateur du Club qui semblait honoré de sa présence (faux-cul, je sais que tu l'as invité pour la gloriole, même si tu embrasses certaines de ses idées). Ensuite, l'intervenant tant attendu se leva et s'apprêta à prendre la parole.

Je tentai une première poussée. Impossible de rentrer dans son esprit, comme avec le malabar que j'avais croisé la veille. La boule commença à se former automatiquement dans mon bide. Mais là, cette sensation horrible s'immisça bien plus vite en moi. Je retentai, encore et encore, tout en luttant contre la nausée qui montait crescendo. Rapidement, les gorilles s'activèrent et se mirent à scruter la salle. Et d'un coup, son regard se tourna vers moi et ne me lâcha plus. Ses yeux dénués de toute émotion rencontrèrent les miens. Lammour, par je ne sais quel sortilège, m'avait repéré. Impossible de détourner les mirettes, j'étais comme figé sur place.

Je n'arrivais plus à bouger, comme si une force invisible m'empêchait tout mouvement. Avec terreur,

je ne pus que constater que deux des gorilles se dirigeaient vers moi. L'un d'entre eux beuglait quelque chose dans une langue qui m'était inconnue dans un petit micro planqué dans la doublure de son costard.

J'étais pris au piège. Mon pouvoir avait disparu. J'avais beau essayer de pénétrer l'esprit de qui que ce soit, je me retrouvais face à un mur. Pire, j'eus la nette impression que mes tentatives d'inception se retournaient contre moi. Mes essais de manipulation me revenaient dans la tête comme un écho, et j'eus de plus en plus de mal à ressentir l'espace environnant.

L'arrosé devenu arroseur, quant à lui, ne détournait pas son regard. Je le sentais comme un poids m'écrasant la boîte crânienne, prêt à la défoncer pour en extraire je ne sais quoi. Je ne sais pas combien de temps je subis cette pression, il me sembla une éternité.

Finalement, les deux malabars arrivèrent à ma hauteur. Ils me demandèrent, d'un ton extrêmement grave et menaçant, de quitter la salle et de ne pas faire d'esclandre. Je ne bougeai pas d'un iota, à vrai dire, je pense que la force qui m'assaillait y était pour quelque chose. Aucun son ne voulut sortir de ma bouche bien que je tentai de baratiner quelques mots.

Au bout d'une longue minute, les deux gaillards, visiblement excédés par mon inaction, me prirent par les bras et me tirèrent hors de la salle, dans un couloir de service. J'ai du mal à me rappeler les murs. Je ne voyais que le sol, qui n'était que du béton armé recouvert d'une sorte de laque. Le lieu était faiblement éclairé par des petites lampes qui pendaient du plafond, donnant à ce passage un air plutôt lugubre. Hormis nous trois, il n'y avait pas un chat.

Quelques secondes après que la porte du couloir de service se fut refermée derrière nous, la salle retrouva

sa plénitude et Lammour commença à déblatérer son discours. Un bonjour, suivi d'une salve d'applaudissements. Je profitai de la cohue pour essayer de me débattre. J'avais à peine tenté de bouger un bras que je sentis un coup me vriller les côtes. La douleur était si forte que ma vision se troubla quelques secondes. Mes jambes arrêtaient de me soutenir. Me voyant défaillir sous un simple coup de poing, les deux malabars se mirent à rire. L'un d'eux me parla, avec un accent qui prouvait bien que le français n'était pas sa langue natale :

« On fait moins le malin, maintenant, monsieur le comique ! »

Un deuxième coup me transperça. Je ne pus me retenir, le contenu de mon estomac remonta. Une partie de ce beau dégueulis jaune-orange éclaboussa le type qui venait de me parler. Son regard devint complètement fou, et son poing alla se fracasser en plein milieu de mon petit nez tout chétif. Je sentis les os se craquer sous l'impact puis un liquide chaud et visqueux commença à dégouliner de mes narines.

« Dummekopf ! »

Une pluie de coups s'abattit sur moi. De l'allemand. Ces types étaient allemands. Pour quelle raison Lammour s'était-il entiché d'un service de garde étranger, surtout lorsqu'on aligne des discours sur la France profonde et véritable ? Mon esprit se troubla par la suite, je n'arrivais plus à émettre la moindre pensée cohérente. Ils s'acharnèrent sur mon pauvre petit être allongé sur le béton. Les coups de pieds atterrissaient dans mes côtes, se succédant pendant un bon bout de temps. En plus, je les entendais se marrer. Un punching-ball vivant, voilà ce que j'étais devenu. Je n'arrivais pas à piper le moindre mot, à faire quoi que ce soit, sinon prier qu'ils s'arrêtent. Je n'avais jamais été battu de la sorte. Je m'étais bien

pris quelques roustes, étant gamin, mais rien de comparable au déluge de coups actuels. Au bout de quelques minutes qui me semblèrent une éternité, ils se lassèrent. Les deux malabars me soulevèrent et me tirèrent vers le fond du couloir.

Ils me traînèrent quelques mètres comme un vulgaire sac à patate, comme on dit par chez moi. J'essayais une dernière tentative de manipulation mentale. Toujours ce mur, toujours cette sensation qui me prenaient aux tripes. Ils avaient bien capté mon petit manège et l'un deux me parla d'un ton plein de mépris :

« Tu n'as toujours pas compris ? Arrête ton cinéma ! »

Il clôtura son monologue en m'envoyant un dernier direct dans l'estomac. J'abdiquai. Je ne pouvais rien faire. Le moindre pet de travers signifiait une pluie de coup. Voyant ma résignation, ils semblèrent satisfaits et se remirent à me tirer.

Nous étions plus ou moins arrivés au milieu de ce couloir lorsqu'un coup de feu retentit dans la salle de réception.

6 ça sent le pâté (désolé pour les amateurs de ce truc bizarre)

Une foule qui hurle de peur, ça cause un tintamarre du tonnerre. Ici, les snobinards s'en donnèrent à cœur joie, poussés encore plus par la frayeur de froisser leur costard Armani. Mais leurs cris ne furent cependant pas suffisants pour couvrir le bruit d'une deuxième détonation. Les deux malabars se

regardèrent, l'un d'eux vociféra quelques mots en allemand. Le second sortit un flingue et se rua vers la salle, arme au poing.

Le mec resté à côté de moi semblait déstabilisé. C'était peut-être ma seule chance. Une fois la porte refermée derrière l'autre armoire à glace, je tentais une ultime poussée.

« Des joueurs de Water-polo blacks et gays ont interrompu la réception. Ils voulaient marquer le coup en « enculant du nazillon ». Alors qu'ils s'apprêtaient à me déchirer le caleçon, tu m'as extirpé de leurs vilaines griffes et m'as extrait vers ce couloir. Tu es en train de me porter pour que je puisse m'échapper et alerter les secours. »

Bingo ! Fini le mur infranchissable ! Le mec, désarçonné, avait baissé sa garde. Son esprit entre mes mains, je ne mis qu'un instant pour lui remplacer le dernier quart d'heure de sa vie. Il me prit par les épaules et me porta jusqu'au bout du couloir. La porte qu'il ouvrit déboucha sur l'entrée de service du Club, attenante à une petite rue du quartier. Une dernière poussée, pour qu'il oublie mon ultime tour de force et je fus enfin débarrassé de ses vilaines pattes.

Je m'éloignai de cette entrée, tant bien que mal, dans le cas où le type retrouverait subitement la mémoire, et partis dans la ruelle. Je déambulai dans le quartier, sans trop bien savoir où j'allais, encore sonné par la mésaventure que je venais de traverser. Après quelques tâtonnements dans ce quartier résidentiel hautement huppé, je trouvais une entrée d'un parking en sous-sol. L'endroit idéal pour reprendre mes esprits sans être aperçu par quiconque passait en voiture.

Je visualisai la dernière demi-heure dans ma petite caboche. Toute cette histoire s'était déroulée en un clin d'œil. Mais en fin de compte, tout s'embrouilla

dans ma tête. Je ne savais plus quoi penser. Toutes mes certitudes, ce sentiment de puissance, avec mon don, s'étaient envolées en l'espace de quelques instants. Après avoir repris mon souffle, je voulus constater les dégâts. J'étais dans un sale état. Mon joli costume du dimanche était déchiré à plusieurs endroits et parsemé de taches de sang et de dégueulis. Pareil pour ma belle chemise, dont le blanc n'était plus qu'un lointain souvenir.

J'effleurai ensuite mon visage tuméfié avec mes doigts. Ce boche ne m'avait vraiment pas raté. Le pire restait les côtes. J'avais l'impression qu'un rouleau compresseur m'était passé dessus. Le plus petit mouvement amplifiait la douleur, je devais me retenir de crier dès que je bougeais le moindre centimètre. Je ne pouvais cependant pas moisir ici. Je n'avais pas envie de retomber sur ces skins en costard, et s'ils se mettaient à me courser et m'attraper, je n'osais imaginer ce qu'ils me feraient subir.

Je dus m'y reprendre à plusieurs reprises pour arriver à me relever. Chaque fois que je posais le pied sur le sol, j'avais l'impression de recevoir un coup de masse dans le crâne et ma vision se troublait un micro-instant. Je fis quelques tours et détours pour retrouver la rue du Country Club. Ma voiture étant garée non loin de l'entrée, je tentais de reprendre une certaine contenance pour ne pas attirer les regards sur ma petite personne.

Des gyrophares retentirent et se rapprochèrent de plus en plus de ma position. J'étais vraiment un imbécile. Comment récupérer ma bagnole, dans cette tenue, alors que des coups de feu venaient d'être tirés dans le quartier ? Si le sniper avait réussi à s'échapper, les flics auraient placé des barrages partout. Inceptionner un type, ça va, mais plusieurs... Je n'y arriverai pas. Je décidai d'avancer,

prudemment, histoire d'évaluer la situation. Si ça tournait au vinaigre, je retournerais me planquer dans cette entrée de parking, en croisant les doigts que personne ne se balade dans le coin.

La rue était baignée par ces lumières bleues qui pulsaient dans la nuit. Devant le club, il y avait trois bagnoles de flics. Deux poulets faisaient le pet à l'extérieur, les autres semblaient être rentrés dans le bâtiment. Je devais cependant passer près d'eux, pour récupérer ma voiture. Je traversais la route, pour foutre le plus de distance entre eux et moi. Garder une allure correcte, malgré la douleur, me faisait puiser dans mes dernières forces. J'avais peur comme jamais. Je ne sais pas comment j'arrivais à mettre un pied devant l'autre, j'avais constamment l'impression que mes pieds allaient se dérober tant la panique avait transformé mes jambes en castagnettes. Mais les poulets semblaient ne pas faire attention à moi, trop occupés à discuter avec les quelques quidams en état de choc qui sortaient du bâtiment. Encore une trentaine de mètres et je serai suffisamment loin de leur champ de vision.

J'y étais presque. La délivrance, au bout de quelques mètres. Comme si je traversais un long tunnel sombre et qu'à la fin de celui-ci une lumière chaleureuse était prête à m'accueillir. Alors que le calvaire touchait à sa fin, un cri retentit derrière moi.

« Là, c'est ce type ! Attrapez-le ! »

D'un coup, les flics tirèrent leur arme et se mirent à me courser. J'osais me retourner une fraction de seconde, la voix appartenait à l'un de mes tortionnaires, celui qui s'était barré à cause du coup de feu. Il accompagna les poulets dans leur course. Putain, si près du but. J'accélérai la cadence comme jamais, hurlant presque à chaque pas, tellement la douleur me lançait. Malgré la souffrance, il me

semblait que jamais je n'avais sprinté aussi vite de ma vie. J'avais l'impression que ma tête allait exploser sans crier gare.

« Arrêtez-vous, première sommation ! »

J'ignorai l'ordre du flic, continuant dans ma folle lancée sans jamais jeter un coup d'œil dans mon dos. Ils allaient bien plus vite que moi, c'était certain, des types surentraînés. Moi, je n'avais plus mis les pieds dans une salle de sport depuis l'école. Si je me retournais, c'en était d'office fini, je ne sais pas ce qu'on ferait de moi. Les flics à la limite, il y aurait moyen de leur échapper, mais les boules de billard semblaient hyperbalèzes, immunisées à ma capacité et ils n'avaient vraiment pas l'air d'être des petits rigolos.

Je les sentais se rapprocher, les bruits de leurs pas m'étaient de plus en plus perceptibles. Je voulais accélérer, mais je n'y arrivais pas. Je n'en pouvais plus. Ce serait bientôt la fin. Dans quelques mètres, je me ferai plaquer au sol et menotter comme un vulgaire malfrat. Putain, je n'avais rien fait de mal ! Je souhaitais seulement rendre ce monde meilleur, plus beau. Et si, au final, les ténèbres étaient plus fortes ? Que tous les types comme moi, qui tentaient de changer le cours des événements se faisaient descendre, ou pire ?

Sans crier gare, une bagnole de flic déboula dans la rue face à moi, et stoppa net. Deux poulets sortirent et me mirent en joue, bien planqués derrière leur portière, comme dans les films d'action. Comme si j'allais leur tirer dessus. Je n'ai jamais fait de mal à une mouche, je ne suis même pas armé ! Ne sachant que faire, je regardai autour de moi. Heureusement, à gauche se trouvait un petit chemin pour les piétons, juste quelques mètres devant la voiture. Les boulets s'étaient arrêtés trop tôt.

Sans réfléchir, j'effectuai un virage à quatre-vingt-dix degrés et m'engouffrai dedans. Mes poursuivants, quant à eux, stoppèrent leur course. Alors que je continuais à sprinter comme un dératé, j'entendis derrière moi qu'ils se demandaient où j'étais passé. Le malabar hurlait sur les flics, les traitant de crétins. Je persévèrai dans ma folle échappée, n'osant pas ralentir. Après quelques sinuosités, le sentier repartait en ligne droite et là je stoppai net. Le mystérieux Emmet Brown, toujours dans le même accoutrement, se tenait là face à moi. Il me regarda d'un air sévère, puis se détourna, me laissant seul dans cette petite ruelle Uccloise.

7 Le pâté se transforme en petit tas brun malodorant.

Qu'est-ce qu'il pouvait bien foutre là ? Était-ce lui qui m'avait sorti de ce mauvais pas ? Et pourquoi avait-il disparu si subitement ? Je n'osais pas l'appeler, de peur d'être repéré par la flicaille qui devait rester dans les parages. Quoi qu'il en soit, je me retrouvai seul dans ce dédale de ruelles, ma voiture hors d'atteinte, avec un look de zombie niveau dix. Comparés à ma tronche, les morts vivants de Walking Dead font figure de petits poneys multicolores. J'attirerai l'attention sur moi dès qu'un passant croiserait ma frêle silhouette. Je n'étais pas dans la merde.

Je regardai mon smartphone. 21h14. Toute cette galère, de l'entrée de Lammour jusqu'à maintenant, n'avait même pas duré une heure. Pourtant, cette folle

cavalcade m'avait paru s'éterniser depuis des éons. Qu'est-ce que j'allais bien pouvoir faire ? Attendre que ces flics décampent pour aller rechercher la bagnole ? Venir la reprendre demain ? Et dans ce cas-là, comment rentrer chez moi ? Putain, pourquoi s'était-il barré l'autre blaireau, il aurait pu me dire quoi faire plutôt que de me laisser en plan !

J'étais pris dans un maelström de sentiment : la colère et l'impuissance me submergeaient alors que je ne voyais aucune issue à mon problème. Je me mis à trotter, bien décidé à rattraper ce type à moitié à poil. J'eus beau chercher, impossible de lui mettre la main dessus. Envolé, comme plus tôt en cette fin d'après-midi. Merde !

Déconcerté, je contemplais mon téléphone. J'avais un furieux besoin d'aide. Mais qui pourrais-je bien appeler ? Pas Marie, elle ne pourrait pas venir avec les enfants. Si elle m'entendait maintenant, avec une voix à faire peur suite aux coups subis et mes angoisses soudaines, elle se mettrait à paniquer. Et il en était hors de question. J'ai toujours laissé Marie et les gosses en dehors de mon utopie. Mat ? Certainement en train de picoler devant sa console ou un de ses autres jeux en ligne, il ne répondra pas.

Je me rendis compte qu'à force de manipuler les subconscients, à toujours opérer en secret sans ne m'être jamais confié à quelqu'un m'avait quand même bien desservi. Tout en faisant défiler la liste de contact, je me fia à l'évidence : je ne pouvais compter sur personne.

De plus en plus désespéré, je pris un numéro au hasard. Greg. C'était un chouette gars, toujours prêt à rendre service. Je suis sûr qu'il m'aidera, au pire, j'effectuerai un petit nettoyage dans sa caboche par après. La sonnerie émit deux fois, puis il décrocha.

« Putain, Chris, mais qu'est-ce que tu fous ?

— Greg, je suis désolé, mais je suis vraiment dans la merde. J'ai...

— Ha ça oui, je le vois bien. Tu passes en boucle aux infos, me répondit-il.

— Quoi ? Comment ça ?

— Tu es recherché pour tentative de meurtre sur Lammour. Il y a une vidéo où on te voit en train de lui tirer dessus. Les images n'arrêtent pas d'être rediffusées sur toutes les chaînes. Et sur le net, je ne te raconte pas comment ça jase. La twittosphère se lâche, certains ricanent, d'autres te traitent de tous les noms pour l'avoir loupé. »

Mes jambes défailirent, j'échouai à même le sol. Je ne comprenais absolument plus rien. Les larmes me montèrent au visage pendant que Greg scandait mon nom pour voir si j'étais toujours au bout du fil. Je tentai de me ressaisir, de le convaincre que je n'y étais pour rien. L'inception, au téléphone, ça ne fonctionne pas. Je dois avoir un contact visuel.

— Greg, ce n'est vraiment pas ce que tu crois. S'il te plaît...

— Ne dis plus rien. De toute façon, je n'ai jamais pu encadrer ce mec. Mais sérieux...

— Je te jure, je n'y suis pour rien.

— Ok, Ok je te crois ! Dis-moi où tu es je viens te chercher.

— Je ne sais pas, je suis coincé dans une petite ruelle d'Uccle. J'imagine pas très loin du club.

— D'accord. Je vais t'attendre Rue Boetendael. Ce n'est pas très loin du square des Héros, dans ce quartier-là. La rue est assez discrète, il y a assez peu de passage le soir. Tu penses que tu pourras aller jusque-là ? J'y serai dans une demi-heure. D'ici là, tiens-toi à carreau. Si à onze heures je ne te vois pas et que je n'ai pas de nouvelles, je décampe.

Il raccrocha. Et moi, je restai là, à genoux dans

cette petite ruelle. Le monde s'écroulait autour de moi. Impossible de me relever. Je ne pigeais plus rien. Toute cette histoire ne pouvait être qu'un coup monté, ce n'était pas possible autrement. Je n'ai jamais tenu une arme en main de ma vie, j'ai les flingues en horreur. Sans crier gare, le téléphone sonna. Marie. Qu'est-ce que je pourrais bien lui dire ? Je ne répondis pas. Le maudit appareil recommença illico son tintamarre, bien décidé à réveiller tout le quartier et annoncer ma présence dans le coin. Je le mis sous silencieux. Soudain, j'entendis des bruits de pas derrière moi. Si c'étaient des flics, ou ces types en noir, j'étais marron. Je me remis en route, tant bien que mal.

Je me repérai facilement au bout de la ruelle. Avenue de Fré. Selon mon estimation, le square devait se situer à moins d'un kilomètre. J'évitai au maximum les sources de lumière histoire de ne pas être trop visible. Le moindre bruit me faisait sursauter, je cherchais une planque dès qu'un vrombissement de moteur rugissait dans la nuit. Le téléphone, quant à lui, n'arrêtait pas de danser sa samba vibratoire dans ma poche ! Je fis pas mal de détours pour éviter au maximum de rester sur cette avenue, un grand axe du sud de Brux'hell.

J'exprimai un soupir de soulagement lorsque j'atteignis cette petite rue où Greg m'attendait. Je fus encore plus apaisé quand je le vis sa bouille sortir de sa baignole.

« Ouch, t'es vraiment dans un sale état ! »

Il regarda un peu mon visage et constata l'étendue des dégâts. Il ne semblait pas trop optimiste, mais il enchaîna rapidement sur un autre problème.

« Il y a des flics partout sur les grands axes. Désolé mon gars, mais tu devras te cacher dans le coffre. Où est-ce que tu veux que je t'emmène ?

— Chez moi. Je n'ai nulle part ailleurs où aller.

— T'es quand même conscient qu'avec ta tronche placardée partout sur le net et à la télé que les flics débouleront chez toi en un rien de temps, si ce n'est déjà fait ?

— Je dois voir Marie. Je dois lui dire ce qu'il s'est passé, que rien ne s'est passé comme annoncé par la presse. Je ne peux pas rester comme cela, je dois prendre des fringues. Ensuite, j'aviserai.

— Je ne dis pas le contraire, tu fais vraiment peur à voir. Tu devrais d'ailleurs voir un toubib de toute urgence. »

Il se tut quelques instants, réfléchissant à la marche à suivre, puis reprit.

« Écoute, je vais me garer dans une rue près de chez toi. Si les flics sont déjà sur place, on avisera à ce moment-là. Prends ce que tu as besoin, puis on décampe. »

Son plan m'allait, et je hochai la tête en guise d'accord. Il me mit dans son coffre puis démarra la voiture en un quart de tour. Pendant le trajet, je n'arrêtai pas de ressasser tous les événements de la soirée. J'essayais également de trouver des mots pour tenter de rassurer Marie. Mais à mon grand désespoir, rien ne vint.

Au bout d'une demi-heure, la voiture s'arrêta. Greg, tout en m'aidant à sortir du coffre, me débriéfa sur ce qu'il avait constaté en arrivant.

« Je suis passé devant chez toi, il n'y avait pas un chat, pas de signe de flics. Mais bon, je ne suis pas pro en filature. Je t'attendrai ici, pendant une demi-heure. Si d'ici là...

— Oui, je commence à connaître. Merci en tout cas.

Poser le pied sur le bitume me causa une souffrance atroce, comme si une décharge électrique parcourait tout mon être, des pieds à la tête. Une fois les

grimaces de douleurs estompées, je pris mon courage à deux mains et commençai à me diriger vers ma petite chaumière. Greg me fit un sourire amical et retourna s'asseoir au volant. J'avancais, les genoux tremblants, dans cette rue si familière, qui avait abrité ma chère famille depuis si longtemps. Les larmes me montèrent au visage. Je ne savais toujours pas ce que j'allais dire à Marie...

8 Oh Marie, si tu savais (tout le mal que l'on me fait)

Merde. J'avais beau fouiller mes poches, impossible de trouver mes clés. Je les retournais dans tous les sens, pas moyen de mettre la main dessus. Dans ma folle cavalcade, j'avais dû les paumer. Super l'introduction auprès de Marie. Non seulement j'étais tuméfié, pourchassé (et elle devait certainement être au courant vu la centaine d'appels qu'elle m'avait passés), et, en prime, j'avais paumé mes clés. Je pouvais en plus faire une croix sur la bagnole. Il n'en faudrait pas plus pour que les nerfs de la pauvre Marie la lâchent.

Je la connaissais bien : ses petits airs d'ange, lorsque la tension atteint son paroxysme, disparaissent pour laisser place à une véritable furie. Avec son rouleau à tarte, elle devient plus redoutable que Bruce Lee et ses nunchakus.

Je restai bien deux minutes sur le pas de la porte. Je n'osais pas appuyer sur ce damné bouton.

Pour finir, ce fut Marie qui repéra son nigaud de mari en regardant à la fenêtre. Plus possible de faire

demi-tour à moins de faire le gros couillon. Elle ouvrit la porte, comme je le prévoyais, en me hurlant dessus. La furie était lâchée.

« Imbécile, c'est ça que tu appelles une réunion de travail ? »

Sa main s'élança en direction de ma tête, mais s'arrêta en milieu de chemin. Son visage fut frappé de stupeur, j'imagine, face à ma tronche qui ressemblait à un Picasso période déstructurée. Et moi, à nouveau, je tombais à genou et fondis en larmes.

« Ne crois pas ce qu'annonce cette foutue télé. Je n'ai pas fait ce qu'elle n'arrête pas de déblatérer. »

Elle resta sans rien dire pendant quelques secondes, son regard de braise ne la quittant toujours pas. Elle émit ensuite un profond soupir, puis s'adressa à moi.

« Ne reste pas là, rentre et explique-moi. »

Marie m'aida à me relever et me soutint. Je rentrai dans notre demeure, ce bon vieux chez-moi si chaleureux. Marie s'était donnée corps et âme pour rendre notre logis si magique. J'arrive encore à sentir cette délicieuse odeur de lavande qui se dégageait de notre hall d'entrée. Vous ne pouvez pas savoir comme ma maison me manque, comme ils me manquent tous les trois. Mon bien le plus précieux, arraché par ces connards en noir.

J'aperçus enfin les dégâts de visage dans le miroir du vestibule. Mon nez déviait d'un bon demi-centimètre vers la gauche, l'œil droit commençait à prendre la taille d'une balle de tennis violette. Heureusement, les enfants étaient au lit. Je n'aurais pas supporté qu'ils me voient dans cet état.

« Je n'ai pas beaucoup le temps, Marie, mon amour. Des types bizarres sont après moi. Je ne sais pas ce qu'ils me veulent. Ils m'ont passé à tabac, et j'ai pu m'échapper alors que des coups de feu retentirent

tout près. Je te jure, quoiqu'on dise, je n'ai pas tiré sur qui que ce soit. »

Elle ne dit rien, pourtant je la sentais se contenir, telle une cocotte minute prête à exploser. Elle m'épaula pour monter les escaliers et m'amena jusque dans la salle de bain. Elle m'aida à me dévêtir et tout en m'écoutant raconter ma mésaventure (en omettant bien sûr, le projet d'inceptionner Lammour), nettoya toutes les traces de sang. Elle m'assista ensuite pour me rhabiller, tout en pleurant. L'incompréhension se lisait sur son visage, qui fut bientôt inondé de colère. La soupe était en train de lâcher.

« Sérieusement, tu crois que je vais gober tous ces bobards ? Pour qui te prends-tu ? Tu viens de tirer sur un mec, Christophe ! »

Elle sortit son portable pianota dessus un bref instant puis me le tendit. Une vidéo sur Youtube. Le gars avait filmé la salle, de sa chaise. Au bout de quelques secondes, un gaillard se lève dans la pièce, arme au poing et se met à tirer vers l'estrade. La foule qui hurle, bondit et commence à courir dans tous les sens.

Bien que l'image soit trouble, le mec qui devait tenir l'appareil devait trembler comme une feuille, la caméra essaya de se focaliser sur le tireur. Zoom dessus. Mon visage m'apparut bien distinctement, mais je remarquai ce qui ne va pas. Les fringues. Ce n'étaient pas les miennes, même si le costume semblait presque pareil. Il était juste un peu plus clair.

J'étais abasourdi.

« Ce n'est pas possible, c'est un coup monté ! Je t'assure ! On a du trafiqu...

« Oui, trafiquer la vidéo ! En même pas une heure, si l'on en croit la diffusion ! Tu me prends vraiment pour une conne ! »

— Je t'ai dit la vérité, hurlai-je plein de larmes.

Je... »

Je me taisais. Je ne faisais qu'aggraver mon cas. Pas besoin de la sonder, à chaque mot que je prononçais son visage devenait de plus en plus cramoisi. Elle était prête à me refoutre son poing dans la gueule. Je le sentais. Mais des pleurs émergèrent de la chambre mitoyenne. Les vociférations de ma chère et tendre avaient réveillé Louise, notre fille.

« Je te jure, t'es vraiment un connard ! Je veux que tu dégages, je ne veux plus ta tronche, elle me fout la gerbe ! Si tu es encore là quand Louise sera calmée, j'appelle les flics. »

C'était le coup de massue ultime. Je ne pouvais pas laisser ça. Elle ne pouvait pas penser de telles choses de moi. Il fallait que je l'inceptionne. Juste une petite poussée. Mais alors que je commençais, comme avec ces malabars, la nausée me vint sans le moindre avertissement. Le mur. Immunisée. Bien que je répugnais à le faire, j'avais déjà inceptionné Marie à l'occasion, lorsque je n'avais pas eu le choix. Pourquoi maintenant ? Mon don avait-il disparu ? Je réussis cependant à grappiller une pensée dans sa tête, la même qu'elle m'avait éructé quelques secondes plus tôt : dégage.

Elle tourna les talons et se dirigea vers la chambre de notre fille. Ce fut la dernière fois que je la vis. Je restai interloqué quelques secondes dans la salle du bain. J'étais comme sonné, je ne savais plus comment réagir ni quoi penser. Je n'avais pourtant pas rêvé. Cette vidéo, comment avait-on pu la bidouiller en si peu de temps ? Ou alors, ai-je moi-même été victime d'une technique d'esprit sans m'en rendre compte ?

Les cris commencèrent à se calmer. Je connaissais Marie, les menaces qu'elles proféraient n'étaient jamais des paroles en l'air. Si elle me voyait toujours là, elle appellerait réellement les flics. J'allai dans

notre chambre, et rivalisant de vitesse avec Flash Gordon, mis quelques fringues dans un grand sac de randonnée. Nous adorions les longues marches, plus jeunes. On partait des jours et des jours, à pied avec nos petites maisons sur le dos. Marie et moi les avions gardées, espérant pouvoir nous y adonner à nouveau quand les enfants seraient un peu plus grands. Je n'avais jamais fait un sac aussi vite, et à vrai dire, j'y mettais tout et n'importe quoi, pris par la panique.

Une fois mon bagage rempli, je me dirigeai vers la chambre de Marc, notre aîné. J'eus juste le temps de lui déposer un petit bisou sur le front. Les cris dans la pièce s'étaient tus totalement, Marie allait sortir de celle de notre fille. J'aurais tant voulu dire au revoir à Louise ! Je venais de franchir le seuil lorsque j'entendis du bruit devant la maison. Je regardai par la lucarne du corridor de nuit, deux types en noir s'apprêtaient à défoncer notre belle porte en chêne au pied de biche. Je dévalai les escaliers, tant bien que mal. Je me dirigeai vers l'accès du jardin lorsque la porte d'entrée sauta. Un des malabars hurla de nouveau en allemand, j'imagine, en me pointant du doigt. Ils commencèrent à me courir après.

Je traversai en toute vitesse la terrasse. Le gazon atteint, j'osai me retourner une fraction de seconde pour voir s'ils étaient bien tous les deux à mes trousses. Hors de question qu'ils touchent à Marie et aux enfants. Oui, ils étaient bien là. Je sautai au-dessus des barrières séparant les propriétés mitoyennes, zigzagant entre les jardins pour mettre un maximum de distance entre mes poursuivants et la maison. Il fallait que je les sème le plus vite possible, et retourner à la voiture de Greg. Les sirènes de police commençaient déjà à résonner dans la nuit. Je n'avais plus le choix ni le temps, et je fonçai directement vers le véhicule. J'aurais plus de chance

de les semer motorisé qu'avec mes pauvres petits pieds.

Je repris le sprint, puisant dans mes dernières forces. Enfin ! Il ne me restait plus que quelques mètres. La voiture, bien visible maintenant, m'attendait, mais mon soulagement ne dura que le temps d'un soupir. Une forme sombre était étendue sur le sol, juste à côté d'elle. L'horreur. Greg gisait là, mort à côté de sa bagnole.

9 Bouillie de cervelle et grosses bagnoles

L'image de Greg hante encore mes nuits. Ces salopards de fachos lui avaient défoncé sa pauvre petite tête. La vision était si abominable qu'on aurait crû être dans une scène d'un film d'horreur à la SAW. Il reposait à même le sol, juste à côté de sa voiture, couché dans une mare de sang qui continuait de s'étendre, les yeux révulsés avec des petits bouts de cervelles éparpillés autour du trou béant dans son crâne. La vitre du côté conducteur arborait l'impact de sa tête, le reste de la glace devenue opaque par le sang qui s'y était posé.

Je ne m'arrêtai qu'une seconde, pourtant je me rappelle cette vision comme si j'avais photographié la scène de long en large. Sans réfléchir, je passai à côté de lui, montai dans la voiture et démarrai en trombe. Juste à temps, si la course s'était poursuivie encore une ou deux minutes, ces skins auraient vraisemblablement fait de la petite bouillie de Chris.

Alors que je mettais les gaz, ce qui provoqua un de ces crissements de pneu sur la route, je jetai un œil

dans le rétro. Je vis les deux malabars s'arrêter à hauteur de Greg et l'un d'eux saisit un téléphone. Je ne savais pas où j'allais, la seule idée qui me venait en tête était de distancer le plus vite possible ces connards de fachos. J'évitais au maximum les grands axes, prenant toutes les petites routes qui s'offraient à moi. J'ai dû rouler une heure en silence. Je n'aurais pas pu mettre la radio, il fallait que je me calme, que je réfléchisse à ce que j'allais faire. Mais, plus je pensais aux événements, plus il m'était impossible de baisser mon tensiomètre. Je ne pourrai vous dire combien de fois j'ai dû taper sur ce volant en hurlant toute sorte de mots pas forcément audibles pour une assemblée aux oreilles chastes.

À force de rouler, le paysage urbain commença à s'effacer derrière moi. J'avais quitté l'agglomération bruxelloise depuis un petit temps, me retrouvant souvent entouré de champs. Dès que j'aperçus un bois, j'allai y garer la voiture. Je regardai ma montre, on approchait minuit. Je décidai d'attendre là planqué encore une bonne heure avant de prendre la route. Il me fallait trouver une pompe à essence dans peu de temps, le réservoir indiquait qu'il allait bientôt protester en immobilisant la voiture si je ne le sustentais pas. Je pris mon mal en patience, persuadé qu'au plus les ténèbres seraient avancées, plongeant tout un chacun dans les bras de Morphée, au plus j'avais des chances de passer inaperçu avec ma tronche déstructurée et cette vitre de bagnole défoncée et sa couleur ketchup.

Je décidai enfin d'allumer Twitter, histoire de récupérer les dernières nouvelles. Je ne dus pas chercher longtemps : le premier gazouillis, partagé en masse, indiquait : *Traque du fugitif toujours en cours. Aurait de nouveau frappé à Rhode-Saint-Genèse. Se dirigerait vers Charleroi. Plus d'infos à suivre.*

Je continuais de farfouiller Twitter, de plus en plus fébrile. Je tombai sur une autre dépêche. Je m'écroulai au sol en la lisant. Elle annonçait que j'avais massacré un gars pour lui piquer sa voiture. Il y avait ensuite la description de ladite bagnole, celle de Greg bien sûr. Ça continuait. On venait de me coller un nouveau meurtre sur le dos. Le reste de la dépêche indiquait que j'étais rentré par effraction dans ma propre maison, mais que les flics m'avaient mis en fuite. Que des bobards, je n'avais rien fait de tout ça !

Je lançai de rage mon téléphone qui alla s'écraser sur un arbre un peu plus loin. Je me rendis compte que ma colère subite était bien stupide en regardant la myriade de débris argentés retomber sur le sol. Je venais de perdre mon unique outil de communication, la seule aide que je pouvais avoir. J'espérai que Greg avait un GPS planqué dans sa bagnole, si je continuais à rouler à l'aveuglette, je risquais de devoir pousser la voiture avec son réservoir presque vide.

La chance d'avoir un pote ultra geek qui ne jure que par la technologie. Il y avait bien un GPS caché sous un siège. Je fis une petite recherche rapide sur l'appareil, et je pus constater qu'il y avait une pompe à essence pas trop loin d'où j'étais, même si c'était sur un axe principal. Je donnerai à manger à la tuture vite fait, ni vu ni connu, puis je reprendrai la route.

Je fis les cent pas à côté de cette voiture, ressassant encore et toujours les événements dans ma tête. Il devait y avoir une faille quelque part, ce n'était pas possible autrement ! Cette attente dura une éternité, les secondes paraissaient se transformer en minute. J'étais en train de devenir fou. Je ne comprenais plus rien, je ne voyais aucune issue, aucun moyen de me disculper. Je paniquais de plus en plus. Il fallait que je dénicher un endroit où me poser, me calmer quelques jours et surtout laisser passer. S'ils faisaient moins

attention à moi, peut-être pourrais-je circuler tranquillement et trouver une solution. Je jetai mon dévolu sur Paris, rien de mieux que l'anonymat d'une grande ville. Et puis, c'était assez facile de s'y planquer.

La destination décidée, je repris le volant, n'en pouvant plus d'attendre. Avec le GPS allumé, j'arrivai en moins cinq minutes à cette foutue pompe à essence. Pas un chat, parfait. Je pris bien soin de placer la voiture de manière à ce qu'on ne voie pas la vitre bousillée. J'en profiterai pour nettoyer le sang qui commençait à bien sécher sur la glace.

J'insérai ma carte de banque pour activer la pompe. Je tapai mon code et vis l'appareil éjecter instantanément le petit rectangle plastique. TRANSACTION REJETÉE. Impossible. Je n'étais jamais à court de fric. L'idée traversa de suite mon esprit : ils avaient certainement fait bloquer mes comptes. Si ces types avaient pu me retrouver en si peu de temps, ils devaient avoir le bras long pour réaliser un pareil maléfice. Il fallait que je vérifie. Je sortis la Visa, pour confirmer cette hypothèse. Bingo ! La carte fut également rejetée.

Mon poing alla se fracasser sur le terminal. Je ne pus me contrôler plus. J'évacuais ma rage sur ce prétendu Mister Cash qui refusait mon argent, frappant de plus en plus fort. Je hurlai alors que le métal commençait à érafler ma peau, mes cris s'amplifièrent à mesure que la chair de mon poing s'ouvrait de plus en plus. Je cognai encore et encore, alternant avec des coups de pieds. L'appareil lui, ne bougeait pas d'un poil, imperturbable face à la furie qui se déchaînait sur lui.

Des sirènes m'interrompirent dans mon élan. Ils étaient déjà là. Mais comment pouvaient-ils faire ? Le son devenait de plus en plus distinct alors qu'ils se

rapprochaient. Je sautai au-dessus du capot pour retourner au volant. Bon, je vous le dis tout de suite, ça ne se passe pas comme dans les films. Après avoir fait un beau blush sur le métal poli, au lieu de glisser je me roulai sur le côté pour finir ma course. Les genoux amortirent le choc de mon frêle corps sur le béton armé. Je laissai à nouveau échapper un râle tonitruant de bête à l'agonie en me relevant et en allumant le moteur. De plus en plus désespéré, je démarrai en trombe et quittai la route principale.

10 Roule Forrest, roule !

Il fallait que j'aille le plus loin possible avec ce plein. Tenir coûte que coûte. Si j'arrivais à passer la frontière, je serais plus tranquille. Je sais bien qu'avec l'heure de Schengen, des polices internationales, les flics des autres pays recevraient vite ma description, c'était un peu illusoire comme échappatoire. Mais vu l'inefficacité notoire des communications entre les différentes administrations, le temps que la flicaille étrangère se rende compte de ma présence, je serai loin, très loin.

Mais quelques kilomètres plus tard, le moteur décida de se lancer dans sa protestation véhémement et stoppa net. Plus une goutte d'essence. Malgré mes cris et mes coups sur le volant, la voiture ne voulait plus avancer. Je pris mes cliques et mes claques et je continuai mon chemin comme un petit pédestre.

Le hasard fit cependant bien les choses. Un bruit de moteur résonna dans la nuit, et peu de temps après, une Renault - une bagnole qu'elle est bien de la

conduire - éclaira cette petite route isolée. Je me plantai au milieu du bitume, et le conducteur s'arrêta net. Parfait. Un nouveau moyen de locomotion s'offrait à moi. Arrivé à hauteur du chauffeur, je tentai l'inception de la dernière chance.

« Vous avez entendu le bruit sous votre capot ? Je les ai vus, ils sont là ! Les Gremlins ! Ils sont en train de bouffer les câbles du moteur ! Ils s'attaqueront à nous juste après ! »

Le type devient blanc comme un linge et commença à paniquer. Le résultat était inespéré. Pris par une angoisse soudaine, il sortit de sa voiture et décampa sans demander son reste, rivalisant dans sa course avec Speedy Gonzalez.

Mais ma victoire fut de courte durée. Le réservoir de la petite Clio était au trois quarts vide. Je ne pourrais pas aller bien loin, mais c'était déjà ça de gagné, et au moins, j'avais changé de bagnole.

Je dus bien rouler une bonne heure avant de me décider d'allumer la radio. Le smartphone bousillé, c'était la seule manière qu'il me restait pour avoir les dernières nouvelles. Je tombais direct sur un flash info « ... le parquet confirme que deux corps ont été découverts dans la maison du suspect. Ils n'ont pas encore voulu annoncer l'identité des victimes, mais selon un témoignage, il s'agirait de sa femme et de son fils âgé de huit ans ».

Je la coupai de suite, je ne pouvais en écouter davantage. Marie ! Marc ! Louise ! Je n'aurais pas dû vous laisser ! Ces blaireaux, n'arrivant pas à me rattraper, s'en sont pris à vous ! Tout est de ma faute ! J'arrêtai la Renault sur une route de campagne déserte. Je ne sais pas combien de temps je restais là, à pleurer. Des heures, je dirai. La douleur, la colère atteignirent leur paroxysme. Je jurais intérieurement de venger ma famille, ma raison de vivre, la raison de

mon combat. Je voulais rendre le monde meilleur, juste pour eux.

Je remarquai que pendant que je continuais à me lamenter, l'horloge indiquait déjà six heures du matin. L'activité humaine allait bientôt s'intensifier. Je me remis en route, pressé de distancier les plus possible mes poursuivants, et de planquer la voiture. Je roulai encore une bonne demi-heure, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucune goutte d'essence dans le réservoir.

La Clio s'arrêta en pleine cambrousse, dans une rue qui traversait des champs. D'après le GPS, je venais de dépasser Rouveroy, un petit village près de la frontière française. Je poussai la bagnole sur le côté. Il y avait quelques arbres sur le bord de la route, elle serait bien à l'abri des regards derrière eux. Je jetai un dernier coup d'œil dans la voiture. Hormis le GPS, il n'y avait rien d'utile. Je le mis dans mon sac à dos, et je commençais à péniblement user mes souliers.

Il me fallut une grosse demi-heure pour atteindre le premier village français. Villers-Sire-Nicole si ma mémoire ne me joue pas trop de vilains tours. Un tout petit patelin, à peine quelques baraques qui devaient dater d'une bonne cinquantaine d'années. J'avais la dalle. Je n'avais plus rien avalé depuis le milieu de l'après-midi. Depuis, depuis... Cela ne faisait même pas une journée et j'avais l'impression d'avoir cavale depuis toute une vie.

Je déambulais dans ce hameau riquiqui, à la recherche de quelque chose d'ouvert. Rien. Juste ces quelques maisons parsemées dans la lande. Finalement, alors que je tombai sur ce qui devait faire office de place principale, je trouvai une boulangerie. Hormis une femme qui rangeait des petits pains et autres croissants dans les étagères, il n'y avait personne. Parfait.

Une clochette se mit à sonner alors que j'ouvris la

porte, avertissant les propriétaires de l'arrivée d'un client. Je ne pus m'empêcher de sursauter. Ce vieux système devenait rare, sauf dans les petites échoppes qui résistaient à la mondialisation galopante et cette fièvre des fusions et acquisitions qui dominaient l'économie. La préposée se tourna vers moi. Malgré ses yeux encore à moitié fermés, elle dégageait un certain charme. Plutôt jeune d'ailleurs. Elle me sourit timidement

« À voir votre tête, la nuit a dû être difficile, me dit-elle. Qu'est-ce que je peux vous servir ?

— Oui, c'est vrai. Je voudrais trois couques au chocolat et deux croissants s'il vous plaît.

— Hum ! Vous venez de Belgique, à ce que je vois. Il n'y a que par chez vous qu'on appelle les chocolatinnes "couques". Je vous prépare cela tout de suite, monsieur.

— Merci. »

Pendant qu'elle était en train d'emballer ma commande, je sortis mon portefeuille. Pas une thune. Rien, que dalle. C'est vrai, je n'avais presque jamais d'argent sur moi, préférant toutes les transactions électroniques. C'était bien plus pratique. Cela me répugnait, mais je n'avais pas le choix.

« Ca fera trois euros soixante-quinze, monsieur. Enfin, septante-cinq, me dit-elle en souriant. »

Petite poussée.

« Mais je vous ai déjà payé ! J'attends juste que vous me rendiez la monnaie. Le billet de cinquante euros, vous vous souvenez ? »

Son visage blêmit d'un coup, elle commença à bégayer. Comme si je venais de lui foutre une frousse bleue.

« Oui, oui, Monsieur. Tout de suite. »

Elle sortit rapidement l'argent de son tiroir-caisse et me la tendit en tremblant. Je lui souris, la remerciai

en lui disant de ne pas s'en faire, que dans même pas deux minutes, tout serait oublié. Puis, je pris mon sac et sortis.

Pendant que je fermai la porte, une voiture s'arrêta devant moi, et un type en bleu de travail à moitié endormi en émergea. Il devait certainement venir chercher son petit déjeuner avant d'aller bosser. Alors qu'il me regardait, lui aussi devint blême. J'imagine que ma tête devait vraiment foutre les jetons avec la rousse que je m'étais pris la veille.

Il fallait que je me tire le plus vite d'ici. Tant pis, je tentai le tout pour le tout.

« Monsieur, j'ai besoin d'aide »

Hop, inceptionnage. Il stoppa sa course net devant moi. En l'espace d'un instant, il était devenu mon pantin qui obéirait au doigt et à l'œil de mes moindres désirs.

« Tu vas me conduire, loin d'ici. Je te dirai où t'arrêter ».

Tel un robot, il fit demi-tour et ralluma le moteur. Je m'installai à côté.

« Maintenant, démarre. Va jusque Maubeuge, ensuite on verra. »

Le voyage se fit en silence. Aucun mot n'arrivait à sortir de ma bouche. J'étais pris dans mes pensées, me demandant bien jusqu'où je pourrais aller si ça se mettait à puer du cul dans Paris. Hors de l'Union européenne, une région reculée. Loin du monde. Là, je pourrai me poser, réfléchir à ce que je pourrais bien faire pour stopper cette machination infernale qui s'abattait sur moi.

Le trajet jusque la ville dura un bon quart d'heure, toujours en passant par des petites routes. On ne rencontra personne en chemin jusqu'au faubourg de la ville frontalière. Mon chauffeur tourna son regard vers moi et me demanda où aller.

« Jusque la gare, je te laisserai tranquille après, promis ».

Il obtempéra de suite. Mais lorsqu'on arriva devant le lieu de destination. Je lui ordonnai de ne pas ralentir. Trois combis de flics étaient arrêtés devant l'entrée.

« Putain ! Roule, Forrest, roule ! Continue, ne t'arrête pas ! »

Il redémarra, je lui fis quitter la ville et lui demandait de rouler tout droit, sans s'arrêter. Maubeuge fut loin derrière nous, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Je le fis rouler, encore et encore, le faisant s'enfoncer plus profondément en France.

11 File-moi tout ton fric

Je suis en train de devenir un vrai criminel. À force de fuir, d'essayer de distancer mes poursuivants, sans rien, je n'ai pas d'autres moyens que d'utiliser des techniques que j'abhorre. Sérieux, jamais il ne me serait venu à l'idée de détrousser des gens. Tourner une situation à mon avantage, je l'ai fait mainte fois, mais jamais pour voler un simple quidam. Merde ! J'ai l'impression de semer chaos et désolation partout où je passe.

Pendant que l'on fuyait Maubeuge, j'allumai la radio. On annonçait un meurtre dans une petite boulangerie à Villers-Sire-Nicole. Ils étaient déjà arrivés jusque-là. Pas loin d'ici. Comment faisaient-ils pour me suivre à la trace en un claquement de doigts ? Je me mis à fouiller toutes mes affaires, à

chercher si je n'avais pas un mouchard sur moi. Rien, que dalle. Mais comment diable était-ce possible ?

Je fis arrêter le chauffeur non loin d'un petit village dont j'ai oublié le nom. D'après ce que j'avais vu sur le GPS, il y avait une gare routière assez conséquente. Je lui demandai de s'arrêter dans les champs, à quelques kilomètres de là. Avant de prendre la poudre d'escampette, je le détroussai, sans réfléchir.

« J'ai besoin de cash, file-moi ton portefeuille ».

Il me le tendit un vieux carré de cuir tout moisi, à se demander comment ces pièces de peaux de vache tenaient encore ensemble. Il avait un peu plus de soixante euros, que je pris directement. Ensuite, je le questionnai s'il avait un smartphone, et il me tendit un Plexus 2. Parfait. Je l'éteignis et le mis en poche. Il fallait juste que je nettoie sa mémoire, histoire de brouiller les pistes.

« Tu es tombé sur ton ami Norbert. Il s'est lancé encore dans des combines foireuses et avait rendez-vous ici pour venir chercher des patates directement dans les champs. Il est parti avec le fermier et depuis tu l'attends. Pendant que tu poireautais, une bande de jeunes t'est tombée dessus et t'a piqué ton fric et ton téléphone ».

Débile le souvenir, j'en conviens. Mais je n'étais pas inspiré. Une fois que je fus assuré qu'il avait bien assimilé ces souvenirs altérés, je me mis en route vers cette gare de bus, comme on dit par chez moi.

J'étais épuisé, je n'en pouvais plus. Je remarquai sur un petit bosquet, non loin de l'entrée du village. Il était bien touffu et faisait une planque parfaite. Je pourrais me reposer, laisser couler un peu de temps histoire que mon chauffeur involontaire et les flics éventuels soient loin d'ici. Je me vautrai sur les feuilles à même le sol, n'arrivant plus à lutter contre la fatigue.

Je ne pourrai dire combien de temps j'ai dormi. Vu le soleil, qui commençait déjà à descendre vers l'horizon, on devait être en milieu d'après-midi. Une fois réveillé, j'ingurgitai le dernier croissant. Mâchant doucement. Je ne savais pas quand je pourrais encore me sustenter. Et puis hop, direction cette fameuse gare routière. On verra bien jusqu'où je pourrai aller.

Le village était un peu plus important que Villers-Sire-Nicole, et je pus trouver rapidement une épicerie. Mon estomac commençant à éructer des borborygmes de plus en plus insistants et bruyants, j'y achetais quelques bricoles à manger et à boire. Je fis profil bas, pas de manipulation mentale, pas de tentative de quoi que ce soit. Je payais sans demander mon reste, sans parler à quiconque. Je n'avais pas envie de me faire remarquer outre mesure avec ces types qui me retrouvaient en un rien de temps.

Je me dirigeai vers la gare, tout en mâchonnant cette espèce de pâte feuilletée bien chimique qui enroulait un semblant de saucisson, tout aussi industriel. En regardant les panneaux des lignes, je me disais que la chance devait être en train de tourner : il y avait une liaison directe jusque Paris.

Le temps que le car se pointe, je lis le journal, planquant de cette manière mon visage. La tentative de meurtre sur Lammour était en première page. On y expliquait qu'un gars (moi en l'occurrence) avait tiré sur le pseudo-journaliste à Bruxelles. Ce fut un garde du corps qui s'était ramassé les balles et ses jours n'étaient pas en danger, grâce à son gilet par balles. On expliquait ensuite que dans ma fuite, j'avais massacré ma famille et une vieille connaissance qui, selon les enquêteurs, devait être mon complice. Il y avait une capture d'écran de la vidéo de YouTube. On ne distinguait pas bien mes traits. Je me mis à espérer que les autres journaux firent de même, en mettant

une photo d'une aussi mauvaise qualité. Je remarquai également que je n'avais pas le visage amoché dans la vidéo. Mes tortionnaires avaient involontairement bien fait leur boulot, j'étais moins reconnaissable grâce à leur coup. Avec un peu de chance, je pourrais atteindre Paris sans être reconnu par quiconque.

Mais, alors que le bus arrivait et se gara devant moi, je me mis à paniquer. Je n'avais pas pensé comment réagir si le chauffeur se posait la moindre question sur mon état, voire pire, me reconnaissait. Je montai dans le bus tout tremblant. Il me regarda à peine, préférant reluquer par son rétro la poupée Barbie grandeur nature installée juste derrière. Hum, jolie damoiselle à la poitrine fort généreuse, tu m'as involontairement, tiré d'un bien mauvais drap. En tout cas, merci les hommes faibles, toujours à avoir les yeux qui traînent partout : mon voyage fut sponsorisé par un chauffeur de car de la SNCF, trop occupé ailleurs et me rendant le double du prix du trajet.

Pas besoin de me faire remarquer, je ne dis rien et allai m'installer dans un coin. Pas moyen de me détendre, mes yeux, planqués derrière ce grand journal, guettaient les moindres mouvements inquiétants. Durant deux heures, je tremblai à chaque ouverture de porte. Deux heures de pur calvaire. Mais on y arriva. Paris droit devant.

Chapitre 2 : pour vivre bien, vivons cachés

12 Il est cinq heures, Paris...

Je posai les pieds à Paris, le 7 janvier à 18h, soulagé que la ville soit déjà plongée dans les ténèbres nocturnes. La fatigue commençait à m'envahir. J'avais l'impression d'avoir cavale pendant des semaines, alors que mon aventure n'avait même pas commencé depuis vingt-quatre heures.

L'espoir reprenait peu à peu le dessus, avec cette grande ville qui s'offrait à moi. J'étais persuadé que la métropole était le coin idéal pour rester caché quelques jours et réfléchir à la suite des événements, bien que je ne sus pas comment j'allais faire pour y survivre. Heureusement, j'avais toujours mon don. Il me permettrait de m'en sortir, si j'étais assez discret. Je regardai mon portefeuille avec effroi, il me restait à peine trente euros. Certainement pas assez pour passer la nuit dans un hôtel miteux. Je n'irai pas bien loin sans une thune.

Avant de m'avancer plus en avant dans Paris, dans cette banlieue, j'inceptionnais plusieurs personnes en discutant calmement avec eux. *Dissonance cognitive*. Je récupérai une centaine d'euros, ce qui me laissait une petite marge pour passer une nuit quelque part et pouvoir me nourrir. Une fois que j'estimai ma somme suffisante, je m'engouffrais dans le métro parisien.

J'aime beaucoup Paris, cette ville si romantique, remplie d'histoire et de bâtiments magnifiques. Marie et moi l'avions parcourue en long et large, venant généralement un week-end par an en amoureux. C'était en quelque sorte notre pèlerinage annuel, notre escapade en amoureux devint en quelque sorte notre petit rituel.

J'avais le cœur gros en m'asseyant dans cette rame qui m'amenait dans le centre-ville. Je n'étais plus venu seul depuis bien des années. Cette fois, il n'y avait pas de Marie pour me tenir tendrement la main dans le métro, comme elle adorait le faire. En y repensant, je dus refréner les larmes qui me montaient au visage. Je me laissai porter par le métro jusqu'à la place de la République. Je me souvenais d'un petit hôtel très discret dans une rue aux alentours. Il ne payait pas de mine, les chambres étaient minuscules, mais au moins il était assez peu fréquenté et le personnel ne posait pas de question.

Quarante euros la nuit, sans petit déjeuner. C'était abordable. Comme je m'y attendais, alors que je payais cash pour trois nuits, le réceptionniste (si ce n'est pas le patron de l'établissement), ne me posa aucune question et ne me demanda même pas mes papiers d'identité.

La chambre était un vrai trou à rat. J'avais à peine la place pour me déplacer autour du lit. La salle de bain, si on pouvait lui donner ce nom, avait été directement construite dans la chambre, à côté du lit.

Une simple petite cloison en je ne sais quelle matière avait été construite pour faire office de séparation. Ma chambre d'étudiant, à l'époque, disposait de bien plus de place. Mais bon, le confort était mon dernier souci. La faim, la douleur et l'épuisement m'offraient un cocktail détonnant. Je me demande encore maintenant comment je pouvais réfléchir et agir.

Après avoir déposé mon sac, cherché un repas un peu plus conséquent que les quelques crasses grappillées plus tôt (vive les Quick et Macdo à chaque coin de rue, heureusement que les Français apprécient la bonne chair), je m'affalai sur le lit. Je n'arrivais plus à bouger. La tension se relâchait, et mon corps fut pris d'une fatigue soudaine. Mes côtes me faisaient un mal de chien. Avec l'adrénaline de cette course poursuite, j'en avais presque oublié la douleur.

Emporté par la fatigue, il ne me fallut pas longtemps pour sombrer dans les bras de Morphée qui prit un malin plaisir à me tourmenter. Je fus envahi par des rêves, revivant encore et toujours les événements de la veille dans mes cauchemars. Je voyais constamment ce vieux fou, mon vieil Emmet Brown à moitié à poil, afficher un sourire sadique en me regardant subir les coups et les courses poursuites, tel un homme d'orchestre machiavélique qui regardait son plan se dérouler à la perfection. Je revis Marie et Marc allongés, leurs corps meurtris et leurs visages défigurés par les coups et la torture. Je me voyais à genoux à côté d'eux, pleurant sur leurs corps sans vie, avec ce savant fou qui ricanait au loin.

Je me réveillai plusieurs fois en sueur, haletant et les yeux pleins de larmes. À la longue, je luttais pour ne plus refermer les yeux. Je ne voulais plus revoir ces images, revoir ces corps. Revivre cette horreur, encore et encore, m'était insupportable. À six heures

du matin, je ne tins plus et allai me promener en ville. Paris, le matin avant la cohue est une ville presque morte. Je rencontrais très peu de personnes dans mes déambulations. Quelques SDF, quelques fêtards qui rentraient chez eux, mais à part cela, je ne croisais pas grand monde. J'en profitai pour inceptionner les fêtards encore sous les effets de l'alcool, ce qui rendait les suggestions mentales encore plus faciles.

Les quelques jours qui suivirent se ressemblèrent tous : j'inceptionnais les passants durant la journée pour récupérer de quoi survivre. Mes blessures commencèrent à me faire moins mal, le visage reprit ses couleurs tandis que les tuméfactions dégonflaient. Je redevais présentable, mais aussi de fait, plus reconnaissable.

Je passais une partie de mon temps à regarder les nouvelles. On parlait de moi, de Lammour qui me traitait dans la presse de désaxé gauchiste et de l'abandon de plusieurs fausses pistes. Officiellement, la police avait perdu ma trace, mais me considérait toujours comme l'homme en cavale le plus dangereux de Belgique. Des avis avaient été lancés par Europol et Interpol dans le cas où j'avais quitté le territoire. La Belgique avait redoublé ses effectifs aux frontières (petite traduction pour les non-belges : passé de dix personnes à vingt).

Je n'osais cependant pas aller sur le net. Trop peur d'être retracé en me connectant à divers services. Pourtant, je mourrais d'envie de savoir ce que pensait mon entourage, par exemple sur Facebook. Je me demandais si certains amis me défendaient. Les rêves, quant à eux, se répétaient la nuit, invariables, toujours aussi cauchemardesques. Je vivais au jour le jour, sans but, sans réfléchir, ne me focalisant que sur l'instinct de survie. Jusqu'à ce fameux jour, où l'Europe bascula encore un peu plus dans la dictature.

13 Le chiffre 11

Vous avez remarqué que chaque grande catastrophe majeure survient toujours durant le même jour du mois ? Il y a eu le 11 septembre, les attentats madrilènes le 11 mars 2004, puis Fuksuhima. Toujours un 11. Chaque malheur signifie un retrait volontaire des libertés, la population pisse dans son froc et supplie les politicards de faire quelque chose. Ce n'est pas plus compliqué cela : les particrates se frottent les mains à chaque attentat et en profitent pour foutre la pétoche grave aux gens. Ces derniers réclament alors des mesures pour être protégés, et acceptent sans broncher des lois qui les mettent sur écoute, incitent à dénoncer ces voisins s'ils osent critiquer le gouvernement, et toutes autres joyusetés du même acabit.

À « chaque catastrophe du 11 », comme j'ai tendance à les appeler, le monde se rapproche de plus en plus d'une dictature invisible, insidieuse. Mais attention, loin de moi l'idée de répandre des théories de la conspiration ! Je pense que si les petits hommes verts voulaient nous mettre en esclavage, avec l'imbécillité humaine ambiante, cela aura déjà été fait depuis bien longtemps. Je trouve cependant ces coïncidences plus que douteuses. D'ailleurs, si l'on compte bien, nous en sommes déjà au 11e épisode de mes aventures (oui, les deux premiers racontant mon passé avant les événements, on peut donc en déduire que... (non, je ne pousse pas très loin, c'est un calcul parfaitement logique !).

Aujourd'hui, je tremblais, je paniquais au fur et à mesure que toutes les forces de police françaises encerclaient Paris. Non, je dois même vous avouer que je paniquais dès l'annonce, à la télévision, des

attentats en train de se perpétrer à Satyre Hebdo. Vous savez, le fameux journal polémique qui s'attirait régulièrement les foudres des communautés religieuses.

Je devinais dès les premiers mots du journaliste qu'il n'allait plus faire bon vivre en France. La peur de l'autre allait être exploitée ad nauseam pour mieux contrôler l'opinion publique. On le remarqua d'ailleurs dès le lendemain : les politicards français commencèrent déjà à déclarer des discours appelant la mise en place d'une surveillance généralisée. Mais pire que tout, un magma de haine s'embrasa dans le cœur de bon nombre d'Européens. Magma qui couvait déjà depuis belle lurette, attendant juste le moment adéquat pour exploser. Satyre Hebdo fut l'événement parfait.

J'étais dans un café lorsque la télévision annonça l'attaque. C'était la consternation dans la salle. Peu de temps après, des sirènes hurlèrent dans toute la ville. Je vis passer cinq voitures de police dans la rue, fonçant à toute allure en direction des bureaux de Satyre. Rebelote à peine une minute plus tard. Elles ranimèrent le souvenir de cette fameuse nuit. La traque, la perte de Marie et des enfants... Je me sentis d'un coup hypermal. La tête commença à tourner de plus en vite. La boule dans le bide refit son apparition. Je fonçai vers ma chambre, je voulais m'y enfermer à double tour, et attendre.

Je rentrai dans l'hôtel, avec un pressentiment bien étrange. L'hôtesse, à l'accueil, me regarda en fronçant les sourcils, puis en replongeant directement les yeux sur son téléphone. Je m'engouffrai dans l'ascenseur, pressant le bouton de l'étage plusieurs fois, dans l'espoir que les portes se referment au plus vite. J'eus un haut-le-cœur dès l'ouverture de la porte. Ma chambre était ouverte. Des bruits, comme si l'on

ouvrait et refermait des tiroirs à la vitesse de l'éclair, s'en échappaient. Je m'approchai du mur, plus discret qu'un loup qui chasse sa proie, et collai mon oreille sur la paroi. Les bruits cessèrent net. J'attendis plusieurs minutes, dans cette position. Pas un bruit.

J'osai passer ma tête dans l'ouverture. Toute ma chambre avait été retournée. Le contenu de mon sac, complètement renversé, gisait sur le lit. N'entendant toujours rien, je me risquai à entrer. Mes fringues, éparpillées dans toute la pièce, donnaient l'impression qu'un mini tsunami avait pris naissance dans cette pièce, dans l'unique but d'emmerder son propriétaire. Je ne pouvais plus rester ici. Même si c'était un gars qui avait profité de l'agitation pour fouiller mes affaires, le risque était trop grand. Je ramassais tout mon barda, le fourrant sans réfléchir dans mon sac à dos. Lorsque tout fut embarqué, je remarquai que je n'avais entassé que des fringues. Le GPS, le Plexus 2 avaient disparu. En soi, ce n'était pas trop grave, je n'avais même pas encore osé toucher le téléphone, de peur d'être repéré. Mais cela confirmait bien qu'un petit plaisantin était passé par là. Quand bien même, si d'autres chambres avaient subi le même sort, les flics passeraient d'office. Je n'allais pas leur donner le loisir de m'interroger.

Je partis sans demander mon reste, oubliant même de laisser la clé à l'entrée de l'hôtel. À peine dehors, je le vis au loin. Un des malabars en noir. Dès qu'il m'aperçut, il se mit à marcher d'un pas plus que décidé vers moi. J'accélérai le pas, il fit de même. Putain, c'était bien un de ces types. Je me mis à courir comme jamais. La course était toujours douloureuse, mais je n'avais plus envie d'hurler toutes les larmes de mon corps à chaque fois que mon pied touchait le sol. Je tournais, dans les petites rues parisiennes,

zigzagant à nouveau, mais impossible de le semer. Il commençait à me rattraper, ma respiration se faisait de plus en plus difficile. En désespoir de cause, je m'engouffrai dans le métro, et une fois que j'eus passé le portique de sécurité, il stoppa net la course. J'imagine qu'il devait y avoir trop de monde pour lui, impossible de me chopper discrètement. Bon à savoir. Si jamais je devais retomber dessus, je foncerai dans le métro.

Je pris une rame, m'arrêtai à l'arrêt suivant, et je repris le métro dans l'autre sens. On était jamais trop prudent. Je changeai plusieurs fois de direction avant de m'arrêter à hauteur de la Bastille. Là, je m'installai dans un bistro, et devant un café bien chaud, regardai les infos. On pouvait dire que le malheur des uns fait le bonheur des autres. L'affaire Satyre Hebdo monopolisait toute l'attention. Pendant ce temps-là, on ne parlait plus de la traque de l'ennemi numéro un de Belgique.

Je filais mes dernières pièces de monnaie en payant mon café. Voilà, j'étais complètement à sec. Impossible de pouvoir prendre un nouvel hôtel. Il n'était pas non plus possible de quitter la ville inaperçu. Le plan Vigipirate venait d'être relevé à son plus haut niveau, les militaires parcouraient les rues et toutes les sorties de la ville étaient étroitement surveillées. Chaque gare abritait une armada de flics armés jusqu'aux dents, chaque voyageur systématiquement contrôlé. J'étais coincé, pris au piège dans une prison à ciel ouvert, les types en noir rodant dans le coin, prêts à me chopper au moindre faux pas...

14 Car j'étais sur la route, toute la sainte journée

Dans les premières heures qui suivirent, inceptionner les passants fut une épreuve bien pire que de participer à l'Iron Man. Bouleversé par les événements de la matinée, n'importe quel quidam refusait de s'arrêter. Impossible de soutenir une conversation, de marcher à côté de la « victime » suffisamment longtemps pour avoir le temps de m'insinuer dans son esprit. Au bout de deux heures, je n'avais réussi à chopper que cinquante euros. La ville grouillait de flics partout, je n'osais pas pousser plus loin.

Je m'installai dans un fast-food, prenant un petit truc à grignoter bien que je n'aie pas faim. La vision du malabar avait définitivement comprimé mon pauvre petit estomac. J'attendais là, une bonne heure. Soudain, je me mis à trembler. Gros stress. Vous savez, comme la grosse chape de plomb, ou ce froid intense, qui s'insinue partout dans l'établissement. J'en étais venu à la conclusion qu'un des nazguls venait de rentrer dans la pièce, et en quelque sorte, j'avais vu juste : quelques tables plus loin, en face de moi, un type en noir venait de s'installer. Il semblait ne pas m'avoir remarqué, trop occupé à dévorer un de ces burgers bien gras et bien chimique.

Je pris mes affaires, en lui tournant le dos le plus possible, et m'éloignai vers la sortie. Je lui jetai un rapide coup d'œil en passant la porte, pour me rendre compte que la Team Rocket avait dû jouer un mauvais tour à mon esprit. Ce n'était qu'un mec comme un autre, en costard, qui venait simplement prendre son heure de table. Beaucoup de sueurs pour rien, en somme. Mais toujours tremblotant des guibolles, je

partis sans demander mon reste et tentai de reprendre, tant bien que mal, mes esprits.

L'après-midi se déroula comme la matinée. Impossible d'inceptionner quiconque. Transi de froid, je me rabattis sur des cibles plus faciles : les garçons de café dans des établissements peu fréquentés, en reproduisant la technique de la boulangerie : donner cinq centimes et lui faire croire que je lui avais filé un bon gros bifton. Je fis pareil dans quelques échoppes. Mais dès que je m'arrêtais quelque part, je tombais sur un homme en noir qui semblait m'observer de loin. Je ne pouvais pas rester en place, me déplaçai dans toute la ville. Ce fut chaque fois pareil. Ils étaient là, à m'observer, de loin. Mes déplacements dans le métro se firent de plus en plus longs, chaque fois allant au petit bonheur la chance, rebroussant chemin, changeant de lignes comme au matin. Rien n'y fut : ils étaient toujours là, comme s'ils pouvaient me détecter à volonté.

C'en était trop. Ils étaient partout. Comme s'ils devinaient mes déplacements. Je décidai de me poser dans un parc et trouver une solution à ces fachos ramollis du cerveau. Ils devaient certainement avoir planqué un mouchard quelque part. Je retournai entièrement mon sac, inspectant chaque recoin, chaque couture. Rien. Je sortis mon portefeuille, fis pareil. Rien. J'enlevai toutes les fringues que je portais, les secouai. Rien. Dans les pompes, rien. J'étais totalement clean. Comment était-ce possible ? Étais-je en train de devenir fou ? À en croire le couple qui passait près de moi, oui, je devais être un évadé d'asile. Dès qu'ils me virent, à poil en train de secouer mes fringues, planqué derrière un arbre qui ne masquait pas grand-chose, ils appelèrent les flics, prétextant qu'un forcené se baladait à poil dans le parc. Je ne me suis jamais rhabillé aussi vite de ma vie

et pris la poudre d'escampette.

Je courus, de plus en plus désespéré, ne sachant plus où aller. Je ne sentais plus mes jambes et mes pieds, chaque mètre parcouru devenant de plus en plus pénible. Je m'arrêtai sous un pont surplombant la Seine, à l'abri des regards. Je repris mon souffle en comptant l'argent qu'il me restait. Puis je repris ma route, et trouvai un hôtel encore plus miteux.

Je fus soulagé, en entrant dans cet hôtel où la peinture s'écaillait dans le hall, de voir qu'il n'y avait pas la moindre caméra de surveillance à l'entrée ni à la réception. Je remplis un nom bidon sur la fiche d'entrée, inceptionnant le type à la réception pour qu'il ne vérifie pas ma carte d'identité. Le tour était joué, en quelques minutes j'avais ma chambre.

Je n'y restais qu'une journée et décampai de l'hôtel dès 7h du matin. Ne pas bouger signifiait assurément la visite de ces foutus skins endéans les 48h. Je ne voulais pas prendre ce risque. Il fallait que je quitte la ville le plus vite possible.

Ce 12 janvier fut une journée d'emplettes, si on peut dire. Je récoltai, via divers magasins, de quoi préparer mon voyage : un téléphone, plusieurs cartes sims prépayées, et je remplaçai entièrement ma garde-robe, nouveau sac à l'appui. Bien que je ne trouvais rien dans mes vieilles affaires, je préfèrai m'en débarrasser et jetai le tout dans la Seine.

Je pris à nouveau un hôtel le soir, du même type que la veille, et à nouveau, je pus aisément tromper la réception qui ne posa aucune question. Je pris le temps, ce soir-là, d'aller zieuter le net via ce nouveau téléphone. Dans les infos, Lammour surfait sur la vague d'indignation suite à l'attaque de Satyre hebdo. Il se mit à stigmatiser ce qu'il appelait ces bobos gauchistes, laxistes, qui selon lui étaient responsables de tous les maux de la terre. Qu'il fallait une France et

une Europe forte, nettoyée de ces parasites.

Son discours atteignait le summum de l'abject, mais il semblait conquérir le cœur de ses interlocuteurs si l'on regardait les commentaires des internautes (note pour plus tard : vu la facilité des humains à répandre leurs diatribes haineuses, ne plus jamais les lire). Il alla jusqu'à me tenir pour responsable des attentats contre Satyre, que j'avais galvanisé ces terroristes par mon acte. Je passai vite à autre chose, mais toute l'affaire qui me concernait, aucun journal n'en pipait mot. Toute la presse était focalisée sur les attentats de la veille et sur les mesures de sécurité prises en France. Les frontières étaient fermées, la France prétextant un état d'urgence pour violer les traités de Schengen. Passer la frontière s'annonçait particulièrement périlleux. Néanmoins, en surfant de liens en liens, je tombai sur un vieil article : les relations de Lammour avec un groupe allemand nommé le quatrième pouvoir, dont les membres étaient proches des mouvements d'extrême droite. Il retint toute mon attention et me plongeai dans cette enquête. Je n'étais qu'au début de mes surprises.

15 Tu as perdu ta langue, Blanche-Neige ?

Frédéric Lammour, pour un journaliste politique, entretenait donc des relations bien étranges. Il fricotait de près ou de loin avec toute l'extrême droite européenne, sous couvert de diverses organisations. Jamais ouvertement : il ne participait à aucun meeting politique. Plusieurs fois, la justice s'était intéressée à ses relations, et à chaque fois les enquêtes furent

classées sans suite, faute d'éléments concrets. La seule enquête un peu plus poussée fut stoppée par la perte des pièces à convictions dans des conditions plus qu'obscurées. L'article poussait également le vice à insinuer que la presse ne parlait que très peu des déboires judiciaires de Lammour. Je pus lire que les réseaux avec lesquels il fricotait étaient tentaculaires et touchaient la plupart des grands groupes de presse. Cependant, ces réseaux feraient l'objet de plusieurs articles tant il y avait à en dire.

L'enquête que j'étais en train de lire n'en était donc qu'au début. Cependant, impossible de trouver la suite. Visiblement, le journaliste, un certain EF, avait stoppé la publication dès le premier numéro. J'eus beau chercher, aucune trace d'un quelconque communiqué sur l'abandon de son enquête. Au contraire, en continuant mes fouilles à la Sherlock, je remarquai qu'il avait été muté comme correspondant en Italie juste après la publication de ce billet.

L'Italie. L'étape suivante. Il fallait absolument que je rencontre cet E.F. Même s'il avait abandonné l'enquête, il pourrait m'aiguiller, m'indiquer une piste.

Je fus réveillé en pleine nuit. Des chuchotements se faisaient entendre de l'autre côté de la porte, suivi d'un bruit. On chipotait à la serrure. J'avais retenu la leçon : mon sac m'attendait, fin prêt, à côté de l'oreiller. Ma planque était déjà tombée. Comment était-ce possible ? Personne ne m'avait suivi, je ne m'étais connecté à rien avec mes vieux pseudos, alors quoi ?

Je n'eus pas le temps de gamberger plus longtemps. Les bruits derrière la porte se firent plus insistants. Je sautai illico du lit, en embarquant mon sac au passage. La chambre était au premier, je me laissai pendre par le rebord de la fenêtre puis je me lâchai. J'atterris sur le trottoir et me mis à marcher dans la

rue, comme si de rien n'était.

Le temps du saut, ils avaient réussi à pénétrer dans la chambre. Un des malabars passa la tête, scanna la rue et hurla, en me pointant du doigt.

„Da ist es ! fangen Sie es !“

Deux autres malabars, postés un peu plus loin, se mirent à me courser. Je courus du plus vite que je pouvais, à nouveau en prenant moult détours dans les rues parisiennes.

Je fonçai vers le métro. Mais une fois la première volée d'escalier de la station, je vis avec horreur deux grandes barrières m'obstruer l'entrée. Fuck. Ils commençaient à gagner du terrain. Je remontai quatre à quatre, m'engageant sur un grand boulevard. Sur l'allée centrale, en piétonnier, des groupes de jeunes étaient parqués à chaque banc, enveloppés par une fumée dont l'odeur me faisait me rappeler mes escapades à Amsterdam. Les premiers groupes furent facilement évitables, les suivants, de plus en plus massifs et massés, nécessitaient une esquivé digne d'un film de Bruce Lee (ou jet li, ou Jackie machin, bref, vous m'avez compris). L'inévitable arriva, je trébuchai sur un gars et m'étais de tout mon long sur deux de ses potes.

Des gros bras. L'exemple parfait du gang de rue, armé jusqu'aux dents de battes de baseball, de coups de poings américains et autres armes fabriquées avec tout et rien. Quand il s'agit de faire mal aux autres, l'être humain peut particulièrement se révéler imaginaire. Le mec sur qui je m'étais ramassé me releva d'une main, en m'attrapant par le col. Mes pieds ne touchaient même plus le sol. J'étais maintenu en l'air par une armoire à glace, le genre sorteur de boîte de nuit que tu trembles dans ton froc lorsque tu

passes à côté, espérant ne jamais le contrarier.

" Qu'est-ce que tu fous là, Blanche Neige ? »

Rapide coup d'œil. De fait, dans cette rue, j'étais le seul blanc dans cette rue. Que de blacks et que des beurs, comme ils disent. Pour moi, ce ne sont que des humains. Mais le préjugé racial est aussi monté à l'extrême chez ces jeunes. Ce serait peut-être ma chance. Je tournai le regard vers mes poursuivants. Ils s'étaient arrêtés et regardaient la rue de loin, hésitant à s'y enfoncer.

« Alors, tu as perdu ta langue, Blanche Neige ? »

Je pointais mes poursuivants du doigt.

« T'as des emmerdes avec ces bouses-là ? Et les mecs, regardez ce qui se pointe par là-bas !

Tous les groupes aux alentours tournèrent le regard. Des noms d'oiseaux forcément pas très ragoutants commencèrent à fuser. Quelques secondes plus tard, des bouteilles volèrent en leur direction. Les deux malabars reculèrent juste d'un pas. Un mec mis le feu aux poudres en hurlant : " putain, il faut les crever les skins ! »

La course commença, la majorité des autochtones se lancèrent sur mes deux tortionnaires.

Les deux grosses brutes furent rattrapées en instant et débordées de tous les côtés. Une rage humaine s'empara de la foule qui se mit à les démolir. Les coups pleurèrent, les types se bousculaient pour « avoir leur morceau de skin » qui se prenaient coups de pieds et coups de battes à n'en plus finir.

Quant à moi, le type ne m'avait toujours pas relâché. Poussée. Son esprit était accessible. Je le tenais.

« Je leur ai dit que j'étais un ami de Mélanchouille et qu'il pissait à la gueule des nazillons dans leur genre. Et qu'une greffe de cerveau leur ferait le plus grand bien. Cela ne leur a pas plu, ils ont voulu me

faire la peau, faire de moi un exemple. Et montrer aux autres bobo-gauche-communistes ce qui leur arriverait prochainement. J'ai réussi à échapper à leur embuscade. Mais cela fait bien longtemps qu'ils me courent après.

Mon kidnappeur se mit à rire

« Tu me plais, toi. J'ai pas pigé un mot de ce que t'as bavé, mais je trouve que c'est bien tourné. Et comme on a des ennemis en commun, je vais pas t'amoher. »

Il me posa sur le sol. Ses potes, eux, étaient toujours occupés à tabasser les deux skins.

« Je te conseille de dégager au plus vite. Mes potes sont chauds là, ils aiment pas beaucoup les types dans ton genre. Passes par la cette rue-là, tu éviteras tous les autres groupes.

Il me fit une tape amicale sur le dos qui me fit l'effet d'une grosse claque lacérante. Encore un peu et je m'étais face contre terre une nouvelle fois. Ce type avait vraiment de la force. Je lui dis un merci et détalai sans demander mon reste.

Le reste de la nuit, je zonai dans des petites ruelles. J'attendais que le métro rouvre. M'y engouffrer, rester planqué pendant un petit temps. Cela ne pouvait plus durer, je devais quitter Paris le plus vite possible.

16 La Manif pour tous !

Ce matin, Paris était devenu une réelle cité sous diktat militaire. Il y avait des flics partout dans la ville, bien plus que les derniers jours. Le président avait profité de l'attaque de Satyre Hebdo pour tenter de

redorer son blason, si tant est qu'il lui en restât un aux yeux de l'opinion française : il organisa une Super Marche citoyenne, la Manif pour Tous face l'ignominie du terrorisme. Il avait bien sûr invité tous ses copains, les dictateurs en tout genre qui sévissaient sur la planète. Ceux qui bien sûr vantent la démocratie, mais qui foutent en prison les opposants, torturent et poursuivent les lanceurs d'alerte. Bref, je pourrais continuer à déblatérer longtemps sur ses connards tellement leur hypocrisie et leurs mensonges sont énormes et grossissent au fil des jours.

Des tas de gens vinrent des quatre coins de la France pour défiler derrière Monsieur Gouda sur les Champs Élysées. Les gares étaient bondées, avec l'afflux massif des manifestants, les flics et l'armée débordés, et hautement paranoïaques. Et il fallait bien s'y attendre : le délit de sale gueule tourna à merveille : n'importe qui bien blanc aurait pu transporter armes, drogues ou quoi que ce soit d'autre totalement répréhensible sans se faire inquiéter. Les personnes d'origine maghrébine n'eurent pas cette chance. Dès que ta couleur était un tant soi peu plus basanée que le marbre qui nous fait office de peau, tu étais fouillé aux corps systématiquement. Le tout sous les regards haineux et inquisiteurs de la foule.

Bref, pour moi toute cette agitation signifiait que le moment idéal pour quitter Paris ni vu ni connu était arrivé. Je pris un billet vite fait pour Mulhouse. Je trouverai bien un moyen de traverser la frontière, discrètement, pendant la nuit. Je pourrais me poser un peu en Suisse, localiser ce journaliste, et après, si tout se passe bien, direction l'Italie et ce fameux EF.

Au fur et à mesure que les minutes s'égrenaient, le besoin de quitter la métropole se faisait de plus en plus pressant. Je ne pouvais plus faire un pas sans me

retourner, la paranoïa commençait à me gagner, voyant ces types en noir partout. Quand j'allai chercher mon billet, le préposé, au guichet m'annonça qu'il n'y avait aucune place de libre avant 16h. Six heures à attendre, à poireauter. Impossible d'inceptionner quiconque, pour récupérer un peu de blé, la majeure partie du fric qui me restait étant parti pour le voyage. Avec la foule omniprésente et trop compacte, je me serai fait griller directement.

Je pris mon mal en patience, attendant encore et encore, déambulant dans les rues aux alentours de la gare de Lyon. Je finis par m'installer au café français, place de la Bastille. J'avais les yeux rivés sur le petit écran suspendu au-dessus du comptoir, qui ne faisait que passer en boucle les infos sur la super manif pour tous de Monsieur Gouda. Un cordon de sécurité de malade avait été déployé pour les Baraques, Erdoflan et compagnie. Durant une bonne partie du reportage, le journaliste parla d'un petit nabot qui tentait de s'incruster en première ligne (d'après ce que j'ai compris un ancien président français qui s'était fait mettre une solide chasse à la Vodka par Raspoutine lors d'un voyage en Russie).

Personne ne s'intéressait à moi, tout le monde avait les yeux rivés sur les écrans. Le peuple français se mobilisait, se battait pour la liberté d'expression et contre la haine, rassemblé derrière ces gouvernants qui se marraient comme des larrons en foire en regardant la connerie de leurs concitoyens. Je sirotai mes cafés dans le calme, observant tout l'estaminet. Je n'osai toucher à rien : ni téléphone, pas d'internet. Je suis sûr que c'est à cause de mes recherches de la veille que je me suis fait repérer par les petits copains de Lammour.

Les heures s'égrenaient, lentement. Ce fut plein de soulagement mais également avec une forte

appréhension (oui, je vous le concède, dit comme cela, ça fait un peu bizarre) que je regagnai avec hâte la Gare de Lyon. La foule se pressait dans le hall principal. Les gens étaient massés comme des moutons, épuisés par la longue marche de l'après-midi, se bousculant pour tenter d'attraper leur train.

Lorsque je passai la porte d'entrée principale, une boule se forma dans mon bide. Quelque chose ne tournait pas rond. Je n'arrivais pas à me défaire de cette sensation, je n'arrivai pas à trouver son origine et le fait de le comprendre fit s'accroître la crise qui commençait à devenir difficilement contrôlable. Un début de crise d'angoisse, entassé dans cette masse. Je me sentis étouffer, écrasé par la foule qui se compressait de plus en plus. Impossible de bouger, de me dégager, je me sentis porter par la masse.

Je regardai autour de moi. Des types en noir, partout. Au loin, sur un point surélevé, l'un d'entre eux surveillait les allées et venues de la foule. Certains s'étaient fondus dans la foule, et semblaient chercher quelque chose, ou quelqu'un. Je tentais de baisser les jambes, de marcher sans me faire voir. Mauvaise idée, l'angoisse augmenta d'un cran. Je commençais à bousculer doucement les personnes autour de moi. Voyant mon état, la plupart me laissaient passer, le regard méprisant. Je le lisais dans leur pensée : encore un alcoolo en train de décuver. L'un des malabars se rapprochait de plus en plus de ma pauvre petite personne, et finalement, m'aperçut. Il commença à bousculer le monde autour de lui. En un rien de temps, il était presque sur moi.

Je n'eus pas le temps de réfléchir, j'inceptionnai direct les types à ses côtés :

« Hé là ! Au voleur ! Je vous ai vus ! Il s'amuse à fouiller toutes les poches ! Attrapez-le ! »

Putain, ça marchait. J'aurais jamais crû. Les gens se

jetèrent sur lui comme une furie. Je profitai de l'agitation pour me barrer, ni vu ni connu. Après quelques brasses dans cette marée humaine, la foule s'espaça. Plus que quelques mètres et j'atteindrai le quai. Face à moi, un autre malabar, il ne m'avait pas encore reconnu. Un petit coup d'inception au flic à l'entrée du quai, cette fois en définissant le malabar de mafieux. En moins de trente secondes cinq flics embarquèrent l'emmerdeur, me laissant la voie jusqu'à mon siège libre.

Le quart d'heure d'attente avant le départ fut un véritable enfer. Tassé sur mon siège, je m'attendais à les voir débarquer dans la voiture à chaque instant. Chaque ouverture de porte, chaque passage d'un voyageur me fit sursauter. Je me laissais aller uniquement lorsque le train quitta le paysage parisien et s'enfonça vers l'est.

17 La voie est close. Elle fut faite par les douaniers. Et les douaniers la gardent.

Durant trois heures, je dormis d'un œil. Ni vraiment réveillé, ni vraiment endormi, le moindre bruit réactivait toutes les terminaisons nerveuses du Chris constamment sur ses gardes, prêt à prendre la poudre d'escampette à tout moment. Mais rien ne se produisit. Le train circula sans encombre, et j'arrivai à Mulhouse vers 19H.

Je ne connaissais pas du tout cette ville. Je n'y avais jamais mis les pieds, hormis par un passage en train, je n'avais vu que la gare. Comme à Paris, inceptions de quelques passants dès mon arrivée.

Je me mis à chercher une carte de la région. Passer en Suisse, par un grand axe ou le train, signifiait d'office tomber sur une patrouille. Je préférais éviter de me retrouver dans cette situation, tout comme je savais que les postes frontières étaient bardés de caméras. Je n'avais pas la moindre intention de faire un petit coucou à ces malabars pour leur montrer la route que j'empruntais.

Contre toute attente, je n'eus aucune difficulté à trouver cette carte. Un petit commerce, mélangeant les articles de librairie et autres souvenirs à touristes était encore ouvert dans la grande gare de Mulhouse. Je parcourus la carte pendant un bon bout de temps, cherchant le chemin le plus discret possible. Au bout d'un temps, je me rendis compte qu'une toute petite route traversait la frontière entre Hégenheim et Allschwil. Un peu plus de trente kilomètres à parcourir selon mes calculs. Si je me mettais en route directement, et sans me planter, je traverserais la frontière vers 1h du matin. On marchera à son aise, histoire de la passer un peu plus tard dans la nuit.

Je pris un repas copieux, mangeant, pour une fois à mon aise. Je me sentais déjà plus rassuré, loin de Paris, et de la cohue des derniers jours. J'embarquais ensuite quelques bouteilles d'eau et quelques snacks, histoire de reprendre des forces durant la marche. J'aurais pu me faire conduire, comme je l'avais fait en partie pour arriver jusque Paris, mais je préférais éviter. Ces types avaient la capacité de me repérer en un claquement de doigt, autant éviter toute possibilité qui pourrait jouer en leur faveur. Et puis, on m'a toujours dit dans ma jeunesse : la marche, il n'y a rien de mieux pour la santé !

Je marchai sans rencontrer le moindre chat, la moindre patrouille de flics ou de douaniers. Bien qu'on soit près de la frontière, ils semblaient tous

occupés ailleurs. Je repris confiance, marchant d'un pas plus assuré alors que je traversai les petits bourgs alsaciens : Zimmersheim, Eschentzwiller, Sierentz,... Avec mes quelques pauses, j'atteignis Hégenheim aux environs de deux heures du matin. Le village était calme, la nuit bien avancée, chaque chaumière avait toutes ses lumières éteintes. Pas une voiture ne se déplaçait. Comme si un silence de mort s'était abattu sur le village. Je continuai ma route, une petite départementale qui passait la frontière à l'extrémité sud-est du village, pour tomber sur une vision qui me glaça le sang. Le petit poste frontière, côté français était allumé. De loin, je voyais trois formes humaines s'affairer au point de contrôle.

La voie est close. Elle fut faite par les douaniers. Et Les douaniers la gardent.

Je ne sais pas pourquoi cette voie d'outre-tombe résonnait dans ma tête. Elle me faisait penser au Seigneur des Anneaux, lorsqu'Aragorn passa sous la Montagne pour attirer l'armée des morts pour la bataille de Minas Tirith. Je ne pus m'empêcher de rire intérieurement. Cela devait être nerveux. Je fis demi-tour, et m'éloignai du poste frontière, cherchant si un passage était possible sans être vu par les douaniers.

En tournant une petite demi-heure, et en observant mieux la carte, je me rendis compte que des sentiers traversaient les champs, côté français, pour terminer directement dans les quartiers isolés d'Allschwil. Je constatai, avec joie, que les chemins étaient bien cachés du poste frontière par une longue rangée d'arbres. Pas besoin de se planquer, de ramper ou quoi que ce soit ! Je n'osais y croire, traverser une frontière était donc si facile ?

La délivrance au bout du chemin. Alors que je m'avançais sur le sentier, mon cœur se mit à battre de plus en plus vite. Dans quelques minutes, la traque

serait finie. Je serai hors d'atteinte pour un bon bout de temps. Après plusieurs centaines de mètres, le sentier champêtre devint goudronné, et fut entouré de petites maisons avec une architecture bâloise typique. J'étais arrivé.

Je traversais Allschwil, petite agglomération juste en dehors de Bâle pour me diriger vers la ville, gare la plus proche. C'était risqué, des douaniers et policiers français se promenaient dans la station, même si la frontière se tenait à l'écart des voies principales. Je resterais loin de là, prenant le premier train pour me barrer bien loin. Être bien loin, sur les quais suisses, me donnait plus de chances de passer inaperçu.

Il me fallut une petite heure à pied pour atteindre le centre-ville. On était toujours bien tard dans la nuit. Aucun café, aucun bâtiment ou édifice ouvert pour s'abriter quelques heures. Finalement, je poireautais derrière un petit bâtiment en préfabriqué installé sur une sortie de terrain à l'abandon, du côté de l'Oppenheimstrasse. J'attendis là grelottant dans le froid, me réchauffant comme je pouvais en tassant quelques fringues autour de moi, jusque 7h. Le trafic avait déjà repris doucement, les gens commençaient à s'entasser dans les gares pour se rendre au turbin.

Une douche, je rêvais d'une bonne douche bien chaude. Cela allait faire presque quarante-huit heures que je ne m'étais plus sous cette eau si salvatrice. Je puais la transpiration des courses poursuites, de cette longue marche. Mon corps, transi de fatigue réclamait simplement un bon jet massant. Je fus stupéfait. La gare en proposait justement dans ses services, un système de douche toilettes. En l'espace de quelques minutes, j'étais un autre homme : propre sur lui, débarrassé de toutes ces émanations olfactives qui feraient même fuir un cochon. Je n'oserais pas encore dire frais comme un gardon, la fatigue commençait à

prendre le dessus après cette douche salvatrice. Sur les immenses quais, j'inceptionnai quelques personnes isolées, et en un rien de temps j'avais près de deux cents francs suisses. Je préférais éviter la Western Union, pour échanger mes euros, elle se trouvait juste à côté de la douane.

Arrivé au guichet, une jolie voix me dit en allemand, puis en français : « jusqu'où désirez-vous aller ? »

18 Les types qui croyaient savoir faire du chocolat

Je suis resté deux mois tranquille dans cette enclave qui résistait à l'Union Européenne depuis tant d'années. M'installer fut beaucoup plus facile que je ne l'aurais cru. Je jetai mon dévolu sur la petite ville de Fribourg, dans les pré-alpes. Son nom m'avait fait de l'œil. Le bourg libre. La ville, assez petite, disposait cependant de tout ce dont on pouvait rêver. Établie le long d'une rivière, la Sarine, la ville était bâtie sur deux étages : la vieille cité, en bas de la vallée, comportait encore beaucoup de vieilles bâtisses. Le haut de la ville quant à lui, était bien plus moderne, mélange de contemporain et ancien qui lui donnait un aspect un peu déroutant, mais charmant.

Je trouvais une logeuse le jour même de mon arrivée. Une femme d'une cinquantaine d'années louait une chambre aux touristes dans son petit appartement dans le bas de la ville, dans une rue habitée principalement par de jolies jeunes femmes. Elle vivait seule, n'avait pas d'enfants, et mettre cette pièce à disposition lui permettait d'avoir de la

compagnie de temps à autre et surtout arrondissait coquettement ses fins de mois. Elle fut bien contente d'avoir un type qui payait cash, à la journée et qui ne faisait pas un bruit, surtout en cette période creuse de l'année.

Je devais lui plaire. Elle n'arrêtait pas de me faire du rentre-dedans, et je dois dire que ça ne me déplaisait pas, elle était même carrément sexy dans son petit tailleur bon chic bon genre, ses longs cheveux blonds lâchés dont certains venaient se lover dans un gros décolleté plongeant. Me sentant horriblement seul, il m'était difficile de résister à ses charmes. J'avais cependant trop peur. Que l'on s'attache trop. Marie occupait encore tous mes esprits, j'aurais eu l'impression de la tromper, même si elle n'était plus près de moi. Chaque soir, j'esquivais gentiment ses assauts subtils, elle souriait face à ma gêne. Elle restait cependant très discrète sur ma vie privée, ne me posait pas trop de question, mais je sentais bien, à travers ses pensées, que je l'intriguais au plus haut point et que le mystère qui m'entourait semblait activer ses petites hormones.

Au fur et à mesure des jours, je me fis bien plus discret qu'à Paris. J'inceptionnais assez peu les gens d'emblée pour leur soutirer du fric, préférant surtout les inciter à me donner un petit boulot en black, à la journée. Le plus dur fut de trouver de nouvelles cartes sims. Une loi, dans le pays, exigeait une pièce d'identité pour chaque achat de carte. Ce fut pour finir ma logeuse qui m'aida, toujours dans l'espoir de m'attirer dans son lit, en me fournissant deux sims différentes à son nom.

Les rares temps libres que j'avais étaient consacrés à la recherche de ce fameux EF. J'utilisais plusieurs téléphones à ce soin, changeant de carte sim sur les appareils, squattant les wi-fis à gauche à droite en

limitant mes recherches à quelques minutes par jour, en noyant mes requêtes à travers d'autres recherches sur l'actualité. Je tentais de me faire discret le plus possible, ne pas refaire les erreurs de Paris. Avec cette méthode, mes recherches avançaient très lentement, mais je dois dire que je ne me sentais pas pressé. Au fil des jours, ma grosse paranoïa diminuait, me faisant parfois oublier que j'étais l'homme le plus recherché de Belgique.

Dans un sens, cette petite vie commençait à me plaire. Je n'avais pas trop à m'inquiéter du tracés quotidien. Inconnu et invisible pour la société suisse, je ne rendais de compte à personne. Mais je me sentais horriblement seul. Je ne pouvais parler, me confier à personne. Je ne pouvais me reposer sur aucune épaule et cela me pesait horriblement. Au fil du temps, Frida me dérida un peu, nous parlions des heures durant la soirée, parfois tard dans la nuit. Je le sentais, on se plaisait de plus en plus, et lui résister devenait de plus en plus difficile. Elle semblait si douce, si gentille, sans aucune mauvaise pensée. Petit à petit, sans lui dévoiler le plus important, je commençai à lui parler un peu de moi.

Je fis tout foirer au bout de deux mois. Frida et moi étions presque devenu un petit couple, bien que platonique, et j'avais le champ libre dans tout son appartement. En zappant les chaînes les unes après les autres, je tombais sur le journal télé belge. Je laissais le programme, histoire de prendre la température dans le pays. Malheur à moi, ce fut justement ce jour-là que les journalistes décidèrent de faire un petit rappel sur ma traque qui n'avancait pas. Ils mirent aussi l'accent en montrant des photos des victimes. Marie, Marc. Mais curieusement, pas de Louise. Je fondis en larmes. Je me demandais ce qu'il était advenu de ma petite fille. Avait-elle été prise par

d'autres membres de la famille ? Je ne savais rien, personne n'en parlait, aucune info n'avait transpiré à ce sujet. Cela devait certainement être un piège, pour que je me mette à la chercher et que je tombe dans les mailles du filet. Mes pleurs redoublèrent à cette pensée et je coupais la télé.

Je ne sais pas combien de temps j'ai pleuré sur ce canapé. Je fus interrompu par Frida, qui venait de rentrer de son travail. Elle se jeta sur moi et me prit dans ses bras. Là, lové entre ses nichons, je me mis à pleurer de plus belle. Ils me manquaient tant ! Elle me dit tant de mots doux, me demanda de lui parler, de lui expliquer ce tourment que je cachais en moi et qu'elle avait remarqué dès le premier jour.

Je me lâchai subitement, ne pouvant plus contenir toute ma peine. Là logé contre elle, je lui racontais toute mon aventure. Mon don, ma tentative débile pour ridiculiser Lammour, le meurtre de ma femme et mes enfants qu'on avait foutus sur le dos. Elle m'écouta une bonne partie de la nuit, le regard triste pour moi. Lui parler comme je l'avais fait lui avait fendu le cœur.

Après m'avoir écouté durant des heures, elle se mit à parler, en me caressant le visage.

« Ne crains rien, tu es avec moi maintenant ».

Elle se fit plus insistante. Je sentais que mon histoire l'avait bouleversée. Elle me croyait. Mais je sentis aussi son désir augmenter. Tout en parlant, elle me fit plusieurs tendres baisers sur le visage. Je me laissais aller doucement.

« Je ferai n'importe quoi pour t'aider. Tu pourras rester ici tant que tu veux »

Nouvelle volée de bisous qui se collèrent partout. Je ne pus plus résister et l'embrassai.

19 Avec Frida la blonde

Je savais bien que je n'aurais pas dû. Cette nuit-là, je franchis le Rubicon, je passai le point de non-retour. Le point où le héros transgresse l'interdit en partageant sa quête à quelqu'un d'autre. L'interdit où il se relâche, décide de faire confiance. Cette nuit-là, en lui ouvrant mon cœur, je causai sa perte. Si seulement j'avais su, je serai resté fermé comme une huître. Mais là, je l'entraînais malgré elle dans une folle cavalcade qui ne la laisserait pas indemne.

Je me réveillai à poil le lendemain, dans son lit. Elle me regardait tendrement, me caressait le visage en douceur. Apparemment, la nuit lui avait bien plu. C'est vrai que ce fut une nuit torride. On fit l'amour une première fois dans le salon, au pied du canapé qui avait abrité notre conversation durant toute la soirée. On remit le couvert trois fois dans son lit, et l'on s'endormit bien tard dans la nuit. Je dois même bien avouer que je n'avais pas connu une nuit aussi chaude avec Marie.

« La première chose qu'il faudrait faire, c'est te trouver de nouveaux papiers. Faire en sorte que tu puisses librement circuler sans avoir la crainte que des policiers te contrôlent et te confondent. Je crois que je connais quelqu'un qui pourrait t'aider. »

Je me relevai d'un bond. D'un coup, la dure réalité me rattrapa après cette folle nuit où je pus un petit instant me laisser aller. Elle vit que je me crispais brusquement et me calma tendrement, en me prenant dans ses bras.

« Relaxe-toi. Repose-toi un peu aujourd'hui, ne fais rien, ne pense à rien. Va te promener. Ne t'inquiète surtout pas. Je vais voir ce que je peux faire, on en reparlera au soir, à tête reposée. »

On resta encore un bon moment lovés l'un contre l'autre, se noyant dans la volupté des caresses et des baisers. Dans ses bras, je me sentis revivre, je me sentis dans un petit nid douillet que je n'avais pas envie de quitter. Puis, d'un coup, elle stoppa toute caresse. Elle regarda sa montre et se leva d'un bond.

« Je dois y aller, je ne peux plus attendre, sinon je serai en retard au boulot ».

Elle se leva, et moi ne pus m'empêcher de la regarder. Elle était magnifique. Alors qu'elle commençait à récupérer ses vêtements éparpillés sur le sol, je voulus la ré-attirer contre moi, mais elle me repoussa en souriant.

« Ne te tracasse pas. Je serai là ce soir, on remettra cela. Je ne compte pas me séparer de toi aussi vite ! »

Ce matin-là, je me levai le cœur plus léger. Me confier m'avait fait tellement de bien ! Rassuré, ce fut la première fois que j'osai chantonner un petit refrain sous la douche. Oui, à bien y réfléchir, je n'avais plus osé siffler sous la douche depuis début janvier.

Après avoir traîné plus que de raison durant la matinée, prenant mon temps pour tout, je suivis le conseil de ma tendre amante et entamai une grande promenade. Je me mis à flâner du côté de Lorette, une colline qui abritait encore une ancienne place forte, puis m'enfonçai dans la campagne fribourgeoise. Le spectacle du haut des flancs de Lorette était magnifique. On avait une vue dégagée sur toute la ville qui luttait contre le froid hivernal. Des toits blancs s'échappaient moult petits jets de fumée qui s'évaporaient bien avant d'atteindre le sommet de la cathédrale Saint Nicolas.

Je restai là un bon moment à regarder Fribourg, mais surtout à me demander quelle serait la suite des événements. Je n'avais pas vraiment envie d'impliquer Frida dans ma folle aventure, je l'appréciais

énormément, et la mêler à toute cette merde ne pouvait que mal se finir pour elle. Mais la savoir près de moi, le fait de pouvoir compter sur quelqu'un étaient des sentiments bien trop précieux, quelque chose que je n'aurais plus cru possible depuis cette fameuse nuit. Me voilà pris entre deux feux. Entre l'envie d'avoir quelqu'un à mes côtés et entre l'envie de la laisser en paix et de ne pas la mêler à toutes mes histoires. Mais voilà, le mal était fait. Je ne pouvais plus revenir en arrière.

Oui, revenir en arrière était dorénavant impossible. Je m'en rendis bien compte lorsqu'elle revint à la maison au soir. Elle me sauta dessus à peine rentrée, et se plaça à califourchon sur mes jambes. Tout en me bombardant de baiser, elle affichait un sourire plus que satisfait.

« J'ai parlé à mon ami. Il connaît pas mal de gens, certains bien placés. Il m'a dit qu'il pourrait certainement faire quelque chose. Il lui faut juste deux photos, et ses potes se chargeront du reste ! »

Je ne dis rien. En fait, cela ne me disait rien qui vaille.

« écoute, c'est un peu précipité, non ? Lui dis-je. Je ne sais pas si c'est une bonne idée. Ces derniers temps, toutes les personnes en qui j'avais confiance m'ont trahi ou sont mortes. Je n'ai pas envie qu'il t'arrive des merdes à cause de moi. Je ne veux pas t'embarquer dans mon exil. Trop de personnes ont déjà bien souffert, à cause de moi.

Elle m'embrassa tendrement.

« Ne t'inquiètes pas, grand nigaud. Je peux comprendre ce que tu ressens. J'ai une idée, si ça peut te rassurer. Je le revois demain matin, au Rock café. Tu n'as qu'à te mettre à une table, planqué un peu plus loin. Si ce que tu m'as dit est vrai, avec ton don, tu pourras peut-être voir que ce gars est digne de

confiance. »

Je hochai de la tête en guise d'affirmation. Elle, encore plus satisfaite, redoubla de baisers. Elle caressa ensuite mon entre jambe et se mit à sourire.

« Je vois que mes bisous te font déjà un bel effet ».

Elle se mit à déboucler ma ceinture, pris mon sexe entre ses mains et tout en le caressant doucement, baissa son visage à sa hauteur. Notre folle nuit de la veille connut un deuxième acte.

20 Des types bizarres

Le lendemain, je l'accompagnai donc à son rendez-vous. On prit vite quelques photos dans un photomaton et j'allai me planquer à une table, loin derrière. Frida se mit de telle manière à ce qu'elle me voyait de face. En tout logique, son pote s'assoira en face d'elle, histoire qu'il ne me voie pas de toute l'entrevue.

Nous ne durent pas attendre bien longtemps. Quelques minutes plus tard, un bellâtre d'une vingtaine d'années se présenta à elle. Le genre de type bien bâti qui passe une heure par jour en salle de sport, sur les engins de body-building. Blond aux yeux bleus, le parfait petit aryan rêvé par le moustachu des années trente. J'aurais dû me méfier. Le gars semblait plus qu'heureux d'être là, de pouvoir enfin avoir son tête à tête avec la créature de rêve qu'il convoitait depuis des mois.

Oui, c'était bien de cela qu'il était question. Ce type lorgnait sur Frida, rêvait de se la faire. Je le vis dans son esprit lubrique. Elle se refusait à lui depuis près

d'un an, malgré des avances presque quotidiennes. Lui rendre un tel service la rendrait redevable, il pourrait ensuite la faire chanter et la sauter à loisir. Vite qu'il arrive avec ces papiers. Je lui ôterai cette idée de la tête dès qu'on les aura en main.

Cependant, je fus pris de malaise en regardant un peu plus l'esprit de ce gars. Il était envahi par la haine. Une profonde colère couvait en lui, tassée bien au fond de son cœur. Je tentai de le sonder un peu plus, je vis qu'il était un membre très engagé de l'UDS : un parti que se disait démocratique, comme tous les autres du même acabit, mais qui en réalité était de droite dure, nationaliste, jouait sur la peur de l'autre et surtout de l'étranger. Elle balançait discours et déballage d'opinion en tout point identiques à ceux des F-Haine, Nivéa, etc. Bref, un gars comme Lammour les aime.

Sans m'en rendre compte, pris par ces sentiments haineux, je commençai à pousser. Chaque fois qu'il discuterait avec un membre de son parti, qu'il lira des coupures de presse, il se demandera ce qu'il fout dans son parti. Ce fut machinal, et lorsque je m'en rendis compte, il était trop tard. J'avais inceptionné le type. J'étais prêt à me fondre dans la table, à devenir une petite souris et me cacher dans le premier trou à proximité. Putain, c'était vraiment pas le genre de type à modifier les pensées. Le pote aux partouzeurs de droite (puissance 2) de ce pays. S'ils s'en rendaient compte, j'étais cuit. Le type, en tout cas, ne s'était rendu compte de rien. Pas comme ces foutus malabars. Avec un peu de chance, le plan de Frida pouvait marcher et ma petite erreur passer inaperçue. Et dans le pire des cas, on lui efface toute la mémoire s'il se met à poser la moindre question.

Le type écouta longuement Frida, toujours en souriant. Il avala toutes ses paroles, lui expliqua qu'un

de ses amis avait de gros ennuis avec des types bizarres et qu'il n'avait d'autre solution que de changer de papiers pour éviter d'être poursuivi encore et toujours. Il lui promit de l'aider, d'en parler à ses connaissances en état civil. Il leur serait facile de créer une identité factice. Sa seule condition était qu'elle devrait lui rendre un service ultérieur, sans poser de question ni refuser.

Elle accepta sans hésiter. Je sentis le type jouir intérieurement, limite s'il ne mouillait pas déjà son calebard d'excitation. Elle lui tendit les photos enserrées dans un petit bout de papier, puis il se leva et s'éclipsa après les traditionnels trois bisex que se font les Suisses pour se saluer (oui, ne cherchez pas, ils aiment bien les petits bisous les Suisses, à croire qu'ils n'en reçoivent pas assez durant leur enfance). Elle attendit quelques minutes, puis vint me rejoindre.

« Tu vois, tout s'est bien passé ! »

« Mouais, je ne suis pas convaincu. Tu dois vraiment se méfier de ce type. Il ne t'aide que pour une seule raison. Il sait que ce que tu demandes est répréhensible et compte te faire chanter, pour te sauter quand ça lui chante.

« Je le sais bien. Et ce n'est pas le seul qui en rêve. Mais ce genre de types ne m'intéresse pas. Le genre de mecs à juste rechercher son plaisir, te traitant comme un vulgaire objet, non merci. »

« Elle se tut deux secondes, puis reprit en me prenant doucement la main.

« Mais tu es à mes côtés, non ? Avec toi près de moi, il ne pourra pas me toucher. »

« J'y compte bien. De toute manière, dès que les papiers seront là, je l'inceptionnerai. Au moins je laisse des traces, au mieux je me porte ».

Elle me sourit, se leva puis me gratifia d'un langoureux baiser.

« Je vais bosser. Reste bien sage en attendant, ne te fais pas remarquer. Dans quelques jours, tout sera terminé. Tu seras citoyen suisse. Tu pourras recommencer une nouvelle vie. »

Une fois partie, j'allumais le téléphone. Je continuai mes recherches, toujours en noyant mes requêtes à travers d'autres. J'avais réussi à identifier le fameux EF. Edgard Friendly. Cela devait être un nom d'emprunt, ce n'était pas possible. Je me mis à chercher sur Twitter, et je trouvais bien un compte correspondant au nom, avec le petit « V ». Un compte vérifié, génial. Il était de plus bien mentionné dans la bio : « Journaliste détaché d'un grand quotidien français à Rome ». Par contre, pas de photo. Je m'osais lui envoyer un message privé, sous un faux compte que j'avais créé.

« Bonjour. Je sais que nous ne nous connaissons pas, mais j'aimerais fortement m'entretenir avec vous. Je subis depuis quelques semaines de fortes pressions de la part d'une personne sur laquelle vous avez investigué par le passé. Je ne sais pas vers qui me tourner. Je pense aussi que vous serez intéressé pour certaines informations que je détiens. Vous êtes mon seul espoir. »

Je ne savais pas quoi écrire d'autre. Je ne voulais pas trop en dire. J'espère qu'il ne me prendra pas pour un taré quelconque. Éviter de divulguer un max d'info par internet, le réseau qui retient tout, qui annihile la vie privée de tout le monde si on ne fait pas gaffe.

Je restais là quelques minutes, à regarder le téléphone, comme si la réponse allait de suite me parvenir. Comme rien ne vint, je me levai et allai me promener. Durant toute la journée, au fil de mes pérégrinations, je rallumai l'appareil plusieurs fois. À chaque fois, aucune réponse de Friendly.

Après un énième café, je me rendis compte qu'il était bien tard. Frida serait certainement déjà rentrée. Je me dépêchai de payer, et rentraï d'un pas pressé. Au fur et à mesure que je me rapprochais, une drôle de sensation me prit aux tripes. L'anxiété me gagna. Quelque chose ne tournait pas rond.

21 Je suis Chris. Je suis un gentil et je suis poursuivi par des méchants

Ils étaient là. Je le sentais au plus profond de moi. Plusieurs types, emplis de colère et de rage, devaient être dans les parages. Ils m'avaient retrouvé. Le plan de Frida avait foiré. Ou alors mes recherches sur internet n'étaient pas si discrètes que cela. Je n'y connais rien en trucs de hacker, j'ai dû merder quelque part.

Je sentais Frida pleurer. Elle essayait des coups en ce moment. Je m'arrêtai, tremblant de peur. Je l'avoue, j'ai honte, j'ai hésité. J'ai failli prendre mes jambes à mon cou. Me barrer loin, très loin. Mais utiliser Frida comme bouclier pour ma fuite, la laisser là subir je ne sais quoi par ces fous furieux, m'était tout simplement insupportable. Je ne pouvais pas lui faire subir le sort de Marie.

Je ne savais pas comment j'allais agir. Je fonçais, tête baissée, dans l'appartement sans aucun plan. La fureur s'empara de moi. Frida, gisait au sol, les fringues déchirées. Le gros connard, il n'avait même pas attendu une journée. Il était à moitié couché sur elle, son froc sur les chevilles, emporté dans un mouvement de va et vient entre ses cuisses. Des

larmes silencieuses coulèrent de son visage paniqué. Les types l'avaient bâillonnée avec son foulard qui s'enfonçait bien loin dans sa gorge. Elle était à la limite d'étouffer. Un filet de sang s'écoulait d'une commissure des lèvres. Quant à son petit minois d'ange, il était méconnaissable. Les coups étaient passés partout. Elle avait tellement ramassé que son visage ressemblait à celui du bonhomme Michelin, en rouge.

À mon arrivée, ce connard s'arrêta et me foudroya du regard.

« Put... Choppez-le ! »

Les trois autres types se retournèrent vers moi. Des skins. Des vrais de vrais, pas comme ces malabars en costards. Je tentai une poussée désespérée, et ils arrêtèrent net leurs mouvements. Putain, ça marchait ! Ils se tournèrent vers l'enculé et l'encastèrent dans le mur. Putain. Mon don s'était encore affiné, sans que je m'en rende compte. En fait, je remarquai également que j'étais face à des esprits plus faibles, facilement malléables. Des types en somme, qui avaient gobé des discours emplis de semi-vérité et s'étaient faits embrigader comme dans une secte.

Je les avais à ma merci. Ils m'obéirent au doigt et à l'œil et se mirent à tabasser le connard. J'étais hors de moi. Pendant que les 3 gusses lui faisaient déguster toute ma rage, je lui vidai entièrement son esprit. Alors qu'il hurlait sous les coups, tous eurent l'impression de son visage était en train de fondre. Comme si je le siphonnais réellement. J'entendis les hurlements de Frida à travers son bâillon. Son cri me stoppa dans mon élan. Au bout de quelques secondes, je repris mes esprits. Mais c'était trop tard. Face à nous, se trouvait un humain sans aucune mémoire. Une vraie coquille vide. Ses trois copains, eux, prirent

peur et se cassèrent en courant.

Je me jetai sur elle et lui enlevai le bâillon. Elle pleura dans mes bras, mais était en colère.

« Putain, mais qu'est-ce que tu lui as fait ? »

« Je ne sais pas Frida. En te voyant par terre, et lui abusant de toi, j'ai vu rouge. Je ne sais pas ce qui m'a pris. »

Des sirènes retentirent dans la ville et se rapprochèrent.

Elle me regarda d'un ton sévère.

« Planque-toi dans ta chambre. Je vais régler ça. Ce n'est pas comme si je n'avais pas l'habitude. Laisse-moi parler avec les flics. Ne fais surtout rien d'inconsidéré et ressort dans quelques heures, quand tu seras sûr qu'ils sont partis. »

Elle se pencha près de l'endroit où elle avait été allongée et ramassa deux petites cartes plastiques qu'elle me tendit.

« Il les a quand même créées. Va-t'en, maintenant. »

Je la laissai là, seule dans le salon où elle s'assit et se remis à pleurer de plus belle. J'aurais tant voulu rester là, pour la soulager. Mais elle me fit signe de la main de décamper. J'étais à peine installé dans la chambre que les flics déambulèrent dans l'appart.

Planqué derrière la porte, je tendis l'oreille. Je ne pouvais résister à entendre ce qui se passait. J'avais trop peur, que suite à mon acte, elle me balance. Je fus étonné, je ne savais pas qu'elle était une sacrée comédienne.

Elle raconta aux flics que ce type la rackettait et la harcelait pour qu'elle travaille dans son équipe. Que constamment, elle devait subir du harcèlement de sa part, des menaces. Parfois, il s'amusait à la toucher en rue. Mais jamais jusqu'à ce point. Avec trois de ses potes, ils étaient rentrés de force chez elle et ils se mirent à la violenter puis à la violer. Lorsque les gars

entendirent les sirènes, les trois non occupés s'enfuirent. Le connard quant à lui, s'était relevé et elle sauta sur lui. Après quelques échanges de coups il se cogna la tête au mur et ne réagissait plus.

Pendant que d'autres interrogeaient - enfin, essayaient d'interroger - le violeur, le flic aida Frida à se relever, et lui demandant si elle voulait porter plainte. Elle refusa catégoriquement avec une mine apeurée. Il tenta d'insister, de lui répéter que le type continuerait à harceler d'autres filles, rien n'y fit. Elle avait peur qu'il retrouve la mémoire et se venge d'autant plus.

Le flic fut déçu. Visiblement, il connaissait ce gaillard et l'avait dans son collimateur. Le genre de poisson impossible à pêcher, qui passe encore et toujours dans les mailles du filet malgré toutes les tentatives désespérées de la police. Ils embarquèrent le gars et s'éclipsèrent.

Après avoir fermé la porte, Frida s'y adossa et se laissa glisser en éclatant en sanglots. Elle pleura encore et encore. J'attendis là, contre la mienne, l'écoutant pleurer, me sentant totalement impuissant. Je mourrais d'envie d'aller la voir, la prendre dans mes bras et la reconforter. Mais je sentais bien qu'elle avait besoin de se sentir seule un moment.

J'attendis un bon quart d'heure avant de me décider à sortir. Le temps que les pleurs se calment un peu.

« Putain Chris. Ça avait beau être un connard, il n'avait pas à mériter ça. Ce qu'il m'a fait, je serai rapidement passée dessus. » Elle trembla d'effroi en repensant à la scène, devant même éviter quelques larmes.

« Je préfère dormir seule ce soir. J'ai besoin de réfléchir à tout ça »

Je hochai la tête, sans rien dire. Elle se releva et se dirigea vers sa chambre. Arrivée à l'encadrement, elle

s'arrêta et me regarda.

« En fait, je crois que j'aimerais que tu partes. Tu m'as payé jusque demain, tu me rendras la clé après avoir déjeuné. Je veux être sûre de te voir partir de mes propres yeux. »

Elle s'enferma à double tour dans sa chambre. Elle ne l'avait fait que les premières nuits, avant que l'on commence à bien se connaître.

De ma chambre, je l'entendis pleurer une bonne partie de la nuit.

22 Faut que ça crame !

Je fus réveillé en pleine nuit par un bris de verre émanant du salon. Je me levai d'un bond et remarquai une lueur gagner en intensité par le pas de la porte. Un cocktail molotov. Le salon était en train de s'embraser. La contre-attaque des skins ne s'était pas faite attendre.

Je tambourinai comme un forcené sur la porte de Frida qui ouvrit immédiatement.

« On a pas le temps. Il faut partir. Ils sont là, prêt à nous tomber dessus. Mais il est hors de question qu'il t'arrive quoi que ce soit. Pas toi, avec tout ce que tu as déjà fait pour moi. »

Elle hurla lorsqu'elle vit les flammes et on se mit à courir tous les deux vers la porte d'entrée. Mon sac était prêt, et le choppai au passage. Frida, elle, courait en nuisette, avait eu juste le temps d'attraper son sac à main. On descendit les escaliers quatre à quatre et nous nous mirent à courir jusque sa bagnole. Elle démarra en trombe, et me sortit :

« On se sort de là, on se met à l'abri de ses potes, puis je te lâche. Tu m'as assez pourri la vie comme ça. »

La grille automatique de l'immeuble s'ouvrit. Quatre skins nous attendaient à l'entrée, armés de battes de base-ball. Elle accéléra encore plus, les renversant, comme des quilles. Le temps que leurs copains se rendirent compte de notre fuite, nous étions déjà loin.

Au bout de quelques kilomètres, à l'extérieur de la ville, elle prit des routes de campagne, puis, après avoir trouvé un endroit isolé, s'arrêta et coupa le moteur. Ses yeux se remplirent à nouveau de larmes.

« Voilà. Je crois que nos chemins s'arrêtent ici. »

Je ne pouvais pas la laisser là. Si elle retournait en ville, ces types s'en prendraient à elle. Pire, s'ils avaient mis les petits copains de Lammour au courant, j'étais sûr qu'elle finirait aussi à la morgue.

« Écoute...

Elle m'interrompt.

« C'est toi que ces types cherchaient. Ils me l'ont dit dès qu'ils sont rentrés. Ils-t-ont reconnu. Ils te veulent, toi et ton don. Enfin, ils ne l'ont pas dit tel quel, mais ils savent que tu possèdes quelque chose. Si on se quitte maintenant, je pourrai m'éviter le pire. »

C'était faux, je le savais. J'eus beau essayer de le lui expliquer, elle ne voulait rien savoir. Je lui avais fait trop peur. Il y avait de quoi, je m'étais fait peur à moi-même. Je ne me savais même pas capable de commettre une telle atrocité.

Il ne me restait qu'une solution. J'y avais déjà pensé pendant la nuit. Lui enlever ces mauvais souvenirs. Enlever le viol, laisser la tentative d'intimidation en la fortifiant, pour lui faire peur. Cela ne pouvait que lui rendre service. Elle se laisserait ensuite convaincre

qu'elle aussi était maintenant en danger et que j'étais le seul à pouvoir nous sortir de ce mauvais pas, en trouvant des preuves qui nous permettrait de les faire tomber tous.

À force que j'intégrai toutes ses idées, elle fondit à nouveau en larmes. Elle défit sa ceinture de sécurité en toute hâte et se blottit contre moi.

« Oh Chris, j'ai eu si peur... »

Je la rassurai de mieux que je le pouvais en la caressant, en la couvrant de baisers. Elle était à moi, personne ne pourrait lui faire du mal. Elle ne subirait pas le même sort que Marie. Du moins pas tant que je serai en vie.

Tout doucement, elle commença à me rendre mes baisers, et finit par s'abandonner totalement à moi. Les émotions de la journée, l'adrénaline qui baissait était en train de la consumer. D'un geste rapide elle prit la poignée du siège qui s'abaissa aussitôt. Elle m'enjamba et tout en me déshabillant elle s'enquit de la suite des événements.

« Tu as une idée où aller ? »

« Italie. Il y a quelqu'un qui j'en suis sûr pourra nous aider.

« alors, demain, tu me trouveras des fringues. Ensuite, je te conduirai où tu me diras d'aller.

À ces mots, elle enfonça mon sexe en elle et ne dit plus un mot. J'imagine que c'est à ce moment-là, qu'en Italie, qu'Edgard Friendly appuya sur la touche entrée pour répondre à un message.

Temps mort...

Voilà, où nous en sommes maintenant. Je suis coincé avec Frida dans ce petit hôtel de Turin. Le soir même de notre fuite de Fribourg. Au matin, on fit un détour par Lausanne. J'inceptionnai vite quelques personnes, et achetai avec l'argent de quoi habiller Frida, toujours en nuisette. On roula ensuite jusque en Italie et pris une chambre dans un petit motel miteux juste à l'extérieur de la ville. Et depuis, j'attends. J'ai reçu un message d'EF. Il m'a invité à télécharger un programme, PGP, pour rendre nos mails privés. J'ai dû lui envoyer une clé pour qu'il puisse crypter le message, si j'ai bien compris. Il m'a dit qu'il me contacterait ce soir. Le message n'est toujours pas arrivé.

Voilà, j'ai consigné toute mon histoire jusqu'à aujourd'hui dans ce carnet. Je ne sais pas ce que l'avenir me réserve. Je continuerai à noter mes aventures dans ce carnet... jusqu'à... Je n'ai pas encore pensé jusqu'où. Dans un sens, le futur m'effraie. Je ne suis plus sûr de rien, si ce n'est que l'on m'a collé des meurtres sur le dos. Que ma femme et mon fils soient morts. Que je ne sais pas ce qu'est devenue la petite dernière...

Il faut que les gens sachent. Qu'il y a ces types en noir. Que le monde tourne mal, et que ces mecs font tout pour cela. Qu'ils nous montent les uns contre les

autres, le fort contre le faible, le faible contre le démuné. Le blanc contre le noir. Il faut que le monde sache que je suis innocent, que ce n'est qu'un coup monté pour je ne sais quoi. Que d'après Frida, c'est mon don qu'ils veulent.

J'ai acheté ce petit dictaphone. Pour commenter en direct, enregistrer mes faits et geste. Si je tombe, quelqu'un pourra tout retranscrire, si jamais il ne tombe pas en de mauvaises mains.

Mais sachez une chose. J'arrête de subir. Je me suis ressaisi. Maintenant, je ferais tout pour les faire tomber.

Partie 2 la voie du ninja

Chapitre 3 Forza Italia

23 Paranochat

21H. Le smartphone vibre. La réponse tant attendue arrive. Le message est bref : s'acheter un pc, je ne dois plus utiliser de cellulaires pour internet, acheter un nouveau téléphone et une nouvelle sim, uniquement pour les appels. Je dois aussi installer un logiciel, TOR sur le PC, pour surfer sur internet en plus de remettre PGP. Il ne me parlera ouvertement que lorsque j'aurai préparé tout cela.

Cependant, je n'arrive pas à inceptionner les gens. Blocage de la langue. Impossible de modifier leurs pensées s'ils ne comprennent pas les langues que je parle. Je prends les cartes de Frida. Je retire le maximum que je peux. Résultat, dix mille euros en poche. De quoi acheter tout ce qui était demandé et tenir pas mal de jours. À mon avis, une fois que l'on sera dans des villes plus touristiques, je pourrai facilement récupérer du fric. J'espère que j'arriverai à la rembourser.

Une fois de retour au motel, je suis toutes les instructions d'EF. Installer TOR, apprendre un petit peu à l'utiliser, puis j'installe un client mail avec PGP. Je suis les instructions pour que les mails passent, eux aussi, à travers TOR. Ce programme magique permet de surfer en tout anonymat, toutes les communications passant dans un tunnel chiffré. Pour mon interlocuteur, je peux me trouver à Hawaï, puis dix minutes plus tard, à Varsovie. Je suis de fait, non traçable avec ce système. Voilà, tout est prêt. J'envoie direct un message pour prévenir que tout est OK, puis je retire la batterie du téléphone.

Ensuite, je m'allonge à côté de Frida qui se repose dans le lit. Elle a toujours du mal à se remettre de nos aventures. J'ai même l'impression, par moment, qu'elle me tire la gueule. Je la prends dans mes bras, elle se laisse faire sans me rendre la moindre douceur. Bizarre. Je lui ai quand même nettoyé la cervelle, me laissant que le beau rôle du sauveur. Peut-être avais-je mal effacé ses souvenirs, qu'il en restait quelque chose ? Je vérifierai plus tard. Le sommeil me gagne, je n'arrive plus à tenir mes paupières ouvertes.

Je me réveille en trombe, sorti du brouillard par une alerte sonore qui vient du PC. Vous avez un nouveau message, m'indique le client mail. Un étrange charabia, mélange de lettres et chiffres dans tous les sens s'affiche à l'écran. Puis, une fenêtre s'ouvre, m'invitant à rentrer un mot de passe. Je le tape sans hésiter. J'avais presque émis un cri satisfait lorsque je l'avais créé : JE VAIS TE CREVER LAMMOUR. Dès que j'appuie sur la touche entrée, ces chiffres et lettres mélangées s'affichent en un message cohérent.

Monsieur,

Je crois savoir que vous avez des informations (et que vous en cherchez) sur Lammour. D'après ma rédaction que vous avez également contactée, vous

me cherchez déjà depuis un bon mois. Parler de ces gens ouvertement est dangereux. Ils ont des yeux et des oreilles partout, même sur le net. Ne me parlez donc qu'avec ce moyen qui est totalement sécurisé. Sans quoi, nous aurons tous les deux des problèmes. Mais avant d'en savoir un peu plus, j'aimerais savoir qui vous êtes. Savoir si je peux vous faire confiance, que ce n'est pas un piège qu'on me tend.

J'espère que vous me comprendrez,

EF.

Je lui réponds, à demi-mot en lui expliquant que je suis un témoin direct de l'affaire Lammour à Bruxelles, que cette affaire sentait le coup monté et que partout où ils passaient ils faisaient endosser la responsabilité à Chris de Meesmaeker. Que je m'étais fait repérer et que j'avais quitté la Belgique, craignant pour ma vie. Je confirme aussi que cela faisait près de deux mois que je m'étais mis à le rechercher sur internet. Mais que je ne me connectais que quelques minutes, de peur d'être repéré.

Sa réponse ne se fait pas attendre. Quelques minutes plus tard, un nouveau mail atterrit dans ma boîte.

Je comprends tout à fait vos inquiétudes. Ce n'est pas la première fois qu'ils agissent de cette manière. Je dois dire que je me doutais de ce que vous alliez me dire. Il y a trop de ressemblances avec une autre affaire, toujours autour de Lammour, qui s'est passée il y a quelques années, à Marseille. Je me cache moi-même depuis que la première partie de l'enquête est parue. Le journal a subi beaucoup de pression, et craignant pour ma sécurité, j'ai demandé ma mutation. Je ne désespère pas cependant de pouvoir faire tomber Lammour et ses amis. Cependant, j'ai toujours un doute concernant votre identité. Vous ne

craignez rien avec moi. Mais je ne traiterai avec vous que si je peux être certain de vos dires.

Je ne sais pas quoi lui répondre. Bien que le type semble inspirer toute confiance, je n'arrive pas à me décider. Frida, avec ses idées géniales, me propose de lui taper mon numéro de compte. S'il arrivait à se renseigner, il pourrait facilement deviner qui je suis. On verrait bien le ton qu'il emploiera à ce moment-là. Au bout d'une heure de discussion et moult hésitations, je me laisse convaincre, non sans émettre toujours de sérieux doutes.

Je lui réponds donc en ne tapant que BE69 0666 6666 1111.

L'attente est interminable. Frida et moi restons cloîtrés dans cette chambre plusieurs jours, ne m'autorisant qu'une seule sortie pour chercher à manger. On garde les yeux scrutés sur l'ordi, pistant la moindre information sur notre traque. Officiellement, en Suisse, Frida était portée disparue, vraisemblablement enlevée par un groupe de loubards qui lui avait cherché des noises plus tôt. Aucun mot sur le violeur, tout comme aucun rapport ne mentionnait qu'un cocktail Molotov avait explosé dans son appartement juste avant sa fuite. Dans un sens j'étais soulagé, aucune trace de ma petite personne dans l'histoire. Mais en Suisse, ils recherchaient activement ma compagne. J'imagine qu'on devra faire attention, pour la suite.

La Belgique, quant à elle, s'était enfoncée dans la paranoïa la plus complète après mon soi-disant attentat et celui de Satyre Hebdo. Pour la première fois, les militaires étaient stationnés en rue. La France, elle, commençait à préparer une nouvelle loi digne du Patriot Act. On le sentait dans les discours, chaque politicard avait changé de ton. La haine, la colère et la peur étaient omniprésentes dans chaque

déclaration publique.

Frida et moi sommes là, à ne rien pouvoir faire, si ce n'est de vivre les événements de loin. On se console comme on peut, se réfugiant dans les bras de l'un de l'autre. Le temps de quelques heures, durant nos ébats, nous oublions le monde qui nous entoure et qui nous étions.

Puis, soudain, au bout de trois jours, alors que nous commençons à nous faire à l'idée qu'il ne nous recontacterait plus, l'alerte sonore du client mail retentit à nouveau. Il n'y a que ces quelques mots :

Je suis prêt à vous rencontrer. Contactez-moi lorsque vous serez arrivé à Rome. Je vous y attends.

24 Roma (pas encore) kaputt mundi

Je n'avais jamais visité Rome. C'était un rêve pourtant, depuis bien longtemps. Visiter les ruines du vieil empire, les catacombes... Cette ville chargée d'histoires, de mythologies et de légendes me fascine depuis l'adolescence. Mais je n'avais jamais pris le temps. Avec Marie, nos week-ends se remplissaient bien vite.

Cette ville est encore plus belle que dans toutes mes espérances. Toutes ces petites places, ces petites fontaines. Je me sens comme Robert Langdon, parcourant toute la ville dans *Anges et Démons* pour déchiffrer le code des Illuminati.

Il fait plutôt bon pour la saison. Frida semble, elle aussi, fascinée par la ville. Elle trouve la ville si romantique. Elle n'arrête pas de se coller à mon bras et de m'inonder de baisers. Elle se remettait à sourire.

Visiter la ville lui redonne vie, effaçant tout doucement les épreuves qu'elle venait de traverser.

Frida et moi décidons de prendre quelques jours pour nous avant de contacter EF, pour visiter et nous repérer dans la ville. Souffler un peu, oublier notre fuite en toute catastrophe de Suisse. Le soir, après une balade romantique, elle me fait l'amour comme pas possible. Ces quelques jours sont tout simplement divins. Nous savourons ces instants comme s'ils pouvaient se terminer à tout instant. On se tient à un petit train de vie tranquille, sans excès. De ce fait, la somme qui nous reste après le retrait diminue doucement.

Finalement, au bout du troisième jour, Frida me fait comprendre, avec un regard empli de sévérité que notre petite escapade lui plaisait, mais qu'il était temps d'avancer. Je contacte donc Friendly.

Voilà, j'y suis.

Il me répond dans la minute qui suit.

Bien. Rendez-vous demain, 10h au forum d'Auguste. Je me tiendrai à la troisième colonne de l'allée centrale.

Je confirme de suite le rendez-vous. Je suis même excité comme une puce. Peut-être qu'avec un peu de chance, il aurait de quoi terminer mon calvaire ! Mon enthousiasme m'empêche de dormir. À un tel point que Frida me supplie d'arrêter de la sauter. Cela fait quatre fois d'affilée maintenant, elle n'en peut plus. Même si c'était son idée à la base pour me relaxer.

Je décide d'aller seul au rendez-vous, malgré toutes les supplications de Frida. Je ne voulais pas, je n'étais pas annoncé à Friendly comme étant accompagné. Si jamais il me voyait bras dessus bras dessous avec ma belle Suissesse, il pourrait très bien décider de ne pas se montrer. Elle se calme face à ces explications. En échange, je lui enverrai un texto chaque heure, pour

la rassurer et que si je devais appeler, je ferai un appel en absence puis rappellerai cinq minutes plus tard.

Une fois sur place, la tension monte, je pense même qu'elle est palpable et suinte de tout mon être. Je ne peux m'empêcher d'épier les faits et gestes de chaque personne. Je crains, à chaque instant, de voir débouler ces types en noir. Finalement, un homme se place derrière moi et me chuchote dans l'oreille :

« 0AX5789EF ».

Le code de ma clé PGP. Lui seul peut la connaître. Je me tourne en un clin d'œil et lui fais face. Edgard a un visage amical, jovial. Des cheveux en bataille et un look qui aurait plus convenu à un animateur de chaînes pour ados. Ses yeux verts pétillent de sincérité.

« Bonjour, Chris, je suis heureux de vous rencontrer. »

Il me tend une main chaleureuse. Je ne peux m'empêcher de sourire timidement en lui rendant la mienne.

« De même ».

« Venez, ne restons pas là. Il y a un café, isolé sur la place à côté, nous pourrions discuter à notre aise. Le patron est italien, et lui et aucun membre de son personnel ne parlent français. On pourra se parler en toute franchise tout en ayant un œil sur le reste de la place.

L'idée me plaît tout de suite, c'était un bon compromis. Personne ne peut nous écouter, tout en étant tout deux protégés par la foule, une tripotée de témoins donc, dans le cas où ça tourne mal. Une fois installés, sirotant chacun un petit café serré dont seuls les Italiens ont le secret, on se regarde dans les yeux. Chacun attendant que l'autre parle. Ce petit silence gêné dure plusieurs minutes. Il se décide

finalement à me poser la question qui lui brûlait les lèvres.

« Bien, dites-moi comment vous en êtes arrivés là ».

Je lui explique toute l'histoire, sans bien sûr, lui parler de mon don. Que je me suis retrouvé dans la conférence de Lammour entouré par des gros skins. Que quelqu'un tira dans la pièce alors que j'étais embarqué par deux de ses malabars. Qu'on devait avoir trafiqué les vidéos pour m'accuser pour je ne sais quelle raison. Puis, je racontai mon périple. La mort de mon ami, la mort de ma famille. Que chacun de mes pas, à Paris, était deviné. Le refuge chez Frida, qui m'avait accompagné jusque Rome et qui m'attendait fiévreusement à l'hôtel.

Mon histoire terminée, le silence s'installe quelques instants. Edgard semble perdu dans ses pensées. Il doit être en train de refaire tout le parcours que je lui avais raconté, en le comparant avec les dires de la presse. Il rompt finalement le silence.

« Hum ! Vous devez être quelqu'un d'exceptionnel, avec une capacité hors du commun, s'ils cherchent à vous avoir comme cela. »

Je me fige sur place. Il savait quelque chose, du moins il devait avoir deviné que je ne suis pas « normal ». Je tente le baratin du désespéré. On verra ce qu'il répond.

« Je ne comprends pas de quoi vous voulez parler. »

Il sourit, l'air un peu gêné. Il commence à s'embourber dans les mots.

« Écoutez... Vous n'allez certainement pas le croire. J'ai eu du mal à m'y faire moi-même. J'ai même mis certaines choses que j'ai vues sur le compte de la folie passagère, tellement j'étais sceptique. Mais il existe des personnes avec un don, des capacités exceptionnelles. Comme lire dans les esprits, déplacer un objet par la pensée et bien d'autres phénomènes

que l'on qualifierait de paranormaux. »

Sa voix résonne dans ma tête. La pensée était venue comme cela, sans que j'y prenne garde.

« Ça y est, vous allez me prendre pour un frappingue. Mais je vous assure, c'est la vérité. »

Machinalement, je lui réponds par la pensée : « je vous crois ». Il relève la tête, les yeux étonnés. Je n'avais pas émis le moindre son, il m'avait directement entendu dans son esprit. On affiche un sourire d'étonnement mêlé de soulagement. On continue donc à discuter, par la pensée.

Le spectacle de notre table doit bien étonner les rares personnes qui nous regardent. Des gestes se mêlant dans une conversation alors qu'aucun des participants n'élève la voix. Pourtant, on s'en moque. Nous discutons ainsi pendant plus d'une demi-heure, satisfaits tous les deux de pouvoir parler franchement sans avoir peur de lâcher quelques informations indiscretes.

25 Les nazis sont parmi nous !

Lamour n'était qu'une micropointe d'un iceberg géant, tellement énorme que l'Himalaya paraissait bien misérable face à lui. Il n'était qu'un petit pion, dans l'échiquier, mais au centre de tout. Pourtant, Edgard me dit d'emblée qu'il n'a pas réussi à creuser bien loin, que très vite il eut des bâtons dans les roues. Il avait à peine commencé son enquête qu'un flot de pressions se fit sentir, tant au niveau de la direction que de sa personne. Ensuite, il commença à recevoir des menaces de mort. Il eut trop peur et

arrêta ses investigations, demandant sa mutation.

Il commença son enquête en 2008, après qu'une famille ait été massacrée par une bande skinheads. Bien qu'ils furent rapidement identifiés par les forces de police, toute la bande s'évanouit en l'espace d'une nuit. Ils ne purent en rattraper qu'un, Derek Vigneron, pendant qu'il tentait de passer la frontière vers l'Allemagne. Parmi la bande, il y avait un proche de Frédéric Lammour. Très proche. Frédéric était même le parrain de son aîné. Cependant, la presse et la police minimisèrent l'incidence de cette relation, négligeant donc une belle part de l'enquête. Mais les déclarations du seul prévenu étaient vraiment intrigantes : il parlait de race supérieure. D'une race qui posséderait des super-pouvoirs et régnerait sur l'humanité. Un nouveau Reich, encore plus grand et puissant que ne l'aurait rêvé le Führer.

La cible de leur opération était la petite fille de la famille, Marie, qui d'après leur entourage, disposait d'un don. Elle semblait deviner les choses peu de temps avant qu'elles ne se produisent. Sa grand-mère, dans la presse, confirma ses dires. Ils devaient juste récupérer la fille. Croire qu'elle s'était fait enlever par une bande de gitans, en laissant de fausses preuves. Seulement, la nuit de l'opération, le père se réveilla pendant qu'ils s'étaient introduits. Une bagarre éclata, des cris fusèrent. Une balle se perdit dans le noir. Une opération visiblement manquée.

Alors que Derek Vigneron parlait de super-pouvoirs, de nouvelles pièces à conviction firent curieusement leur apparition : le père semblait avoir visiblement des dettes colossales, avait emprunté de l'argent à une organisation mafieuse. Et que selon toute vraisemblance, pour les enquêteurs, cet organisme avait dû engager une bande de voyous pour leur mettre la pression.

Finalement, Derek fut considéré comme fou. L'avocat de la défense plaida la folie, et fit venir un psy qui confirma avec le baratin scientifique habituel que l'on voit dans les films à procès américains. Il fut interné pendant cinq ans. Puis, il fut considéré comme guéri et apte à reprendre une vie normale. Depuis, il a disparu dans la nature, certainement mort. Edgard réussit cependant à obtenir une entrevue pendant son internement. Il divaguait pas mal, était gavé de médocs. Pendant tout l'entretien, il répéta constamment une phrase : « cherchez ungläubliche Kommando. L'opération est toujours en cours, elle n'a jamais été abandonnée, menée en clandestinité. Elle est sur le point d'aboutir, après près de soixante ans de recherche. Cherchez ungläubliche Kommando. »

Edgard enquêta dans tous les sens, étudia toutes les pistes possibles qui s'ouvrirent à lui. Persuadé de la lucidité de Derek, il enquêta sur l'opération ungläubliche Kommando, une vieille opération du culte de Thulé, une société secrète nazie férue d'occulte. Avec ce projet, elle cherchait à créer une armée de personnes dotées de super-pouvoirs. Après sa dissolution par le décret anti société secrète d'Hitler, qui visait principalement les francs-maçons, les recherches furent reprises par un groupuscule de la SS directement sous les ordres d'Herman Göring. Officiellement, ces recherches furent abandonnées en 1945 peu avant la capitulation allemande, mais les personnes chargées de l'opération disparurent en ne laissant aucune trace. Des rumeurs circulèrent sur une possible fuite en Amérique du Sud, mais personne ne put le confirmer.

D'un autre côté, il continua à chercher du côté de Lammour et des relations communes avec ce skinhead. Lammour commençait déjà à faire doucement polémique à l'époque, même si ces propos

étaient nettement moins virulents à l'époque. En grattant ses relations dans la sphère privée, Friendly se rendit compte que Lammour fricotait avec le tout le gratin de l'extrême droite européenne. Jamais en public, où il ne s'affichait jamais avec eux, ne prenant même pas le risque d'inviter l'un d'entre eux sur les plateaux de radio qu'il animait. En privé, c'était une tout autre chose. Il se rendait à des rencontres privées régulièrement dans toute l'Europe. Même si certains de ces mouvements semblaient en totale opposition avec d'autres en façade, derrière le rideau ils semblaient copains comme cochon.

Il se rendit compte ensuite que Lammour n'était pas le seul électron interconnecté à toute la fachosphère. Il était même un homme parmi tant d'autres. Des tas de personnes du gratin gravitaient dans les mêmes cercles : des hommes politiques d'autres mouvements, des hommes d'affaires, des médias, de la recherche scientifique... Ils se retrouvaient dans toutes les couches de la société, comme si une société invisible et tentaculaire s'était infiltrée dans tous les recoins de notre planète.

Il se rendit compte que dans toute l'Europe des personnes qui fascinaient leur entourage par une capacité hors du commun se faisaient régulièrement enlever ou tuer. De temps à autre, certains témoins parlaient de skinheads, mais ces témoignages se rétractaient dès le lendemain. On perdit toute trace des disparus, comme s'ils s'étaient volatilisés. Mais il ne put jamais trouver des informations concrètes sur ce fameux projet ungläubliche Kommando.

Il publia un premier papier sur Lammour et son entourage, promettant de continuer à divulguer régulièrement ses recherches. Il eut tellement d'emmerdes qu'il se retira officiellement, demandant sa mutation. Mais il continua ses recherches en

secret. Depuis presque sept ans maintenant, Edgard tentait de relier tous les points, de mettre à jour cette grande conspiration. Il découvrait de nouveaux noms tous les jours. Le travail était titanesque et n'était pas sur le point de s'arrêter. Il recevait presque tous les jours de nouveaux documents de toute l'Europe et n'en avait épluché même pas le dixième.

Ayant fini le gros de son histoire, Edgard s'arrête de parler et me laisse digérer toutes les infos pendant quelques minutes. Ce qu'il venait de me dire me paraissait si gros, si énorme que c'en était presque ridicule. Il devina ma pensée.

« Non, ce n'est pas ridicule. C'est extrêmement bien conçu et pensé. Il faut bien gratter derrière les façades. Elles sont toutes trompeuses. Ne dit-on pas que l'habit ne fait pas le moine ? Je peux prouver tout ce que j'avance. Les preuves sont là, parmi nous. »

26 Il y a quelque chose de pourri au royaume de l'hôtel Iris

« Oui, j'ai des tas de documents qui peuvent le prouver ».

Il insiste, face à ma perplexité. Il y avait cependant, dans son discours, quelque chose qui ne collait pas. Il a le même don que moi. Il sait s'en servir. Il connaît des choses qu'il prend bien soin de taire. Il devine ma pensée et enchaîne illico.

« Ce don, je l'ai depuis que je suis tout petit. J'ai cru devenir fou, un moment, mais j'ai reçu de l'aide. Pendant longtemps, j'eus la visite d'un homme, aux cheveux gris en bataille, le front dégarni. Il m'a appris

à contrôler cette capacité. Mais plus que tout, il m'incita à la cacher. Que le fait que ça se sache me créerait des problèmes dans la vie. J'ai toujours suivi son conseil, jusqu'à aujourd'hui. »

Il me fait la description de ce type qui m'avait arrêté dans Bruxelles à la sortie de Lammour chez Fililivres. Celui que je réaperçus le lendemain, et qui m'avait certainement aidé à m'échapper. Je peux enfin savoir qui il était réellement.

« Ce type, vous le connaissez ? Vous savez comment le joindre ? Je crois que je l'ai vu deux fois à Bruxelles, lorsque mes galères ont commencé. Il m'a conseillé lors de la première rencontre, de ne pas continuer mes projets. La seconde fois, je le soupçonne de m'avoir caché à mes poursuivants, grâce à une sorte de pouvoir. »

« La seule chose que je peux vous dire est qu'il s'appelle Enguerrand. Je ne saurais absolument pas vous dire où il vit ni d'où il vient. Il est apparu lorsque j'avais besoin d'aide et que tout me semblait insoluble, désespéré. Comme s'il avait répondu à un appel inconscient. Une fois que je fus apte à maîtriser mes capacités, il disparut. Je ne l'ai plus revu depuis, cela doit faire bien vingt ans. J'étais encore gamin, mais je m'en rappelle comme si c'était hier. »

La déception doit se lire sur mon visage déconfit. Ce type devait avoir les réponses. Je dois le retrouver coûte que coûte.

Le silence s'installe quelques minutes, puis Edgard me fait une proposition.

« Je vois que vous êtes sincère, je le sonde dans votre cœur. Et je suis las, débordé par toute cette masse d'informations à traiter. Je suis prêt à vous faire entièrement confiance. Non, en fait, en toute sincérité, j'en ai besoin. Besoin d'avoir quelqu'un avec qui je peux parler de cette affaire en toute franchise,

quelqu'un à qui je peux me confier. Plutôt que nous cherchions, chacun dans nos coins, que diriez-vous si nous nous associons ? »

Je suis prêt à dire oui illico presto. Mais tout de suite, la vision de Frida, planquée dans notre petit hôtel me frappe en plein visage. Ce travail sera dangereux. Je ne veux pas risquer que les problèmes s'amoncellent autour d'elle. Elle avait déjà bien ramassé avec moi.

« Écoutez, je sais ce qui vous préoccupe. Votre compagne. La peur de l'embarquer plus en avant dans cette galère transpire par tous les pores de votre peau. Pas besoin d'être médium pour le deviner. Essayez, peut-être, de lui en parler par allusion, pour voir jusqu'où elle est prête à aller. Ensuite, contactez-moi, par le canal habituel. Si besoin, je la rencontrerai et discuterai avec elle. Je vous laisse réfléchir à tout cela. »

Il se lève tout en me saluant, paie l'addition puis s'en va sans se retourner. Je reste là un petit moment, perdu dans mes pensées. Les événements étaient en train de prendre une tout autre tournure, un besoin impérieux de réfléchir se faisait ressentir.

Je suis interrompu dans mes pensées par une vibration dans la poche. Le téléphone. Cinq messages de Frida qui s'impatiente. Les messages deviennent plus inquiets au fur et à mesure que je les lis. Merde ! Je l'avais complètement oubliée, perdu dans cette conversation mentale puis mes pensées. Cela faisait deux heures que je ne lui avais plus donné signe de vie. Je lui téléphone. Une voix paniquée au bout du téléphone décroche.

« Chris, c'est toi ? »

— Oui, oui, c'est bien moi. Je suis désolé. Il a tellement parlé que je fus pris dans son histoire et j'ai complètement perdu le temps de vue. Excuse-moi. »

La voix se calme peu à peu.

« J'ai eu peur. Très peur. Comme tu n'as pas rappelé, que tu ne répondais pas, je me suis mise à imaginer le pire. Surtout que j'entends du Suisse-Allemand, depuis une bonne demi-heure, dans les couloirs de l'hôtel. Ils parlaient de nous. Qu'ils devaient te retrouver, quoiqu'il arrive pour « au-dessus » et que j'étais accessoire. Depuis quelques minutes, je ne les entends plus. J'ai cru qu'ils t'avaient retrouvé. »

« Non, ne t'inquiète pas, je vais bien. J'arrive. On quittera directement l'hôtel pour en prendre un autre. On parlera de ce que j'ai découvert dès qu'on sera posés.

— Fais attention à toi. Reviens-moi vite. J'ai peur. »

Je me lève sans plus attendre et me dirige dare-dare vers l'hôtel. Arrivé près de celui-ci, je prends une attitude plus prudente, avançant discrètement près du mur, je baisse la tête, faisant semblant de regarder mon téléphone. Personne dans le hall, j'avance jusqu'aux ascenseurs sans rencontrer la moindre silhouette. Pourtant, je sens bien qu'il y a quelque chose qui cloche, comme si une chape de plomb entoure l'hôtel. Je me sens étouffer. Je n'arrive plus à percevoir les pensées autour de moi. Comme si une grande puissance est à l'œuvre dans l'édifice. Je le comprends rapidement, un Lammour puissance 10 se trouve dans les parages.

Avant de m'engager vers les étages supérieurs, je renvoie un message à Frida, pour voir si elle entendait à nouveau ces voix en Suisse-allemand. Négatif. Impossible de sonder son esprit, la puissance à l'œuvre est trop forte. Je rentre dans l'ascenseur, tout nerveux, et lorsque ce dernier atteint le palier, je marche en toute hâte vers la chambre.

À peine rentré, je commence directement à

ramasser les fringues qui traînent un peu partout pour les empaqueter. Il faut dire que Frida et moi, avec nos ébats, ne faisons pas trop attention à jouer à Monica Geller. C'était même plutôt le contraire.

« Dépêche-toi, mon amour. On prend nos affaires et on s'en va. Tu as raison, ils sont là. Mais je pense que l'on n'a pas encore été repéré. »

27 Ah l'amour à Paris Rome, c'est quand même quelque chose !

« Chris... »

Elle se jette dans mes bras. Je l'étreins brièvement. La chape de plomb me pèse de plus en plus. Je prends cette force en plein fouet, je peux la ressentir, la palper, comme si elle était vivante. Je reste concentré sur elle. Je la sens se rapprocher. Elle se déplace, tout près de nous.

« Écoute, je crois que l'on en a que pour quelques minutes. Alors, s'il te plaît, aide-moi. On remballe tout et on se casse le plus vite possible. »

Je l'embrasse, puis me remets à l'ouvrage. Heureusement, hormis nos fringues qui étaient disséminées un peu partout selon nos envies sexuelles du moment, pas grand-chose ne traînait. Je gardais toujours le maximum prêt à être embarqué, au cas où. Garder cette discipline m'était cependant devenue bien plus difficile depuis que j'étais accompagné de Frida.

Au bout d'environ deux minutes, on refait un tour rapide du proprio. Parfait, nous n'avons rien oublié. Sur le palier, je sens à nouveau cette force se

rapprocher. Elle est de plus en proche. L'ascenseur ! Je tire Frida, presque comme un vulgaire sac à patates, dans l'escalier. Nous dévalons les marches en toute hâte pour s'arrêter deux étages plus bas. Je sens la force passer au-dessus de nous. Nous prenons alors l'ascenseur. On tente de reprendre une certaine constance, pour faire comme si de rien n'était, en arrivant dans le hall. Ne pas se faire remarquer, rendre vite les clés. À notre grand étonnement, l'hôtelier demande à Frida de signer le reçu. En regardant de plus près, on se rend compte que nous nous étions enregistrés par sa carte de crédit. Curieux. Je ne me rappelle pas avoir procédé de cette manière lorsque nous sommes arrivés à l'hôtel. La fatigue, sûrement. Mais je bous intérieurement ! Quelle erreur de merde ! Il n'y avait pas plus discret ! Autant afficher un panneau grandeur nature, bardé de spots lumineux pour indiquer notre présence !

Elle signe vite fait le reçu et on détail sans demander notre reste. Cette force invisible s'était remise en mouvement, et se rapprochait à nouveau. On reprend sa voiture, planquée au fin fond du garage de l'hôtel et nous quittons la cité pour la planquer en périphérie. On reprend le train pour retourner sur Rome. Peut-être que cette technique sera suffisante pour leur faire croire que nous n'y sommes plus.

On cherche un hôtel plus discret, dans le centre-ville, près du métro. Souvenir de Paris. Toujours rester près de la foule en cas de fuite. Une fois installé, posé et le stress descendu, je lui résume tout ce que Friendly m'avait raconté plus tôt dans la journée.

Elle se met à avoir peur. Une grosse conspiration, une société occulte qui cherchait à créer une super-armée, était un secret bien trop pesant pour elle. Elle émet d'ailleurs de sérieux doutes sur la réussite du projet. Peut-être qu'Edgard était plus versé dans

l'exercice d'investigations, mais elle doute sincèrement de mes capacités de Kojak, don ou pas.

Le soir, on décide de faire un tour du quartier. Le repérer à fond et en étudier toutes les possibilités au cas où l'on devrait fuir. Comme nous ne remarquons rien de suspect, on ose se poser quelques instants à une terrasse. La place est magnifique. Les derniers rayons du soleil illuminent d'un éclat doré la petite fontaine centrale. Le ciel offre une variété de rose et de bleu. L'atmosphère est tout simplement magique. Avec ce spectacle si romantique, on se laisse porter et l'on s'embrasse tendrement. Notre baiser langoureux est cependant interrompu.

Une table un peu plus loin accueille trois skins, qui parlent en français, d'une manière on ne peut plus bruyante. L'un d'entre eux nous regarde. Il a un gros air d'ahuri. À croire qu'il s'est pris des coups de marteau durant son enfance, lui enlevant la possibilité d'aligner plus de deux phrases correctement. Son sourire béa ne fait pas de lui pour autant un enfant de chœur, il reste le plus baraqué de la bande. Soudain, toujours avec son sourire imbécile, il dit en nous regardant nous bécoter :

« Ha ! L'amour à Paris c'est quand même quelque chose !

— On est à Rome, mon gros. C'est la troisième fois que je te le dis, tu devrais t'en souvenir, maintenant ! », dit la voix à côté de lui.

Nous nous retournons discrètement. Le dernier nous fixe quelques secondes. Le temps que le franc tombe. Petit moment gêné de notre part. Puis, il bondit de sa chaise en même temps que nous, qui prenons la clé des champs. Il hurle :

« Hé, mais putain, c'est eux ! Mais qu'est-ce que vous glandez ? »

On se met à courir des fous. Je traîne Frida par la

main, qui a du mal à me suivre avec ses chaussures à talons, mais ô combien sexy. Nous avons été bien inspirés pour notre séance de repérage. On se rue dans un petit dédale de ruelles, et ils perdent rapidement notre trace. Lorsqu'on est sûr qu'ils soient loin, on prend le risque d'une halte pour reprendre notre souffle.

« On rentre à l'hôtel, on prend nos affaires et on se casse. Il vaut mieux pas rester dans ce quartier non plus. On se planque quelques jours, et puis on avise. »

Frida baisse le regard. Elle se résigne. Encore se planquer, ne pas sortir de l'hôtel. Elle avait cru devenir folle à Turin, en restant enfermée trois jours durant. On reprend la route, refaisant quelques détours pour arriver à l'hôtel. Rebelote, on reprend nos cliques et nos claques et on traverse la ville en long et en large. De nouveau, méthode parisienne. Plusieurs tours de manèges et de changements de rames. Après plusieurs heures de déambulation, je décide de prendre un petit motel miteux, à l'extérieur de la ville.

Pendant trois jours, je sors à peine le matin, très tôt pour nous chercher de quoi manger. Oui, encore trois jours. Je ne sais pas pourquoi, je semble aimer le chiffre trois. On reste enfermé, regardant uniquement un peu la télévision, pas d'internet. Trop peur de se faire localiser à nouveau.

À l'aube du quatrième jour (ouais, je trouve que ça claque quand même pas mal, cette formule), j'allume l'ordinateur. Un message, matin et soir de Friendley. Il demande si on va bien. Il nous explique qu'il avait vu des skins se balader en ville. Que des sites d'informations en Suisse avaient divulgué la présence de Frida dans la capitale romaine, détectée grâce à une carte de crédit. Il nous dit aussi que ce serait bien qu'on brouille les pistes. Selon les mails qu'il avait

interceptés, toute l'attention de la fachosphère était maintenant focalisée sur Rome.

Il nous est impossible de fermer l'œil cette nuit-là.

28 Cerveilles et œufs brouillés

Nous brouillèrent donc les pistes pendant plusieurs jours. On reprit la route, vers le sud de l'Italie, s'arrêtant régulièrement, pour prendre de l'essence, payer une ou deux bricoles. Laisser des traces, avec la carte de crédit de Frida. On en profita pour visiter quelques villes : Naples, Salerno... Puis, on alla jusqu'au bas de la botte. La dernière trace que nous laissions était l'achat de tickets pour le Ferry, qu'on ne prit jamais. On laissa la voiture dans un terrain vague non loin et on retourna directement sur Rome en train.

Je ne recontacte Edgard qu'une fois de nouveau en ville. Nous avons rechangé d'hôtel et de quartier, dans le cas où nos gentils copains sans cheveux y traînaient encore. Mais selon Friendly, mes poursuivants avaient mordu à l'hameçon et avaient quitté la ville le lendemain de notre départ. Il accepte de nous rencontrer, Frida et moi, dans le même café. Répondre aux questions de ma belle, toujours aussi inquiète, mais aussi estimer si elle était selon ses standards, digne de confiance.

Pendant plus d'une heure, Frida écoute Edgard. Il lui explique que nos poursuivants, ces sympathisants de l'UDC, étaient en contact constant avec d'autres mouvements extrémistes européens. Mais ce n'était pas sa piste principale et avait fort peu exploré ce

côté-là. Elle restait sceptique. Ce parti ne se mêlait en rien aux affaires extérieures, si ce n'est couper les ponts avec l'Union européenne. Bien au contraire, ils s'occupaient de refermer la Suisse sur elle-même. Elle avoua même, de honte, avoir voté plusieurs fois pour eux, que selon elle, c'était un des seuls partis qui protégeait l'intérêt des citoyens helvètes. Edgard s'était attendu à son scepticisme, et avait apporté deux articles de journaux imprimés. Des journaux de gauche allemand qui montrait Blucher en très bonnes relations avec le nazi autrichien Hayder.

« J'ai encore beaucoup de documents pour votre pays. Mais je dois vous avouer, je ne m'y suis que peu attardé. Ces articles ne sont que la partie émergée d'un immense Iceberg qui prend racine sur toute l'Europe, voire même plus loin. »

La mine de Frida semble atteindre la déconfiture extrême, imitant à la perfection la dissolution du juge Demort dans Roger Rabbit. Mais Edgard la rassure aussitôt.

« Ne vous inquiétez pas, si on s'y met à trois, qu'on décortique tout cela, on pourra les faire tomber. Si toute l'organisation est démasquée, plus rien ni personne ne pourra vous causer du tort. »

« Mais pourquoi ne pas aller voir la police avec tout votre matériel ? »

« Ils sont partout. Ils ont infiltré toutes les strates de la société. Les flics haut placés sont des agents de ses organisations. L'Europe entière, mais aussi les USA, le Japon, l'Australie, et bien d'autres pays sont infestés de toute part par cette peste brune silencieuse.

Non, ce qu'il faut, c'est monter un dossier un béton. Faire toutes les connexions. Et contacter les bons journalistes, faire éclabousser tout cela au grand jour. Un peu comme l'a fait Snowden avec la NSA et

PRISM. Tout sera public, ils ne pourront plus faire marche arrière. C'est, je pense, notre seule chance. »

Elle continue d'hésiter. La peur se lit sur son visage. Edgar a dû toucher une corde sensible que je n'avais pas détectée.

« J'ai un bureau en ville, hors de mon domicile, connu de moi seul. Je propose que vous regardiez vous-même une grande partie des pièces. Elles ne seront pas toutes là, je les cache au maximum pour éviter qu'elles tombent en de mauvaises mains. J'espère que cela vous aidera à faire le bon choix.

Il m'envoie mentalement l'adresse. Un petit appartement, à Vellerti, en banlieue, au sud-est de Rome. Une petite ville un peu à l'écart, parfait pour rester anonyme.

« C'est noté. Je vous recontacterai dès que possible, pour vous prévenir de notre arrivée. »

« Comptez deux heures après le mail, reprend Friendly, pour être sûr que je sois sur place. À moins d'un fait d'une extrême gravité à traiter pour le journal, j'y serai. Et si vous vous y sentez plus en sécurité, vous pourrez vous y installer. C'est de toute façon le boulot qui paye. »

Elle ne dit toujours rien. Elle semble perdue dans ses réflexions. Cela se sent sans utiliser le moindre don. Tirillée entre l'espoir de mettre fin à toute cette histoire et la peur de perdre encore plus. Edgard nous laisse entre nous, afin de réfléchir à sa proposition.

Les discussions vont bon train, et durent toute la nuit entre deux séances de délectation physique. Elle me raconte ses peurs, ce qu'elle espère comme achèvement. Elle a toujours du mal à avaler que même les types de l'UDC, pour qui elle votait depuis près de dix ans, étaient des pourris comme les autres, mais surtout qu'ils semblaient bien pires.

Finalement, la rage de vivre prend le dessus. Au

petit matin, après un énième ébat, elle me dit en s'endormant :

« C'est bon, je vais le faire. »

Il est près de 13h, lorsqu'on se réveille. J'écris directement un mail à Edgard lui annonçant que l'on se mettait en route. On décide cependant de prendre notre temps et de regarder un peu les hôtels sur place. Elle tient à garder une certaine indépendance. Je trouve pour ma part que le risque de se faire chopper n'est pas à prendre à la légère. Mais s'il faut ne pas trop la brusquer et qu'elle s'habitue en douceur à la situation, on peut tenter. Je reste convaincu que résider sur place nous rendrait encore plus invisibles.

Une bonne heure plus tard nous nous promenons dans cette petite ville, regardant comme convenu, les hôtels, mais surtout nous repérons les lieux. On mémorise les chemins et routes, comme nous l'avions fait à Rome. Lorsque les deux heures demandées par EF furent passées, nous nous rendons dans cet appartement, en faisant bien attention de ne pas être suivis.

Il nous accueille les bras ouverts et nous conduit dans le living, transformé en ce qu'il appelle son bureau. Je trouve que le mot foutoir convient nettement mieux. Des tas de documents s'élèvent, parfois même par terre, dans toute la pièce. Cependant, c'est dans un tiroir d'un meuble au fond de la pièce qu'il s'attarde. Là, un tas d'une centaine de feuilles, bien ordonnées, nous attend.

« Ce n'est qu'une partie des documents. La plupart sont numérisés, et cachés dans un dossier chiffré. Les autres sont planqués à divers endroits dans la ville, connus de moi seul. »

Je prends le tas de papiers. J'y trouve pêle-mêle des extraits de compte, des articles de presse, des copies

de mails, des arbres généalogiques. La diversité des documents m'étonne à chaque page observée. Je passe un petit temps plongé dans cette mine d'or de renseignements. Le monde s'était arrêté de tourner pour Chris de Meesmaeker. Je n'entends même pas Edgard me questionner sur notre voyage.

Il nous fait ensuite faire le tour du propriétaire. L'appartement, cossu, est plutôt récent dans un petit immeuble résidentiel de trois étages. Il possède quatre chambres, dont l'une est squattée de temps en temps par Edgard lorsqu'il travaillait tard, les trois autres étant totalement vides de tout occupant. Ils n'avaient plus accueilli personne depuis plusieurs années, supposition vérifiée par la couche de poussière sur les meubles. Cet appartement est bien plus confortable que les hôtels minables que l'on avait visités depuis notre départ de Fribourg. Après s'être enfermés dans des cages à poules, on nous offre un vrai espace, où l'on peut respirer sans craindre d'étouffer l'autre. Mais Frida n'est toujours pas à l'aise.

« Faites comme chez vous, nous assène-t-il après être revenu dans le living. Voici des clés. Il y a toutes les commodités nécessaires, et pour la nourriture, les magasins du centre ne manquent de rien. »

« Si vous le permettez, j'aimerais encore réfléchir à votre offre. En tout cas, pour l'hébergement, répond Frida sans même prendre le temps de réfléchir.

Edgard se tourna vers Frida en lui souriant.

« J'espère que vous ne vous sentez pas forcé. J'ai l'air insistant, mais il faut regarder la réalité en face : à l'hôtel, sans couverture solide, vous ne savez pas aller bien loin. Vous serez plus en sécurité ici.

— Je comprends votre avis, qui est plein de sagesse. Mais j'ai encore besoin de me faire à l'idée. De m'habituer. »

Je la prends par les mains.

« Ne te fais pas de soucis, prends le temps qu'il te faut. Si tu veux, nous logerons à l'hôtel ce soir et on reviendra demain matin lire les documents. Et s'il faut répéter l'opération, jusqu'à ce que tu te sentes à ton aise, on le fera. »

Elle me sourit et m'embrasse.

« Merci, t'es un ange. »

29 Perdu ! Pressez A pour rejouer.

Les portes de l'appartement sont entrouvertes. Frida et moi restons figés sur le pas de la porte. Quelqu'un était entré. Tous les jolis tas de papiers avaient été renversés et piétinés. Au milieu d'eux, Edgard Friendly est allongé, face contre terre, noyé dans une mare de sang. Une partie du haut de son crâne a disparu, laissant se répandre la cervelle par ce trou béant. En regardant un peu plus loin, on voit les morceaux du crâne qui sont étalés sur la moquette. En imaginant l'impact, on aurait pu croire que le type avait été broyé par un étai. John Kramer ne doit pas apprécier un travail aussi bâclé.

Je me jette sur le bureau, plongeant dans le tiroir que j'avais vu la veille. Vide. Putain, si près du but. Je me mets à chercher frénétiquement dans la paperasse éparpillée sur le sol. Mais rien. Sur la politique italienne, vaticane, on aurait pu trouver son bonheur, mais aucune trace des documents qui s'attardaient sur mon pauvre cas. Tous les documents s'étaient envolés. De rage, je lance des coups de pieds dans les tas de papiers qui se mettent à voler dans toute la

pièce.

Frida, qui s'est agenouillée près du cadavre d'Egdard, m'appelle.

« Chris, viens voir. »

Il y a, sous la main gauche du corps, un petit papier. Une série de chiffres est inscrite dessus, gribouillée avec du sang : 4 8 15 16 23 42. Pas d'autres mots, aucune indication sur ce qu'ils signifient.

On se met à fouiller tout l'appartement. Il devait y avoir quelque chose pour nous aider, ce n'était pas possible autrement ! Chaque pièce, chaque meuble, chaque recoin sont passés au crible. Rien n'est laissé au hasard. Nous déchirons les coussins des fauteuils si on constate qu'une couture avait été refaite, les meubles sont renversés et retournés dans tous les sens. L'appartement, déjà en chantier la veille, se transforme en une copie conforme du grand capharnaüm.

Dans sa chambre, on retrouve une petite enveloppe encastrée dans son matelas. Une partie avait été décousue en son milieu pour insérer quelques petits documents. Dedans, il y a une clé USB, ainsi qu'une carte de Rome, certains lieux, majoritairement des ruines de l'ancien Empire romain, étaient entourés.

« Bon, je crois qu'on ne trouvera rien d'autre. On se casse. », dis-je en soupirant.

Nous nous sommes à peine éloignés d'une centaine de mètres que les sirènes de police commencent à éructer leurs symphonies cacophoniques dans toute la ville et qui se rapprochent de la scène de crime. On hâte le pas et on prend le premier train pour Rome.

Nous prenons à nouveau un hôtel tout pourri dans Rome, en espérant ne pas y rester plus d'une nuit. Il nous faut faire le tour de ces lieux, trouver ce qu'ils signifient et nous barrer au plus vite d'Italie. J'essaie, avant de nous lancer dans cette folle chasse au trésor,

de regarder le contenu de la clé. Impossible d'y accéder. Une seule fenêtre s'affiche, une invitation à rentrer un mot de passe. À situation désespérée, mesure désespérée : je commence à taper tous les mots de passe qui me viennent en tête : Lammour, Lammour je vais te crever, le nom de Friendly, Kommando machin chouette, rien n'y fait.

J'essaie la série de chiffres notée par Friendly avant de se retrouver à l'état de canette décapsulée. Systématiquement, je retombe sur cette invitation à rentrer la phrase magique d'Ali Baba. Chaque mot tapé grandit cette frustration que j'arrive de moins en moins à contrôler. Je suis prêt à lancer la clé à travers la pièce, mais Frida pose sa main sur mon bras en plein élan pour le stopper.

« Tu ne crois pas qu'on trouvera ce fameux mot de passe en cherchant les lieux indiqués sur la carte ? »

Je ravise mon geste. Elle a raison. Elle m'embrasse puis me tire par le bras.

« C'est bon ? On y va ? »

Nous nous dirigeons vers le lieu le plus proche de l'hôtel : Le Colisée. Et, contre toute attente, nous remarquons qu'il est quadrillé par toute une série de numéro et de chiffres. De 1 à 42.

« Et si les chiffres correspondaient à une zone du Colisée ? De mémoire, chaque ruine est quadrillée de cette manière, peut-être qu'un des chiffres correspond ? »

« Oui, mais lequel ? répondis-je.

« On a qu'à procéder par élimination. On commence par le sous-sol, qui couvre les zones 1 à 4, puis on remonte. »

« Ça me va. »

J'ai du mal à me concentrer sur les fouilles. Je suis absorbé par la magie du lieu. Mon esprit se met à vagabonder, s'imaginant tous ces couloirs, ces

gradins, à l'époque des grands jeux de cirque. Au bout d'une grosse heure, il faut se rendre à l'évidence. Il n'y a rien dans cette zone. Certaines parties, cadenassées, sont inaccessibles. On remonte d'un cran, la 8. Toujours rien. Alors qu'on se rend vers la zone suivante, je vis un petit panneau qui indique juste ces mots : Zone 42, danger ! Inaccessible au public pour raison de sécurité. Les geeks ne doivent pas être très heureux que leur chiffre fétiche soit utilisé de cette manière.

Mon sang ne fait qu'un tour. Je suis sûr que c'est là. Je n'attends même pas Frida, et vais directement jusqu'au sommet. Alors que certaines parties sont totalement verrouillées et nécessitent presque une équipe de démolition pour rentrer, une simple chaîne barre l'accès à la zone 42, qui consiste au pourtour du sommet des gradins.

Je passe la chaîne, suivi par une Frida à bout de souffle. Nous marchons sur le pourtour presque accroupis, pour éviter de nous faire voir par les quelques gardes du monument. Au bout d'un quart d'heure, coincé entre deux énormes dalles de pierre, un petit bout d'enveloppe brune pointe légèrement le bout de son nez. On la retire.

Il y a juste un mot de la même écriture aperçue chez EF. Tibet. Rien d'autre.

« Certainement une énigme. Je suis sûr que c'est la clé pour le mot de passe. »

J'adore la perspicacité de cette femme. Je l'embrasse, puis la tire presque par le bas pour l'emmener au lieu suivant, qui sur la carte, indiquait l'entrée des catacombes.

30 On a le même attaché-case !

Un silence de mort (c'est le cas de le dire) règne sur les catacombes, lieu mythique qui a protégé des milliers de pauvres ères persécutés par l'intelligentsia de l'époque. Proche de l'heure de fermeture, les touristes avaient déserté l'endroit. Seuls quelques gardiens se promènent ci et là, et l'empressement de rentrer chez eux se lit sur les visages. Il nous semble qu'ils maintiennent les visites ouvertes pour la forme. Mais, dès que nous posons le pied dans ces sombres tunnels, un problème majeur se pose à nous. Les zones ne sont pas numérotées. À la place, le quadrillage avait été remplacé par des lettres, celles-ci étant découpées en plusieurs zones, ce qui donnait un imbroglio avec des A1, A2, B1, etc.

Frida s'apprête à faire demi-tour. Il y a bien plus de zones que les fameux chiffres scribouillés par Édgard. Elle l'annonce qu'elle préfère essayer d'en trouver encore un aujourd'hui plutôt que de perdre son temps ici. Je ne suis pas convaincu. À bien le regarder, le 4 ressemblait à un A inachevé. Je veux juste essayer de regarder la zone A, qui ne touche qu'aux Cubicula des Sacrements. Sous mon insistance, et constatant que la zone n'est pas énorme, elle accepte.

On inspecte chaque recoin des cryptes, lorgnant dans chaque cavité, y passant nos mains lorsqu'un gardien a les yeux tournés. Après un bon bout de temps, ma main touche un coin d'objet. Il doit être en cuir. Impossible que pareils matériaux aient résisté aux passages du temps, et subsistent encore en l'état, avec toutes les fouilles, les pillages, et les hordes de touristes peu scrupuleux. Je tâtonne encore plus et je tombe sur une poignée, en cuir elle aussi. Je tire dessus sans rencontrer la moindre résistance. Au bout

de quelques secondes, j'ai en main un beau porte-document. En frottant la poussière, je me dis que ces formes et contours me sont familiers. En frottant plus, j'ai la confirmation, c'est une copie parfaite de mon vieux porte-document, enfoui dans le coffre de ma voiture, peut-être encore sur place à Uccle. Je m'exclame en souriant :

« Tyler, on a le même attaché-case ! »

Frida, répondit d'un air sarcastique :

« Oui, c'est bien Columbo. Mais tu sais, c'est un porte-document banal, qu'on trouve dans n'importe quel commerce. »

Elle casse mon enthousiasme. Je trouve la coïncidence énorme, que ce ne peut pas être le fruit du hasard. Qu'EF et moi, étions appelés à nous rencontrer. Je l'ouvre sans plus tarder et j'y trouve une enveloppe brune, comme celle que l'on avait récupérée au Colisée, accompagnée d'une chemise en plastique qui renferme une pile de documents. Je referme en hâte et Frida et moi nous éclipsons de ces sombres tunnels.

Il est cependant trop tard pour continuer la visite des autres lieux. La visite du Colisée nous avait pris beaucoup de trop de temps. Nous continuerons demain matin, dès les ouvertures des ruines. Avec un peu de chance, on aura fini avant la fin du jour.

Une fois rentré à l'hôtel, je m'attarde sur cette fameuse enveloppe brune. Elle renferme une lettre.

« *Bonjour,*

Si vous lisez ce document, c'est qu'il y a de fortes chances que je ne suis plus de ce monde. Certaines personnes m'ont toujours bloqué dans mes recherches, ont voulu me faire taire, m'ont menacé de mort. Pendant plusieurs années, je me suis caché, ici, en Italie, sous couverture. Mais en continuant du mieux que je pouvais mes investigations.

Les nazis n'ont pas perdu la guerre. Selon eux, ils ont perdu une bataille. Ils sont rentrés dès mai 1945 dans la clandestinité. Rappelez-vous, des questions sont depuis restées sans réponse. Hitler est-il réellement mort ? Où est son corps, puisque personne ne l'a vu ? Certains disent avoir vu des dignitaires nazis en Amérique du Sud. Où sont passés les résultats de recherche de certaines opérations nazies ? Nous connaissons leurs noms, mais jamais aucun document prouvant leur existence n'a été trouvé.

Cela fait plusieurs années que je me pose des questions. Depuis le meurtre de cette famille marseillaise. Des connexions bizarres, tues par la presse et ignorées par la police, étaient visibles comme une église au milieu d'un village. Personne ne se posait de questions. Et moi, à force de gratter, j'ai découvert de véritables horreurs tapies sous la surface de milliers de petits faits divers. Oui, les nazis étaient toujours là. Ils ont gangrené la société, se sont infiltrés partout. Ils attendent patiemment leur heure, un signal venant de je ne sais où et je ne sais qui.

Je n'ai pas encore toutes les réponses, mais j'approche du but. J'ai ramassé des centaines et centaines de documents. Le tas que vous voyez, ici, n'est qu'une infime partie. Certains sont uniquement numérisés, planqués dans un appartement avec une carte de Rome. Ce plan contient tous les lieux où les documents ont été cachés ainsi que la clé pour décrypter les fichiers numériques. Si vous trouvez cette mallette, faites-la parvenir à Marcelle deLatour, reporter au journal français Figora. Elle saura quoi en faire, respectera votre anonymat et vous récompensera. Mais surtout, ne la donnez pas à la police, ou à d'autres services de presse. Ils sont partout. Notre monde, notre liberté est menacé par

ses fous furieux.

Merci.

EF.

La lettre, en trois exemplaires, répétait identiquement la même chose. Seule la langue diffère : italien, français et anglais.

Je regarde les documents fournis dans la valise. Ils composent l'ensemble de l'enquête préliminaire d'Edgard. Lammour, ses liens avec certains groupuscules de droite, mais surtout tout ce qui concernait l'affaire de Marseille. La petite fille dotée du don de prescience, les comptes-rendus des auditions, mais surtout le compte-rendu retranscrit des auditions de Derek Vigneron.

On passe une grande partie de la nuit dans les documents, avec une pizza que j'avais vite cherchée. Je tombe sur un papier qui me rend perplexe. Le certificat de naissance de Lammour. Le nom de la mère avait été comme gommé, effacé du certificat. Quant à la case du père, elle était totalement vierge. Ensuite, daté de quelques jours par après, un certificat d'adoption fut émis. Le petit Frédéric fut adopté par Roger Lammour, un ancien homme d'affaires juif réfugié dans le sud de la France en 1939 suite aux barbaries nazies. Ce secret n'était connu de personne, n'était absolument pas public. Tout le monde ignorait qu'il avait été adopté. Sous le certificat d'adoption et de naissance, une marque récente avait été faite au stylo-bille : LA1. Mais après avoir épluché toute la pile, nous n'arrivons pas à une référence équivalente à ce code.

Frida et moi fermons les yeux, gagnés par le sommeil, la tête encore plus remplie de questions qu'à notre réveil.

31 c'est à moi, ça !

Nous nous mettons en quête des documents dès la première heure. Selon les chiffres, il nous reste cinq lieux à découvrir. Petit problème : Il en reste six sur la carte, dont deux à proximité l'un de l'autre, du côté du forum. Après il nous reste encore les ruines du mont Palatin, les thermes de Caracalla. Le dernier cercle se trouve dans le grand parc de la Villa Borghese.

En un rien de temps on élimine le forum romain. On retrouve juste deux mots, comme lors de notre visite au Colisée. Le premier est Terre Creuse, le second Atlantide. Nous pouvons faire nos recherches sans être inquiétés : nous sommes les premiers touristes, les seuls à poireauter à l'entrée quelques minutes avant l'ouverture. Personne ne semble nous suivre et nous avons le site rien que pour nous. Nous sommes tout joyeux et confiants en quittant le lieu. Jusqu'à ce qu'on tombe sur les gardiens à la sortie. Ils semblent nous observer de loin, les sourcils froncés. Mais ils ne s'approchent pas de nous. Nous faisons comme si de rien n'était, rassemblant notre courage alors que cette vision nous fichait une trouille du tonnerre. On décide de se diriger vers le lieu suivant, en reprenant notre technique des tours et détours dans toute la ville, au cas où quelqu'un se serait mis à nous suivre.

Pendant notre tour de cache-cache, Frida décide de se rendre à un kiosque de journaux. Son sang se fige sur place. Elle se met à trembler. Elle me pointe du doigt les journaux de la devanture. Nos visages sont affichés en grand sur la première page. On traduit les titres, qui balancent tous la même rengaine : meurtre à Velletri, voici les suspects. Les photos avaient été prises la veille, certainement d'un des appartements de l'immeuble de Friendly.

Nous stoppons notre route et retournons à l'hôtel. Je me mets à googler nos noms et celui de Velletri sur le Net. Via les quotidiens belges, je vois que mon identité était confirmée par la multitude d'empreintes digitales que j'avais laissées dans le pied-à-terre de la victime. Ils n'avaient pas encore formellement identifié Frida, mais la police le soupçonnait, bien que sa voiture avait été retrouvée dans le sud de l'Italie. Merde, la horde de skins allait se ramener de nouveau à Rome, si elle n'était pas déjà sur place. De toute façon, seules des brutes dans leur genre auraient pu fracasser Friendly de cette manière.

Frida a une idée, tellement bête ou évidente que je n'y avais jamais pensé. Elle me fait aller acheter de la teinture pour cheveux. Du blond pour mes cheveux bruns, du noir pour ses beaux cheveux blonds soyeux. Elle me fait prendre également une fausse moustache. Le printemps pointait son petit nez dans la péninsule italienne, et avec nos cheveux maquillés et munis de lunettes de soleil nous sommes devenus méconnaissables. J'ai l'impression d'être comme Cole, dans l'armée des 12 singes, déguisé pour échapper à la police qui le prenait pour un forcené. On repart, en toute hâte, visiter le reste des lieux afin de quitter Rome le soir même.

Nous visitons d'emblée le mont Palatin et les thermes. Je suis toujours subjugué par les vestiges de cette vieille civilisation qui avait dominé le monde pendant des siècles. À nouveau, on récupère deux mots : capitale et Saint Yves d'Alveydre. Nous ne sommes pas beaucoup plus avancés. Il faudra faire une recherche sur ce nom-là, dès que l'on pourra se poser quelque part.

Il ne nous reste plus que les jardins de villa Borghese, qui étaient énormes. Quatre-vingts hectares à fouiller. Avec tous les chiffres épuisés, nous n'avons

aucune indication. Avec toutes nos aventures, nous y arrivons en milieu d'après-midi. Le jardin, magnifique, regorge de monde qui se promène. Le temps est agréable avec ses petits rayons de soleil encore trop faible pour cuire un être humain. Mais je fais face à un grand découragement : le parc est réellement immense. Autant chercher une aiguille dans une botte de foin.

Frida, cependant, m'indiqua qu'il reste une pseudo ruine romaine dans le parc. La face d'un vieux temple dédié à Esculape, qui avait été reconstruit au dix-huitième siècle. Le temple originel, lui, avait été détruit pour faire place à une grande église.

L'intuition féminine frappe encore en plein dans le mille. Le premier lieu que l'on fouille dans le parc. La fameuse façade est à l'écart des sentiers principaux, bien visible cependant de l'autre côté d'un étang. Elle est purement décorative, uniquement là pour faire joli, témoigner de la grandeur passée du temple érigée en l'honneur d'un dieu de la médecine suite à une épidémie de peste. Il y a cependant un gros hic.

Un type est là, en train de fouiller lui aussi. Vêtu d'un long pardessus noir qui enveloppe un costume tout aussi sombre. Son visage, qui fait penser à une fouine, est surmonté de lunettes cerclées et d'un chapeau tout aussi noir. L'exemple typique du nazi des services secrets d'Indiana Jones dans les aventuriers de l'arche perdue. Et il se tient là, tranquillement à fouiller l'endroit que nous convoitons. D'un coup, il sort un attaché-case, en tout point identique à celui qu'on avait récupéré la veille. Je tente le tout pour le tout, en poussant désespérément dans son esprit.

« Hé, mais c'est à moi, ça ! »

Le gars stoppe son mouvement, et semble étonné. Mais la poussée ne fonctionne pas. Bien au contraire, je me retrouve à nouveau face à cette sensation, ce

mur qui bloque mon don. Désespéré, j'agrippe la mallette, et tente de la tirer vers moi. Je répète la même sentence encore et encore tout tirant de plus en plus fort pour qu'il lâche prise. Le type en face commence à baliser sévère. Ses yeux virent du bleu océan au bleu noirâtre des tempêtes. J'esquive son premier coup et réplique d'un crochet du droit. Mais je l'effleure à peine. Je vois son poing se lever, prêt à s'abattre sur moi. Je l'esquive à nouveau en plongeant, l'attirant avec moi dans ma chute. Lorsqu'il touche le sol, je me jette sur lui. Je n'arrive plus à contenir mes coups. Je suis emporté par la colère, je n'ai plus peur, je veux juste qu'il paye pour tous les autres. Je le frappe de mes poings, à n'en plus finir. Je suis interrompu subitement par la voix de Frida qui hurle en allemand.

Je ne comprends pas tous les mots. J'ai juste quelques notions d'allemand appris sur le tas pendant mon passage à Fribourg. Je comprends les mots « contrôle », « malade », « puis donnez mallette ». La voix de Frida, dans la langue de Goethe lui donne un air autoritaire et menaçant. Je dois dire, je trouve cela plutôt sexy. Mais pour le gaillard en face, ça ne fait pas le même effet. Il me bouscule, comme si mes poings l'avaient à peine effleuré. Il se lève en trombe et part en courant sans demander son reste. La mallette gît là, à côté de moi.

32 Les clés de Shambhala

Je me relève en attrapant mon bien le plus précieux, cette fameuse mallette et ne la lâche plus. Frida est

toujours à côté de moi, disant encore quelque chose en allemand. Je comprends seulement le mot « cours ». Le type ne se retourne pas et accélère sa course de plus belle. Frida semble bien lui foutre les jetons.

« Eh bien, on peut dire que tu en fais de l'effet, avec ta voix. Je dois dire que tu étais impressionnante. Et dans mon cas, ça m'a un peu émoustillé... » dis-je.

Elle se met à rire.

« Que tu es drôle ! Bah, si tu veux ce soir... »

On continue la discussion tout en hâtant le pas vers le métro le plus proche.

« N'empêche, tu lui as fait un sacré effet, à ce type... »

« Oui, en fait, il y a un secret que je dois t'avouer. Je peux faire plier la plupart des gens à ma volonté rien qu'avec ma voix. On pourrait dire que j'ai un don, comme toi, même s'il fonctionne moins bien... »

J'arrête de marcher. Son affirmation me pose question.

« Mais, tu aurais pu empêcher ton agression alors, m'exclamé-je. »

Son visage s'assombrit.

« Non. Je te l'ai dit, ça ne fonctionne pas tout le temps. Sur pas mal de gens, ça ne marche pas du tout. Lorsque les quatre types sont rentrés chez moi, je n'ai rien pu faire. Contre toi non plus d'ailleurs, ma voix ne fonctionne pas. J'ai essayé plusieurs fois, lorsque tu t'étais installé chez moi. »

Ses joues prennent une teinte rose. Elle s'arrête une seconde, puis reprend.

« Oui, les premiers jours, j'ai essayé de te mettre dans mon lit avec ma voix. Mais tu résistais, impossible de te faire plier. J'ai dû patienter un bon petit temps avant que tu ne cèdes à mes avances. »

Elle me sourit puis me prend par le bras. Nous

repreons notre marche, sans nous dire le moindre mot pendant le reste du trajet. On ramasse nos affaires à l'hôtel et on prend la direction de la gare la plus proche.

L'argent commence tout doucement à manquer. Nous nous étions reposés sur nos lauriers, profitant au maximum de l'argent de Frida. Mais là, il n'était plus possible de retirer le moindre bifton sans attirer l'attention. Nous devons donc renoncer à un train direct, beaucoup trop cher. Je veux éviter Turin, mais bien rester dans le nord de l'Italie avant de décider notre destination suivante. On jette notre dévolu sur Milan. Six heures et un changement à Vérone plus tard, nous sommes arrivés. Il ne nous reste que cinq cents euros en poche. Assez de toute façon pour quelques nuits d'hôtel, mais ça reste peu. J'inceptionnerai demain, Milan c'est grand, il y a plein de touristes français qui viennent faire du shopping. Ce sera les doigts dans le nez, pas comme à Turin.

On prend le premier Bed and breakfast que l'on trouve, près de la gare. Il est passé 23h lorsque nous arrivons, on ne peut pas se permettre de parcourir la ville à cette heure-là, à moins de passer la nuit dehors et je veux à tout prix éviter cette peine à Frida.

Une fois installés dans la chambre, nous nous mettons à l'ouvrage en épluchant les documents. La deuxième mallette en contient bien plus. On y trouve même des arbres généalogiques, des diagrammes de toutes sortes. La profusion d'informations est telle qu'on ne sait plus où en donner de la tête. On procède par élimination. Il reste toujours le mystère des petits bouts de papier. On décide de résoudre en premier ce rébus qui nous avait fait courir dans tout Rome.

On reprend tous les mots pour bien les analyser : Tibet, Terre creuse, Atlantide, capitale et Saint Yves d'Alveydre.

Ce dernier nom m'intrigue. Une petite recherche Google nous indique qu'il était un des premiers à parler d'une terre de légende nommée Aggartha. Un ancien Empire qui daterait du temps du mythe de l'Atlantide et qui prospérerait encore sous terre. L'Aggartha avait été recherchée par les nazis durant les années 40, qui envoya plusieurs expéditions au Tibet, où se trouverait, avec l'Amérique du Sud, une des entrées de ce royaume souterrain. Ce nom colle avec tout le reste.

Je tente Aggartha comme mot de passe.

L'invite de commande s'affiche à nouveau. Le mot de passe n'est pas bon. Agartha est orthographié de plusieurs manières différentes sur le net. Je les tente toutes : Asgartha, Agarththa,... mais rien n'y fait. Impossible d'accéder aux documents. Je suis prêt à jeter l'éponge lorsque la douce voix de Frida me souffle doucement dans l'oreille : « essaie Shambhala »

Et elle se relève. Je me tourne vers elle et insiste.

« Vas-y tape. Je suis sûre que c'est cela. Shambhala est la capitale de l'Aggartha. Ils en parlent dans un manga anime, que j'avais vu chez mon neveu. Des illuminés d'un culte mystique nazi qui essayaient d'atteindre Shambhala pour récupérer une super arme pour le futur Führer. Ces types de dessins animés sont souvent inspirés de faits réels ou historiques. »

Elle me fait un clin d'œil et continua de consulter les arbres généalogiques, tentant de les assembler pour y voir toutes les connexions possibles.

Je tape le mot, sans plus y croire. Mais elle a une nouvelle fois raison. Cette femme est incroyable. Elle doit avoir une intelligence et une culture générale hors du commun. Après avoir appuyé sur la touche entrée, une petite boîte de dialogue apparaît. Je ne lis

que ces quelques mots : « la stase est ouverte ». Une fois le bouton « Ok » cliqué, une fenêtre contenant des centaines de dossiers s'affiche à l'écran.

33 Bordel organisé

Le fameux container s'ouvre. Des centaines de milliers de documents nous attendent, tous classés selon un thème bien précis : politique, business, finances, relations, familles, et bien d'autres dossiers. Je regarde la taille de l'ensemble des fichiers : plusieurs gigaoctets. La masse de fichiers à consulter est tout simplement énorme. À la racine du container, il y a une sorte de fichier index créé à l'aide d'Excel. On peut y faire une recherche par nom, par annotation de documents, par sujet. Il n'avait pas chômé l'Edgard. Seulement, la majorité des documents sont encore à classer. Même si on s'était mis à trois, je pense qu'il nous aurait fallu plusieurs années pour tout analyser et classer.

Bien qu'il soit plus d'une heure du matin lorsque nous arrivons à ouvrir ce fameux dossier, je suis ultra excité. Frida, tout aussi enthousiaste avec son immense puzzle de noms, de famille de descendance, ne sent pas la fatigue non plus. Seulement, je n'arrive pas à me décider par où commencer. Je décide de regarder le fameux dossier « incroyable commando ».

La majorité des documents sont des scans de vieux livres et de vieux documents. Certains datent des années 50, d'autres sont un peu plus âgés. Cependant, la majeure partie de ce qui provient des livres relève beaucoup plus du mythe que de l'histoire. Je trouve

cependant un rapide résumé compilé par le journaliste.

Le dossier traite beaucoup plus de la société Thulé que le projet lui-même, qui n'est que vaguement mentionné dans les articles de livres. Cette société, fondée en 1919 par un certain Rudolf Sebbotendorf, vouait un culte au mythe de l'hyperboréen, l'homme blanc supérieur. La race aryenne, quoi. Dans son cercle gravitaient de nombreux Allemands qui allaient devenir les cadres du futur parti nazi : Göring, Rudolf Hess, etc. Le culte de Thulé en plus d'être nationaliste, raciste et antisémite était versé dans l'occulte, cherchait par tous les moyens à accéder à divers lieux mythologiques, lieux de pouvoir des légendes, la magie.. Elle se tourna naturellement vers le mythe de l'Agartha, de Shambhala. Selon certains sages du culte, ce lieu mythique n'était autre que la patrie originelle de la race aryenne. Le culte fut officiellement dissous par Hitler dans les années 30 lorsqu'il interdit toutes les loges maçonniques et autres sociétés secrètes concurrentes, mais il aurait continué à subsister, officieusement, au sein d'une unité spéciale de la SS.

Tous les autres documents d'époque sont en allemand, impossible pour moi de les lire correctement. Je reconnais parfois certains mots. Ce sont principalement des rapports écrits, venant de divers services de la wehrmacht. Frida m'aide à les traduire. Nous avons la première preuve que ce projet « unglauschible Kommando » était bien réel. La plupart des documents se ressemblent assez bien, rapportent multiples expériences réalisées sur des cobayes humains, dans les camps de concentration. Au plus nous lisons, au plus nous sommes pris de nausées devant le barbarisme et l'inhumanité nazie.

D'après ce que nous comprenons en lisant les

documents, le projet « Kommando » était une des priorités top secrètes de la SS. Ils voulaient, par des manipulations génétiques, donner des capacités hors du commun à tout allemand qui correspondait au mythe aryen. À cette fin, ils enlevaient toutes les personnes susceptibles d'avoir une capacité hors du commun et les parquaient dans des labos. Selon leurs observations, ils créaient des sérums à base du sang des cobayes, de cellules humaines et je ne sais quoi d'autre. Ils testaient ensuite ces sérums sur les prisonniers des camps, principalement à Auschwitz. La plupart des sujets d'expériences mourraient dans d'atroces souffrances, certains s'étaient même vu subir des déformations sur leur corps. D'autres perdaient totalement la raison. Sur tous ces rapports consultés, il ne fut mentionné nulle part qu'un sérum avait fonctionné ou qu'un sujet avait survécu. L'ensemble de ces documents n'était ni plus ni moins que la galerie des horreurs du troisième Reich.

Un dernier document attire mon attention. Il avait d'ailleurs été mis en évidence, annoté par Edgard. J'y lis le seul témoignage dans la presse d'une jeune fille de quinze ans qui possédait un don. L'article datait de la fin des années trente. Alésia Crowley pouvait parler aux esprits des morts, elle les voyait et pouvait dialoguer avec eux. Elle habitait non loin de Marseille. Dans l'entrevue avec les journalistes, elle expliqua qu'elle avait rencontré un gars habillé de manière saugrenue, plutôt âgé avec des cheveux gris mi-longs, complètement désordonnés. Serait-ce une énième trace de ce fameux Enguerrand ?

Finalement, ne trouvant rien de réellement probant, je m'attarde sur un des premiers dossiers. Les affaires de meurtres et d'enlèvements, dans toute l'Europe. Les cibles de ces exactions étaient les personnes qui, selon leur entourage, avaient un don. Edgard avait

recensé une trentaine de cas, sur une période de cinq ans. Le dernier dossier en date n'était autre que le mien. On y retrouve d'ailleurs tous les articles traitant de la traque, de la pseudo-tentative d'assassinat de Lammour, ma trace retrouvée à Paris... Il avait tout récolté.

Le premier dossier, quant à lui, s'attaque à l'affaire de Marseille. Il reprend toutes les pièces qu'Edgard nous avait montrées il y a à peine quelques jours. Mais un nom attire mon attention dans toutes les retranscriptions des témoignages. Celui de la matriarche de la famille. Une certaine Alésia Crowley. Je vérifie vite le document dans le dossier Kommando, le nom concorde en tout point.

Je ferme l'ordinateur et me dirige vers Frida qui avait capitulé et s'était allongée sur le lit, prête à s'endormir. Je me blottis contre elle, et ma jolie blonde se retourne, venant se lover dans mes bras. Entre deux baisers elle me demande si j'avais trouvé quelque chose.

« Oui. Demain, nous partons pour Marseille. »

Chapitre 4 L'insaisissable Enguerrand

34 Massilia Sound System

Ce vieil homme à moitié taré, insaisissable, doit être la clé. Ce fameux Enguerrand qu'Edgard avait rencontré bien des années plus tôt. Cet homme qui m'avait averti de ne pas m'approcher de Lammour.

Non sans crainte, nous prenons la route dès le lendemain pour nous diriger vers Marseille. Nous avons peur de passer la frontière. La république française a renforcé les contrôles à toutes ses frontières suite aux attaques de Satyre Hebdo. De plus, la police m'avait mis sur le dos plusieurs agressions lors de mon passage à Paris. Je suis activement recherché, Europol placardant ma tronche de cake dans chaque espace d'affichage disponible. Et en outre, il faut le notifier, des troubles ont éclaté avec des réfugiés venus du Proche-Orient et qui étaient coincés entre l'Italie et la France, chaque pays refusant d'héberger ce qu'ils appelaient les profiteurs.

Des échauffourées ont régulièrement lieu entre les forces de l'ordre et les réfugiés, appuyés par un immense groupe de militants des droits de l'homme.

Mais nous n'avons pas le choix. Cette clé, c'est peut-être cette vieille femme qui doit l'avoir. Elle a certainement rencontré Enguerrand, avait connu la guerre, avait peut-être dû fuir les SS, et avait vécu avec sa famille des événements presque similaires à mon aventure. La voir m'est donc impératif.

Je sais, c'est moche, mais le délit de sale gueule est monnaie-courante en France. Pour passer la frontière, il faut mettre cette évidence à profit. Dans le train, Frida et moi nous installons juste derrière un groupe de jeunes d'origines maghrébines partis faire la fête à Milan. Si les flics/douaniers débarquent, ils choisiront à coup sûr le groupe de jeunes et nous laisseront tranquilles. Je ne suis pas fier de ce que j'ai fait, je l'avoue. L'instinct de survie prend le dessus sur toute éthique. Les autres ne comptent plus. Seul l'objectif, ma survie, ma disculpation sont devenues ma ligne de conduite. Le reste n'est qu'accessoire. Une fois tiré d'affaire, je pourrais rendre le monde meilleur et réparer mes conneries.

La stratégie fonctionne à merveille. Dès que nous traversons la frontière, quatre flics en civils débarquent et s'attardent directement sur la bande. J'exalte quelque peu les sentiments des deux groupes opposés : chez les jeunes, j'augmente la colère et la frustration. Chez les flics, je titille le mépris. Les jeunes demandent rapidement pourquoi eux sont emmerdés et pas le couple de petits vieux trois sièges plus loin. Les voix s'élèvent rapidement. Un des policiers frappe un des jeunes. Révolte, les quatre gaillards de la banlieue marseillaise se ruent sur les flics qui doivent appeler à l'aide. À l'arrêt suivant, dix poulets en renforts montent dans le train et

embarquent les jeunes. Tellement pris par l'altercation, les flics ignorent le reste des passagers.

Arrivés à Marseille, nous ne sommes pas pour autant plus avancés. Rechercher cette femme, si elle est encore en vie, risque de nous prendre pas mal de temps. Pendant que Frida commence à éplucher des annuaires en tout genre, j'inceptionne quelques personnes. J'ai d'ailleurs la chance de tomber sur un petit dealer qui venait de finir sa tournée. Pas de bol pour lui, je pars avec tout son fric, environ 2000 euros. Tant pis pour lui s'il doit ce fric à quelqu'un, il n'avait qu'à pas dealer de la came.

À la tombée de la nuit, nous rentrons bredouille à l'hôtel. Frida commence à éplucher un peu plus en détail les documents sur l'affaire marseillaise. Elle remarque un élément qui ne m'avait pas sauté aux yeux. Dans un article, Alésia Crowley était qualifiée de médium professionnelle. Elle consultait encore à l'époque de son interview. On se met à rechercher sur le net les voyants du coin. Miracle, elle est toujours répertoriée comme active. Frida téléphone dès le lendemain et à force de négociation, elle décroche un rendez-vous trois jours plus tard.

Trois jours d'attente interminables. Frida et moi ne sortons pas de la chambre, toujours occupé à classer ces documents. Enfermés de la sorte, la tension monte peu à peu entre nous. Nos voix s'échauffent de temps à autre, pour des petites broutilles. À cran, paniquant à chaque passage de sirènes, l'atmosphère devient irrespirable. Et une dispute, la première, éclate. Frida, renverse du café sur une partie d'un arbre généalogique. Un très vieux papier, d'une cinquantaine d'années, qu'il fallait manipuler avec soin. Le café rend le document illisible, transperce la feuille. Les papiers entassés dessous subissent le même sort funeste. Lorsque je vois la catastrophe, je

rentre dans une panique. Il ne faut pas perdre une miette d'informations ! Et si, justement, ce document contenait l'information capitale, celle qui permettrait de mettre à bas toute cette affaire ? J'essaie tant bien que mal de récupérer ce qui est possible, mais le papier se désagrège au contact de mes mains. Elle, regarde par-dessus mon épaule sans bouger, et visiblement imperturbable. Voir Frida qui ne semble même pas ennuyée de son geste, ni de tenter de réparer sa connerie, me fait sortir de mes gonds. Nos voix s'empportent et une immense cacophonie de cris et jurons réveille les chambres voisines. Le Massilia Sound System symphonique version Chris et Frida. Ce n'est que lorsque le personnel nous menace d'appeler la Police que nous cessons notre querelle. Oui, dans un sens cette menace nous effraie tellement que nous en oublions nos différends. Pourtant, je le sens, la tension, est bien encore là. J'appréhende le jour où elle refera surface, car je sais que ce sera bien pire et que les dégâts seront considérables, pour elle comme pour moi.

Le dernier jour, on décide de faire une pause dans le tri de tout ce fatras. On ose une petite ballade dans le vieux port Marseillais lorsque le soleil passe l'horizon. Une promenade main dans la main, comme deux amoureux transis. Cette sortie nous apaise tous les deux, et le soir, nous refaisons l'amour plus fort que jamais. Une nuit intense, comme celles que l'on avait connus à Fribourg, avant de prendre la fuite tous les deux. Je ne le sais pas encore, mais nous vivons notre dernière grande nuit de passion.

35 Dans chaque histoire, il y a un vieux. Ici, c'est une vieille.

Il y a toujours des vieux dans chaque histoire. Des vieux qui sont là pour nous aiguiller et nous donner de précieux indices. Mon histoire n'échappe pas à la règle. Nous sommes là, dans cette petite rue de Plan-de-Cuques, à attendre que la vieille de mon histoire nous ouvre la porte.

Bien qu'elle ait plus de quatre-vingt-dix ans, cette petite dame conserve une formidable énergie et une vivacité d'esprit hors-pair. Habillée un peu comme une romanichelle, elle s'entoure d'un certain mysticisme pour appâter le client, comme elle nous dit en nous accueillant. Alésia, malgré son âge, pratique encore pour quelques personnes ses talents de médium-spirite. Elle refuse de plus en plus les clients, nous dit-elle, préférant se consacrer à ses rares habitués et passer le plus clair de son temps à se « préparer ». Elle nous avait accordé une exception, l'accent puis les dires de Frida l'avaient intriguée. C'est ce qu'elle nous dit, en façade alors qu'elle nous accueille chez elle. Une fois la porte de sa maison fermée à clé, elle prend un air grave. Elle nous fait asseoir dans un petit salon, là où elle recevait ses « clientes ». Assise devant nous, son discours change du tout au tout.

« Je sais qui vous êtes. Je sais pourquoi vous êtes là. Ce jour est enfin arrivé. Cela fait des années que j'attends ce moment. »

Frida et moi sommes guère étonnés. Mais on ne dit toujours rien. Elle nous regarde droit dans les yeux, d'un regard impassible, qui ne transmet aucune émotion.

« Vous vous posez des questions, Chris. À vous regarder, on a l'impression de voir un enfant qui est

en train de découvrir le monde. Vous êtes prêt à croire à tout ce que vous voyez. Chaque réponse apporte de nouvelles questions qu'il vous brûle de solutionner. Vous avez une belle âme. Même si certains de vos actes sont discutables, la cause qui vous a animé jusqu'ici est noble et belle. Mais imparfaite. »

« et que savez-vous de ma cause, au juste ? », dis-je intimidé.

« Vous voulez rendre le monde meilleur, le rendre plus beau en chassant toutes les pensées et émotions négatives. C'est un noble but. Seulement, vous vous êtes attaqué à l'un des plus gros maux de notre terre, et avec votre inexpérience, vous avez lamentablement échoué. »

Je suis un peu vexé. En soi, elle me traite de gros débutant.

« Vous savez comment je peux corriger le tir ? »

« Non, je ne le peux. Ce n'est pas de mon ressort. Vous avez encore du chemin devant vous, moi je ne suis là que pour vous montrer la voie. Comme Edgard Friendly l'a fait avant moi. Vous possédez presque toutes les clés du puzzle. Il ne vous reste qu'à découvrir les pièces maîtresses. »

Je n'aime pas quand on me parle par énigmes. J'aime qu'on me présente les choses de but en blanc.

« Vous savez qui possède ces pièces ? »

— Oui, bien sûr. Il s'agit de Gusfand. Je crois qu'Edgard le connaissait sous le nom d'Enguerrand. »

Cette évocation me requinque en un instant.

« Vous savez où le trouver ? »

— Non. On ne trouve pas Enguerrand. Il vient à vous. Si vous êtes dans le besoin, si vous remplissez les conditions. Si vous l'appellez avec suffisamment de foi. Et pour l'instant, elle vous fait encore défaut. »

— Je ne comprends pas, répondis-je.

— C'est normal. Pour comprendre, je vais vous

conter mon histoire. »

Elle se tourne vers Frida, avec un air sévère. Puis elle reprend.

« Cependant, je ne raconterai rien tant que cette personne est près de nous. Sans vouloir vous offenser, chère Madame, ce que je dois dire ne peut l'être qu'à Chris. Ce sera à lui de vous répéter ce qu'il veut bien vous raconter. »

Frida, vexée, sort de la pièce sans dire un mot. Elle attend dehors dans le jardin de la maison. Une fois qu'elle est installée, Alésia commença son histoire.

« Aussi loin que je me souviens, depuis toute petite, j'entendais des voix. Au début, de manière assez faible. Mais au plus le temps passait, au plus elles gagnèrent en intensité et devenaient de plus en plus nombreuses. Le paroxysme arriva vers mes douze ans, au moment de ma puberté. J'entendais des voix toutes la journée. Je répétais des choses que les voix me disaient, que je n'étais pas censée savoir. Ma mère pensait que j'étais possédée. Elle était profonde chrétienne, et tenta d'ailleurs de me faire exorciser. Le curé, bien sûr, ne put rien faire. On essaya les crucifix dans toutes les pièces, on essaya toutes les méthodes de grand-mère pour chasser les esprits, rien n'y fit. Alors qu'on essayait toutes ces méthodes, les voix continuèrent à grandir. J'ai cru devenir folle. Dans le marasme ambiant, je percevais régulièrement une voix. Elle me disait « appelle-le. Gusfand. Dis trois fois son nom, plusieurs soirs de suite. Il viendra. »

En désespoir de cause, je fis exactement ce que cette voix me disait. Pendant un mois, tous les soirs, avant de dormir, je répétais trois fois le mot : Gusfand. Gusfand. Gusfand. Mais rien ne se passait. Le soir où je décidai d'abandonner, on frappa à la porte de la maison.

C'était un vieillard, habillé de drôle de manière. Un

grand par-dessus beige, le front dégarni et des cheveux mi-longs en bataille. Il portait des lunettes métalliques qui cachaient ses yeux. Il parla à mon père et ma mère, d'une voix très douce. Il leur annonça qu'il était au courant de mon problème et qu'il était venu nous aider. Il ne demandait rien en échange, seulement le gîte et le couvert le temps qu'il mettrait pour nous aider. Il expliqua à mes parents que je n'étais pas atteinte de malédiction, que je n'étais pas possédée ou quoi que ce soit d'autres. J'avais simplement un don, très rare, celui de percevoir au-delà du voile qui sépare le monde des vivants de celui des morts. Après ses premières explications, mes parents acceptèrent son offre. Ils étaient heureux d'avoir quelqu'un qui apportait des réponses, ce que le curé n'avait pas réussi à faire. Pendant une semaine, Gusfand resta avec moi. Il m'apprit à maîtriser ma capacité : à écouter les voix correctement, à me concentrer sur l'une d'entre elles, mais aussi à les chasser et faire le vide dans mon esprit. Au bout de cette semaine d'apprentissage, il disparut comme il était venu. »

Je revis Gusfand une seconde fois, en 1940. L'armée allemande venait de rentrer en France, et venait de balayer la Belgique. Il m'expliqua que l'armée nazie était très dangereuse, et cherchait des personnes comme moi. Que je devais me montrer prudente. On passa sous le gouvernement de Vichy. Mais des rumeurs nous parvinrent : des rafles avaient lieu, principalement des juifs. Personne ne savait où ils allaient. Puis un soir, un homme vint poser des questions. Il avait vu l'article du Petit Marseillais qui parlait de mon « don ». Mon père baratina que c'était une mauvaise blague que l'on avait fait à l'époque. La nuit même, il m'emmena dans le maquis où je restais pendant cinq ans jusqu'à ce que les nazis soient

chassés du pays. Durant cette période, cependant, je connus un garçon ultra charmant. Il était si beau avec ses yeux bleus et cheveux blonds. Et très courtois. Il n'arrêtait pas de me faire du charme. Durant l'hiver 44, je cédaï à ses avances. Lorsque je compris qu'une vie grandissait en moi, il me sourit et semblait transporté de joie. Mais dès le lendemain, il avait disparu.

Pendant très longtemps, je n'entendis plus parler de Gusfand. Après la guerre, ayant une bouche à nourrir, je m'installais comme voyante. J'eus très vite beaucoup de succès. Des tas de gens venaient me rencontrer, certains venant même de Paris. Mais faire le relais entre les morts et leur famille fut extrêmement fatiguant. Ma fille, quant à elle, grandit sans développer la moindre capacité. Sa fille après elle non plus. Mais Camille, mon arrière petite-fille, elle, fit des démonstrations étonnantes dès ses trois ans.

Elle pouvait prédire un peu tout ce qui allait arriver à l'avance autour d'elle. Elle savait, par exemple, que je viendrais la visiter alors que ses parents ne lui en disaient rien. Elle a prévenu, par exemple, la catastrophe de machin chouette en XY. Mais elle se sentait perdue. Son don était un peu comme une malédiction pour elle. J'appelai Gusfand, non pour moi, mais pour ma petite chérie perdue. Ce fut la dernière fois que je le vis. »

36 Et le vieux, à chaque fois, il crève.

« Il n'avait pas changé d'un iota. Il n'avait pas pris

une ride malgré toutes ces années, ses cheveux n'avaient pas plus blanchis. Hormis ses fringues, il était exactement pareil.

Tout comme moi bien des années plus tôt, il aida mon arrière petite-fille à accepter son don et à le maîtriser. Il resta également une semaine. Mais avant de partir, il nous convoqua tous dans le salon de ma petite-fille.

« Je n'ai plus rien à t'apprendre, ma jeune apprentie. Tout ce que tu as besoin de savoir, maintenant, tu le sais. Cependant, tu devras garder pour toi tout ce que ton don exprimera. »

Nous étions tous perplexes. Son père, avec un air grave, lui demanda pourquoi.

« Ta capacité est un réel don, Camille. Elle est très rare, plus rare que celle de ta grand-mère. Beaucoup de personnes, s'ils l'apprennent, vont vouloir se l'accaparer. C'est pourquoi, hormis toutes les membres de ta famille qui sont présents ici, tu ne dois en parler à personne. »

Lorsqu'elle fut couchée, il nous mit en garde.

« Je n'ai pas voulu l'effrayer, j'ai essayé de lui en dire le moins possible. Mais des gens très mauvais convoitent ce genre de pouvoirs. Des gens dangereux, une sorte de confrérie qui perdure depuis presque un siècle. Il ne faut en aucun cas qu'ils apprennent que Camille a hérité de ce pouvoir. Car ils vous surveillent. »

Ma petite-fille était paniquée, son mari, lui affichait un air inquiet.

« Comment nous surveillent-ils ? »

Gusfand se retourna vers moi et me prit la main.

« J'aurais dû venir te voir plus tôt, me dit-il. Mais je ne suis pas marionnettiste, Alésia. Je suis là pour aider, conseiller et non influencer le destin. Tu te rappelles de ce beau blond, dans le maquis ? Il faisait

partie de cette confrérie. Tu ne le savais pas, il était là uniquement pour toi. Je ne vais pas tourner autour du pot, je vais dire les choses telles qu'elles sont. Il était là pour une manipulation génétique. Manipuler le sang aryen avec celui d'une personne qui était doté de capacités. »

Je serrai la main de Gusfand et lui sourit.

« Tu confirmes des pensées qui m'ont effleurée tant d'années. Je ne t'en veux pas de ne pas m'avoir prévenue. Tu serais venu pendant que j'étais enceinte, tu m'aurais mis dans un sacré dilemme. J'aurais hésité à m'en débarrasser. Au lieu de cela, tu m'as permis d'élever ma fille, de la voir grandir et fonder une famille. Je chéris ces moments. Si tu étais venu plus tôt, je n'en aurais certainement pas profité. Mais cette pensée, le fait que la personne ne soit venue que pour cela, oui, m'a traversé maintes fois l'esprit. »

Lorsqu'il eut fini son avertissement, Gusfand s'en alla. Une semaine plus tard, Camille et ses parents furent tués. Il était venu trop tard, elle avait déjà été repérée.

Je n'ai jamais pu réellement m'en remettre. J'appris plus tard, que d'autres enfants avaient subi le même sort dans toute l'Europe. Edgard me contacta, me posa pas mal de questions. J'ai essayé de contacter la presse, de parler de tout cela. Mais à chaque fois, on me prenait pour folle. Mes paroles étaient minimisées, si on en parlait purement et simplement. Les flics m'ignorèrent aussi. Seul Edgard me croyait. Il m'expliqua d'ailleurs ce que Derek Vigneron lui avait dit. Le projet Commando machin-chouette des nazis.

Depuis, j'attends. Edgard m'avait promis de me tenir au courant de ses enquêtes. Maintenant, il n'est plus là. Il y a quelques jours, son esprit est venu me voir. Il m'a dit que vous viendriez, que vous seriez accompagné, mais qu'il fallait que je me méfie de la

femme qui vous accompagne. Il m'a dit que vous seriez celui qui prendrait le relais. Mais qu'une fois que je vous aurai raconté mon histoire, je ne serai enfin plus de ce monde. J'ai vécu bien trop longtemps, je suis soulagée de savoir que je vais partir. »

Elle s'arrête de parler. Elle semble submergée par une multitude d'émotions.

« Qu'a-t-il voulu dire par là ? Vous allez mourir maintenant ? Et ce Gusfand ? Vous savez qui où ce qu'il est ? Il faut que je le rencontre ! »

Elle semble lasse, fatiguée et soupire avant de reprendre la parole.

« Je ne sais pas ce qu'il est. Un esprit, un fantôme, un visiteur du futur, je ne saurais le dire. Sinon oui, le rencontrer est votre prochaine étape. Il y a juste un poids que vous devez ôter pour le rencontrer. »

Elle devine qu'il me tarde de lui poser une question, mais m'interrompt d'un geste.

« Non, je ne peux vous dire ce que c'est. C'est à vous de le trouver. Maintenant, j'aimerais que vous me laissiez seule quelques minutes. Que je me prépare à ce qui doit arriver. Allez chercher votre amie. Prenez votre temps, puis venez me dire au revoir en partant. »

Je tente encore de lui poser plusieurs questions, mais elle refuse de répondre. Elle ferme les yeux et semble se fermer du monde qui l'entoure.

Elle m'indique une salle de bain, où je peux me rafraichir et reprendre mes esprits. Toutes ces questions inondent ma tête, et j'essaie de les chasser, tant bien que mal. Dès que j'arrive à reprendre une attitude un peu plus sereine, je rejoins Frida.

Le jardin de la vieille est immense, mais bien entretenu. Visiblement, elle aime beaucoup les fleurs, elle en faisait pousser de toute sorte. Bon, je n'y connais rien en botanique, je ne vais pas vous faire

perdre votre temps en vous racontant qu'on y trouve des fleurs mauves, jaunes et vertes et en spéculant sur leur nom. Mais je m'y promène quelques minutes, perdu dans toute cette profusion de mélanges de couleurs et fragrance. C'est Frida qui m'interrompt dans ma rêverie en me prenant doucement la main.

« Tu es là, ça a été ? »

— Oui. Je dois encore réfléchir à ce qui m'a été dit. Beaucoup d'informations en même temps, à digérer. Elle m'a dit d'aller lui dire au revoir lorsque je t'aurais retrouvée. Je propose qu'on aille la saluer et qu'on rentre à l'hôtel. Je n'ai pas envie de traîner ici plus que de raison. »

Nous nous rendons dans le petit salon et nous ne sommes même pas encore rentrés que nous sentons une odeur métallique émanant de la pièce. L'odeur du sang. Alésia gît, le crâne ouvert, le cerveau entièrement à l'air. On venait de lui retirer le dessus de la boîte crânienne. Une cervelle d'humain en sorbet à peine entamée. Frida semble avoir du mal à se retenir de vomir. Moi, je dois me retenir, j'ai l'impression que je vais tourner de l'œil. Bien que ce ne soit pas la première personne que je vois avec le crâne explosé, je n'arrive pas à m'habituer à ces visions immondes.

Je suis en rage, je n'étais parti que quelques minutes ! Comment cela pouvait-il être possible ? Je cours dans toute la maison. La porte d'entrée est fermée à clé, impossible de rentrer par là. Je fais le tour de toute la maison, personne. Toutes les fenêtres sont fermées. Il n'y a que Frida et moi. Soudain, les paroles d'Alésia me reviennent en tête : je ne raconterai rien tant que cette personne restera près de nous...

37 On ze road again

Je suis pris d'un choc, complètement tétanisé sur place. La peur, mais aussi l'effarement m'ont étreint, sans crier gare, dès l'évocation des paroles de la vieille femme. Frida se rapproche de moi.

« Est-ce que ça va ? »

Malgré la douceur de sa voix, je n'arrive pas à réfréner le frisson qui me parcourt l'échine. Je reste muet. Des tas de pensées et de doutes m'assaillent. J'en suis à me demander si Frida est réellement fidèle à l'image que je me suis construit d'elle. Et si c'était elle qui avait trucidé Alésia ? Voire pire, Friendly ? Comment aurait-elle pu en si peu de temps ?

J'interromps subitement le flot de mes pensées lorsqu'elle me prend la main. Sa peau est froide comme de la glace. Je suis saisi d'effroi, et un nouveau spasme me traverse alors que je retire ma main au plus vite. Elle fronce les sourcils.

« Tu es sûr que ça va ? Ne restons pas là. Si on traîne, et si quelqu'un a entendu quoi que ce soit, la police ne va pas tarder. »

Complètement chamboulé, je me mets dans une sorte de mode pilote automatique. Frida me guide à travers la maison, elle rouvre la porte d'entrée en prenant les clés puis, une fois sortis, ferme la porte à double tour. Elle finit par jeter le trousseau d'Alésia dans les plantes.

La voyant faire, un nouveau frisson me parcourt de la tête au pied. Jamais je ne l'aurais crue capable de réagir avec un tel sang-froid. Jusque-là, c'était moi qui l'avais guidé dans tout ce périple. J'avais géré toutes les situations périlleuses. Sauf une, ou elle avait géré le problème avec sa voix : la récupération de la dernière mallette, à Rome. Hormis ce moment-là, elle

se laissait conduire par les événements. Je ne sais plus quoi penser. Et si je m'étais fourré le doigt dans l'œil ?

Je garde le silence tout le trajet jusqu'à notre retour à Marseille. Elle me pose quelques questions, auxquelles je réponds d'un signe de tête. Elle semble exaspérée par mon silence, je le sens. Pas besoin de sonder son esprit pour s'en rendre compte. Pendant qu'elle s'efforce de me faire parler, dans ma tête, je répète un seul mot, inlassablement : Gusfand. Mais à l'inverse de Beetlejuice, il n'apparaît pas.

Je laisse Frida à l'hôtel. J'ai besoin d'être seul. Je me promène le long des plages de la côte d'Azur. L'air frais de ce doux printemps me fait du bien. Depuis combien de temps étais-je en cavale dans toute l'Europe ? J'ai du mal à garder le fil des jours. Nous sommes début avril. Cela faisait si peu de temps que j'étais parti, que Marie avait disparu. Pourtant, j'ai l'impression que cette nuit fatidique s'est passée il y a une éternité. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de Frida ? Je ne peux pas la laisser ici. Je ne peux plus lui faire confiance. Les événements de la journée avaient chamboulé toutes mes certitudes. Je me remets à appeler Gusfand, encore et encore, et de plus en plus désespéré, pensant naïvement qu'il apparaisse par magie et me dise quoi faire. J'ai beau le supplier, à genoux, pleurant, invoquant Dieux, Anges et Démons, je reste cependant seul sur cette plage.

Je rentre à la tombée de la nuit à l'hôtel, complètement dépité, et toujours désespéré quant à la suite de l'aventure. Frida m'attend là, semblant se ronger les ongles jusqu'au sang. Elle se jette presque sur moi. Alors que je m'attends à recevoir la gifle du siècle, elle s'accroche à moi.

« Ne me refais plus jamais ça. Tu m'as vraiment fait peur, j'ai cru que tu ne me reviendrais jamais. »

Je baisse la tête, ne pouvant dire qu'un faible « désolé », puis m'allonge sur le lit. Frida me rejoint, tout en me caressant le bras. J'ai l'impression qu'elle est prête à me retenir si jamais je décidais de me lever.

« Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? »

« Je ne sais pas. Elle ne m'a pas apporté de réponse à ce sujet. »

Après quelques tentatives où Frida essaie de me garder près d'elle, j'arrive à me relever, et allume le PC. Nous venions d'éliminer le premier dossier : celui de Marseille. Le deuxième, dans la liste est un dossier intitulé Amsterdam. Un jeune gamin, Geert Janssen, enlevé en 2012. Des témoignages indiquaient qu'une bande de skins l'avait emmerdé et que le lendemain, il avait disparu pendant qu'il se rendait à l'école. Des rapports scolaires indiquaient que Geert inquiétait le corps professoral et les élèves. Il devinait toutes les pensées, anticipait toutes les questions des profs, et faisait peur aux autres élèves. Sentiment de déjà vu. L'impression de revivre mon enfance. Je ferme le capot du portable.

« Frida, que dirais-tu d'une promenade à Amsterdam ? »

Nous partons dès le lendemain pour ce périple. Je veux à tout prix éviter la Belgique, où ma tronche est placardée sur presque tous les murs du pays. On remonte de Marseille à Strasbourg, et de là on prend la direction de l'Allemagne. Oui, avec Frida, il valait mieux éviter les douaniers du pays qui croyait savoir faire du chocolat. De Freiburg im Breisgau, nous avons un train direct. Après deux jours qui nous semblent interminables, nous arrivons à la tombée de la nuit dans la capitale néerlandaise.

La première galère est de trouver un hôtel abordable. Le moins cher que l'on dénicher nous

demande 90 euros la nuit, pour une cage à lapin où il faut se serrer pour faire le tour du lit. Mais je dois dire que j'adore cette ville. J'y venais de temps à autre, le temps d'une journée, fumer un petit pétard dans les coffee-shops de la ville. Je ne suis pas un grand fumeur de cannabis, mais j'apprécie m'enfiler quelques joints de temps en temps. Un peu comme un autre apprécie de se prendre une cuite le vendredi soir pour oublier sa semaine de travail.

D'ailleurs, dès le départ de Marseille, l'idée de faire un coucou à la petite Marie-Jeanne ne m'avait pas quitté une seule seconde. Et dès qu'on pose nos affaires, je propose à Frida une petite balade nocturne dans les rues de la ville. Ce soir, me défoncer la tête me ferait le plus grand bien après ces mois de courses poursuites.

Après une petite demi-heure de promenade aux bords des canaux et péniches qui jonchaient la ville, je m'arrête devant un de ces fameux bars. Frida me regarde d'un air interrogateur.

« Tu viens ? J'aimerais m'arrêter ici. Ça me fera le plus grand bien. »

La moue qu'elle tire montre bien que l'idée ne lui plaît pas. Estime de Chris chute à -10 000 dans la petite tête de ma suisse.

« Tu n'as jamais essayé ? »

— Non. Ça ne me dit vraiment rien. Se droguer, fuir dans les paradis artificiels, c'est pour les faibles d'esprit. Je dois dire que je suis assez étonnée que tu me proposes de rentrer dans un tel lieu. »

Je la prends par la main, et la tire à l'intérieur.

« Si tu ne veux pas, je ne te forcerai pas. Mais j'en ai vraiment envie. Tu n'as qu'à prendre un verre pendant que... »

« Tu te défonces la gueule » m'interrompt-elle en accentuant sa mine déconfitée. « Très bien. J'imagine »

que je n'ai pas trop le choix de toute façon. »

Je n'avais plus fumé depuis bien plus de six mois. Alors que je n'avais pas encore fini le pétard, une chape de plomb me tombe dessus. La tête commence à me tourner. Je me sens mou de chez mou. Je n'ai qu'une envie, fermer les yeux et me coucher.

« Tu es blanc comme un linge Chris ! Tu es sûr que ça va ? »

Je fais non de la tête. Je me sentais vraiment pas bien. J'ai besoin d'air frais.

« Viens, on s'en va. On va se coucher, ça ira mieux demain. »

Elle m'emmène dehors et me conduit vers l'hôtel. Je me laisse guider. Je suis tellement défoncé que le monde autour de moi semble flou. Il paraît s'effacer. Mon esprit est enfermé dans mon corps, comme s'il éta emprisonné, coupé du monde extérieur.

Frida me supporte tant bien que mal, j'arrive à peine à aligner un pas devant l'autre. Elle essaie de prendre des raccourcis par des petites ruelles, pour décharger son épaule au plus vite du Chris qui s'affale de plus en plus. Grave erreur. Dans ce petit chemin étroit et mal éclairé et à l'écart de toute âme qui vive, une bande de six gaillards nous bloque le passage.

38 Les porcs d'Amsterdam

La bande nous entoure de toute part. Trois types nous bloque de chaque côté. Impossible d'avancer ni de reculer. Ils n'ont pas l'air commode pour un sous : habillés de couleurs sombres, la capuche de leurs pulls kangourou masque une grande partie de leurs

visages. Le genre de type que l'on voit dans des films de gangs de rue américains.

« Mais que vois-je là ? Deux touristes qui se sont perdus ? » dit l'un d'eux en anglais.

Frida essaie de tempérer, pour que ces gars nous laissent tranquilles.

« Écoutez, mon ami n'est vraiment pas bien. Il faut absolument qu'il se repose. S'il vous plaît, laissez-nous passer. »

Les types rigolent. Visiblement, mon pauvre être complètement allumé les font se bidonner comme des baleines. Le type en anglais reprend.

« Ha ça oui, il est totalement HS. Voilà ce qui arrive quand les petits français font les fanfarons et viennent goûter l'herbe de chez nous. Rien à voir avec la merde qu'on refourgue dans vos cités. »

Nouvelle salve de rires.

« S'il vous plaît, soyez sympas. Laissez-nous passer. Nous venons de traverser une mauvaise passe. »

Elle tente d'élever la voix, mais ça n'a pas l'effet escompté. Bien au contraire. Deux des gars sortent des couteaux à cran d'arrêt.

« Oui, on va vous laisser passer. Mais après que vous ayez gentiment donné fric et téléphones. »

Toujours dans les vapes, j'essaie d'inceptionner le type au couteau qui se dirige vers moi. Ça ne marche pas. L'autre gars, par contre se rapproche de Frida et fait glisser la lame sur son chemisier. Il dit une phrase en néerlandais que je n'ai pas trop de mal à comprendre.

« Je prendrai bien plus que le fric et leurs portables. »

La lame poursuit sa descente, se dirigeant vers son bas-ventre, tout en faisant sauter un à un les boutons de sa chemise.

« Oh oui, t'es vachement canon, ma chérie. Je suis

sûr qu'on ne doit pas s'ennuyer avec toi au pieu. », dit-il en faisant sauter un second bouton.

Le torse de Frida se dévoile, deux autres se mettent à siffler et se rapprochent d'elle avec un sourire satisfait. Mon sang ne fait qu'un tour, et je bondis sur le gars qui la malmène. Je ne touche pas ma cible. En plein vol, je sens un gros choc sur le haut du crâne. La violence du coup trouble ma vision, la douleur m'étreint. Je retombe au sol sans pouvoir me rattraper, heurte les pavés au niveau du front, puis je sombre dans l'inconscience.

Il n'y a pas un bruit, pas le moindre mouvement autour de moi lorsque j'ouvre les yeux, Frida est affalée contre un mur de la ruelle, quelques mètres plus loin. Elle s'était pris plusieurs coups au visage. Sa chemise avait été totalement arrachée. Sa culotte déchirée en deux, avait volé deux mètres plus loin. Mais ce qui est le plus étonnant, deux de nos agresseurs gisent, inconscients, dans la ruelle. Les autres avaient disparu.

Je tente de me mettre debout. Ma tête me fait un mal de chien. J'ai l'impression que des tambours frappent à l'intérieur de mon crâne en continu. Je rampe vers le gars le plus proche. Mort. J'imagine que le deuxième doit être dans un état similaire. Puis, je rampe tant bien que mal vers Frida. Son regard est absent scrutant le vide intersidéral devant elle, mais elle est bien vivante. Lorsque je la touche, elle sursaute et lève un poing vers moi, comme pour me défier. Elle baisse le bras dès qu'elle me reconnaît.

« Aide-moi à me relever s'il te plaît »

On s'aide mutuellement à se relever, se soutenant l'un l'autre pour avancer. Je me rends compte que ces gros porcs n'avaient même pas touché à nos affaires. À mon avis, quelqu'un - ou quelque chose - ne leur en a pas laissé le temps.

Lorsqu'elle arrive à hauteur des deux types, elle ne peut s'empêcher de leur décocher plusieurs coups de pieds consécutifs. Je sens la rage bouillir en elle. Je le vois d'ailleurs retenir ses larmes. Je la laisse faire. Elle a besoin d'évacuer. Cependant, commençant à recouvrer mes esprits, je me demande bien ce qui avait pu se passer.

Une fois que sa rage commence à s'estomper, je l'invite à rentrer à l'hôtel. Il n'était plus très loin, Frida avait vu juste pour le raccourci. Je lui mets ma veste sur ses épaules, non sans qu'elle éprouve un certain frisson lorsque nos peaux se rencontrent. Elle s'appuie sur moi tout le long du trajet qu'on fait en silence.

Aucun de nos deux n'arrive à fermer l'œil. Je suis toujours sonné, et inquiet de ce qui s'était passé. Mais je ne veux pas la perturber, et je préfère attendre qu'elle se livre, quand elle en aura besoin. Mais elle garde le silence toute la nuit. Je la sens grelotter par moment, dans la chambre. Par moment, j'essaie de la reconforter, mais chaque fois que je me rapproche d'elle, Frida me repousse. Elle ne pose pas les yeux une seule fois sur moi de toute la nuit.

Elle passe plus de deux heures sous la douche au matin. J'essaie pendant ce temps, de revivre le fil des événements dans ma tête. Impossible de me rappeler de quoi que ce soit après ce coup sur la tête. Il devait être extrêmement violent pour m'avoir rendu inconscient. En me regardant dans le miroir, je vois que je me suis ouvert l'arcade. La blessure n'était pas très profonde, ni large, une fois que j'eus nettoyé le sang sur mon visage, on la remarquait à peine.

Je pense qu'on prendra la journée pour se remettre, en parler. Lorsque Frida sort de la douche, je vais vers elle pour lui soumettre mon idée. Mais elle pose un doigt sur mes lèvres.

« Je vais mieux », me dit-elle.

« Tu sais, je ne te demanderai pas d'en parler, seulement si tu le souhaites. Mais je dois dire que j'aimerais quand même savoir comment ces deux types sont morts. »

« Je ne peux pas te le dire. Lorsque le deuxième type me pénétra, je me suis fermée comme une huître. Un voile blanc obscurcit ma vision. J'étais là, sans être là. Lorsque je repris conscience, les deux types étaient au sol, les autres avaient fui. Je ne sais pas combien de temps ce blanc a duré. »

« Tu sais, je serai là pour toi si tu as besoin de parler. Si tu as besoin de quoi que ce soit... »

Elle sourit, puis m'embrasse.

« Je sais. Tu es un amour. Maintenant que je me sens un peu mieux, et si tu le veux bien, je mangerai bien un morceau. Si tu veux, on en parlera après. »

Tel un soldat, je me mets en ordre de marche. J'enfourne ma veste et me dirige vers la porte. Mais alors que je saisis la poignée, quelqu'un toque à la porte.

39 Toc toc

Pris de panique, Frida et moi ne bougeons plus. C'était impossible que l'on frappe à notre porte. Nous sommes dans le genre d'hôtel minable ou le personnel ne s'approche pas des chambres. Peut-être dans le cas de nettoyer la chambre une fois par semaine, et encore. On retient notre respiration, espérant que ce visiteur incongru pense que la chambre est inoccupée. Après deux minutes, les coups se répètent. Ils ne sont

pas spécialement, sourds, ce n'est pas le gros Koubiak qui frappe par convention sociale avant de la défoncer. Ils sont même plutôt discrets. Nous ne tentons toujours rien. Au bout de quelques minutes, ils retentissent une troisième fois.

On ne bouge toujours pas. Nous sommes pétrifiés par la peur. Et si c'était la police, voire pire ? Alors que je suis en train de m'imaginer moult scénarios, une voix se fait entendre.

« Chris, réponds-moi, je sais que tu es là. »

Je regardai Frida, qui n'a toujours pas bronché. Apparemment, seul moi pouvait l'entendre.

« S'il te plaît, Chris. Sors de cette pièce, je voudrais te parler. »

Frida doit me prendre pour un schizo de première alors que je réponds au type à voix haute. En tout cas son faciès interrogateur en dit long.

« Dites-moi qui vous êtes avant tout !

— C'est Enguerrand.

— Arrêtez votre baratin !

— D'accord, j'ai un autre nom, si tu préfères : Gusfand. Je dois m'entretenir avec toi. Mais je ne parlerai pas en présence d'elle. Si tu veux me causer, sors. Je t'attendrai dehors. Attends quelques minutes avant de sortir. Puis, tu diras à ta copine, que comme promis, tu iras chercher son déjeuner. Cela n'éveillera pas ses soupçons. Une fois dehors, on pourra discuter. Mais de grâce, cette fois, ne me réponds pas à haute voix. Utilise tes capacités »

Je m'applique aussitôt, me concentrant sur la pensée.

« D'accord. Mais juste une chose. Pourquoi maintenant ? »

Pas de réponse. Je réitère ma demande, toujours rien. Il est déjà parti.

Frida s'autorise un unique mouvement en fronçant

les sourcils avec un regard plutôt inquisiteur.

« Pourquoi as-tu crié comme cela, me chuchotte-elle.

— Je suis désolé, j'ai cru entendre quelqu'un me parler. Mon esprit a dû me jouer un vilain tour. Le coup d'hier m'a peut-être laissé plus de séquelles que j'imaginai. »

On souffle quelques minutes s'asseyant sur le lit. La tension descend doucement de mon être, mais pas pour Frida qui s'attend toujours à ce que les coups sur la porte reprennent. Au bout d'un petit temps, elle finit par se calmer. J'attends encore quelques minutes pour lui annoncer que je sors de la chambre.

« Écoute, je vais encore attendre quelques minutes, pour être bien sûr que la personne qui a tapé à la porte soit partie. Si je vois quelque chose de suspect, je remonterai illico et on trouvera une autre solution pour manger quelque chose. »

« ça me va. »

J'attends un quart d'heure, simulant l'inquiétude sur mon visage. Après avoir fermé la porte, je marche précautionneusement jusqu'à ce que je disparaisse de la vue de la porte. Dès que je suis sûr que Frida ne peut me voir, Je me mets à trotter un peu plus vite. Enfin. Enguerrand/Gusfand est finalement à ma portée, et certainement avec lui des réponses à toutes ces questions qui m'assaillent.

Une fois dehors, je le vois m'attendre de l'autre côté de la rue. Heureusement que la fenêtre de la chambre ne donne pas de côté. Mais bon, je suppose qu'il s'est plutôt bien préparé, s'il ne veut pas que Frida le voie. En tout cas, Enguerrand n'avait pas changé d'un iota par rapport à notre première rencontre. Même look, même tenue débraillée. Je dois dire que je suis étonné que les gens ne se retournent pas en passant à côté de lui. Mais après tout, c'est un gars qui rend possible

l'impossible. Je ne devrais pas m'étonner, surtout avec ce qui s'était passé lorsque j'ai voulu inceptionner Lammour.

Il me sourit alors que je traverse la rue. Je me surprends à trouver son sourire plutôt amical, alors que lors de notre première rencontre, il m'avait plutôt terrifié. Moralité : ne jamais se fier au premier regard. Dès que je suis à sa hauteur, il ne prend pas de pincettes pour me parler.

« Alors, comme cela tu me cherches ?

— Oui, cela fait un petit temps maintenant. Mais je dois quand même vous poser une question : pourquoi maintenant ? »

Il me sourit de plus belle et m'invite à marcher à ses côtés. Cette petite promenade est surréaliste. Il avance comme s'il était seul en rue. Les gens se bougent instinctivement, ne semblent même pas le remarquer. Alors que moi, je dois zigzaguer entre tous les passants pour ne pas les cogner. On se croirait dans Matrix, quand Neo rentre dedans avec Morpheus pour la première fois. Il est déjà trois mètres devant quand il me répond.

« Mais tout simplement parce que tu m'as appelé. Concernant tes capacités, je n'ai rien à t'apprendre. Mais au vu des événements, oui, je pense que tu as besoin d'aide.

— Vous allez m'aider à attraper ces connards ?

— Oui et non.

— Je ne comprends pas.

— Je ne peux pas agir sur la réalité. Je ne peux que t'aiguiller, comme j'ai aiguillé bien d'autres personnes. Je peux te donner des pistes à explorer, te conseiller, te guider. Mais je ne pourrai me battre à tes côtés.

— D'accord.

— Tu as déjà une partie des pièces du puzzle. En

gros, il te reste à relier tous les points. Je t'aiderai. Et puis, je t'aiguillerais sur la partie entièrement occultée, celle qu'on ne trouve sur aucun papier. »

À nouveau, je ne peux qu'acquiescer. Je ne sais pas trop quoi répondre. Mais dans un sens, je suis soulagé.

Il s'arrête de marcher et me regarde droit dans les yeux. Sa voix et son regard prennent d'un coup un air plus sévère.

« Cependant, je ne t'aiderai pas de suite. Il y a une chose que tu dois accomplir avant tout. Sinon, tout ce que tu entreprendras sera voué à l'échec.

— Dites-moi.

— Tu dois te débarrasser d'elle. »

40 Dilemme.

J'arrête de marcher. Malgré mes doutes de l'avant-veille, sans Frida, je n'aurais pu arriver jusque ici. Elle m'a aidé, soutenu malgré elle. Elle avait subi les événements avec moi.

« Mais pourquoi ?

— Tu le sais au fond de toi. Ton esprit s'en est rendu compte. Plusieurs fois, à ses côtés, tu as ressenti que quelque chose ne tournait pas rond. Je suis persuadé que si elle ne te menait pas par le bout de la queue, tu l'aurais déjà abandonnée depuis longtemps. »

Il ne m'attend pas et continue à marcher le long des canaux de la capitale néerlandaise. Je suis pensif. Il avait raison, dans un sens. Et puis, ces questions, de la veille, et surtout son silence sur ce qu'il s'était

passé. Elle était peut-être l'âme sœur d'Hannibal Lechter, voire pire. Mais à nouveau, je me dis que sans elle, je serai peut-être sous les barreaux, sans tous les documents d'Edgard, ou simplement mort. Et si je rencontrais Gusfand tout en continuant de voyager avec elle, la laissant à l'hôtel chaque fois que je le voyais ?

Reprenant mes esprits, je me rends compte qu'il est déjà loin et je dois me mettre à trotter pour le rattraper.

« Je sais que c'est une décision difficile pour toi, me dit-il. Mais tu n'as pas le choix. Je ne te laisserai pas en faire qu'à ta tête, comme tu l'as fait en janvier malgré mon avertissement. L'heure est bien plus grave maintenant. »

Je baisse les yeux. Ce type lit dans ma tête comme dans un livre ouvert. Pas étonnant, je pratique moi-même ce genre de technique. Par contre, lui, son esprit m'est totalement fermé. Je soupire. Je ne sais pas quoi lui répondre.

« Je ne vais pas te pousser à me répondre tout de suite, mais le temps presse. Je serai à Cologne, devant la cathédrale, dans trois jours. Si je ne te vois pas seul, je considérerai que tu n'as pas accepté mon offre. Et je ne répondrai plus à d'éventuels appels ultérieurs.

— D'accord. Et si je viens, qu'est-ce qui se passera ?

— Tu seras en mesure de raccorder toutes les pièces du puzzle. »

Il continue sa marche, et sans se retourner, me fait un signe de la main. Il ne lui faut que quelques secondes pour disparaître de mon champ de vision.

Je reste là, à ne pas bouger. Trois jours. Trois jours pour me décider, pour me rendre à Cologne. Au fond de moi, c'est ce que je veux. Les réponses aux questions qui me hantent depuis janvier sont

devenues ma raison d'être. Mais le prix à payer est cependant bien élevé. Ma seule compagne, la seule personne à qui je peux me confier. La seule, hormis cet olibrius, qui ne désire pas me voir jeter en prison ou me voir mort. Sacré dilemme : La solitude contre l'illumination.

Lorsque j'arrive à l'hôtel, je n'ai toujours pas pris ma décision. Je lui tends les quelques viennoiseries que j'avais pu trouver. Elle fronce les sourcils.

« Tu en as bien mis du temps pour aller chercher ces quelques croissants. »

« Désolé. J'ai préféré y aller doucement, faire quelques détours au cas où des gens surveilleraient l'hôtel. Avec ce qui s'est passé ce matin, il vaut mieux ne pas être trop visible. »

« Tu as bien fait. Mais on ne pourra plus rester à Amsterdam, de toute façon. »

Elle me montre un article sur un site d'info. La police avait repéré nos empreintes sur les lieux de l'agression hier soir. Je le lis en long et en large. Je n'en crois pas mes yeux. Selon la presse, j'avais enlevé une certaine Frida Hitlermann en Suisse, et que l'on avait retrouvé nos empreintes ainsi que des traces de sang sur deux cadavres qui gisaient dans une petite ruelle d'Amsterdam. Je ne comprends pas, je n'avais même pas réussi à toucher le type qui agressait Frida.

Et merde, avec ça, impossible de rester plus longtemps en ville. Plus question d'aller trouver la famille de ce Geert.

« Tu n'en as plus besoin. »

La voix de Gusfand/Enguerrand résonne juste après avoir émis cette pensée.

Je prends mon sac, et tout en commençant à y entasser quelques fringues, j'annonce à Frida qu'on se casse.

« Prépare tes affaires, on s'en va. »

— Mais, et la piste que tu voulais suivre ?

— C'est inutile. Amsterdam est une ville très petite. On risque de se faire chopper en un rien de temps. Autant se barrer le plus vite possible, et en évitant la gare centrale qui est bardée de caméras. »

Frida engouffre ses croissants, empaquette ses fringues, puis on prend la tangente. En moins de 10 minutes, nous sommes dehors, à attendre un bus pour Rotterdam.

En chemin, je suis pris dans mes réflexions. Il va me falloir prendre une décision assez vite. Le choix m'est difficile, mais dans un sens, je me dis que Gusfand a raison. Toutes ces tâches d'ombres au tableau Frida commencent à me faire un peu peur. Et puis, il me sera plus facile de voyager à présent si je suis seul. Surtout si les services de police considèrent que j'ai enlevé ma belle et douce suissesse. Dans ce bus, je mets fin à ce cruel dilemme : je la déposerai à Rotterdam, puis continuerai ma route.

41... Quand elle devient Margot

Le bus nous débarque juste à l'entrée de la gare de Rotterdam, qui est entourée de combis de police. Sentiment de panique. Mais visiblement la flicaille est focalisée sur les arrivées de trains, et nous pouvons nous éloigner sans être inquiétés le moins du monde.

Je ne connais pas du tout la ville. On prend le premier bed and breakfast que l'on trouve, et nous nous installons dans la chambre. Elle est bien plus cossue que la chambre d'Amsterdam qui nous avait

saigné toutes nos économies.

J'ai à peine posé mon sac sur le sol que je m'affale sur le plumard. J'ai vraiment besoin de me reposer. Je n'avais presque pas dormi de la nuit, Frida non plus. Nous en profitons pour faire une longue sieste, blottis dans les bras l'un de l'autre. Sans qu'elle s'en rende compte, je savoure cet instant. Je sais que ce sera la dernière fois que je la tiens entre mes bras. Je la serre fort contre moi, et je mémorise son odeur, son corps, la courbe de ses hanches. J'aimerais tant la prendre une dernière fois. Mais je le sens. Avec ce qu'elle avait subi la veille, ce n'est pas le moment de la forcer à quoi que ce soit.

Le soir, je l'emmène dans un restaurant. Pas le resto ultra chic, juste un petit chinois sans prétention, je n'avais pas les moyens de plus. Mais j'avais lu dans son esprit, il y a quelques jours qu'elle aurait bien aimé avoir un petit dîner romantique et prendre son temps, se faire servir, comme une princesse. Depuis notre fuite de Fribourg, nous avons toujours mangé sur le pouce, que ce soit des plats à emporter qu'on bouffait en quelques minutes à l'hôtel ou dans des fournisseurs de crasses styles macdo, bourrées d'OGM et d'autres merdes. Le type de lieux dans lequel on ne s'attardait pas.

Alors que je l'emmène en ville, je m'arrête devant un fleuriste. Je ne l'avais jamais fait non plus. Si c'est notre dernière soirée, autant le faire bien. Comme un vrai rendez-vous d'amoureux.

Elle est étonnée. Le fait de décider de l'emmener dans un resto, de prendre du temps la surprend. Mais, même si sortir et se comporter comme un couple normal lui procure un immense plaisir, elle n'est pas dupe.

« Tu me caches quelque chose. Le fait de te mettre aux petits oignons, comme cela, alors que cela ne

s'était jamais produit depuis que nous avons fui Fribourg, me fais penser que... »

Je l'interromps. Je savais ce qu'elle allait dire. Je ne veux pas continuer cette conversation. Je souhaite juste savourer ce dernier instant, avec elle.

« Arrête de te faire des idées. Avec ce qui s'est passé hier, je pensais que tu avais besoin d'autre chose. Je ne suis pas magicien, c'est une des seules choses que je peux faire. Alors, pendant le temps qu'on reste ici, dans ce petit restaurant, ne pense plus à tout cela. Comme si c'était notre premier rendez-vous. Car en y repensant, c'est vrai, on a jamais fait tout cela dans les règles de l'art. »

Elle se met à rire.

« Dans les règles de l'art ! Toi, Chris, l'anti-conformiste, qui veut changer le monde, qui ne se satisfait pas des règles établies, les remettant en cause ! Toi, qui fuis depuis des mois à cause d'une utopie de bisounours, pensant qu'il serait capable de changer le monde ! »

Gêné, je baisse les yeux. Sa voix porte tellement que la moitié du resto s'est retournée et regarde notre table.

« Je pensais que ça te ferait plaisir. Que ça te permettrait de te changer les idées.

— Si tu veux me changer les idées, il y a un moyen qui t'es nettement plus accessible, me dit-elle avec un sourire coquin.

Je sens un de ses pieds, déchaussé, remonter doucement le long de ma jambe gauche. Il termine sa course à hauteur de ma région pubienne. Et elle ne s'arrête pas là. Elle commence à caresser mon sexe. Je n'en reviens pas. Cette femme qui s'était faite agresser, violer la veille, est en train de me chauffer. J'étais loin de m'imaginer une telle chose possible. Elle ne doit pas être humaine. Je ne sais pas, je pense

que si j'avais été à sa place, il m'en aurait fallu plusieurs mois pour m'en remettre. Je sens mes joues chauffer, j'ai l'impression que le resto entier reluque sous notre table.

« Écoute, je...

— Mais c'est qu'il est gêné, mon Chris ! Ne t'inquiète pas, je sais me tenir. »

Elle retire sa jambe, et picore les dernières nouilles de son assiette, comme si de rien n'était. Je n'y comprends rien. Frida la douce blonde sensuelle était devenue subitement Margot la folle, avide de sexe qui parcourait les rues de Paris pour se faire sauter par n'importe qui.

Le reste du dîner se termine presque dans le silence. Nous savourons chacun nos petits plats. On ne regarde pas à la dépense, j'avais dit à Frida de prendre ce qui lui chantait. Tant pis si mon portefeuille est vide après. Ce dernier repas est mon cadeau d'adieu.

Nous rentrons à l'hôtel, et l'on s'affala tous les deux le lit. Frida se jette littéralement sur moi, et commence à essayer de titiller le petit maréchal. Mais l'érection ne vient pas. Je n'y arrive plus, même si je meurs d'envie de lui faire l'amour une dernière fois. Je prétexte l'épuisement et quelques minutes plus tard, malgré sa frustration, simule l'endormissement.

Elle peste encore de son côté. Alors que je fais semblant de dormir, je jure l'entendre pleurer. Je crois qu'elle a compris. Mais finalement, elle finit par se calmer et s'endormir. Et moi, j'attends.

Il est exactement 3h30 du matin et je regarde ma compagne pour la dernière fois. Je lui tends un dernier baiser sur ses lèvres pulpeuses. Puis, je commence à pousser.

« Pardonne-moi ».

Je rentre de force dans son esprit. Je ne garde que

nos deux mois de vie ensemble à Fribourg, notre nuit de folie, et ces derniers instants, ce dernier « rendez-vous ». J'efface tout le reste : les crimes dont je suis accusé, la traque, les skins, etc. Aucun souvenir. Tant pis si elle croit ce qu'elle voit dans la presse. Je souhaite seulement qu'elle garde le souvenir d'un amant doux et attentionné.

Je prends ensuite mes affaires, en tentant de refréner mes larmes. Mais ma décision est prise. Mon seul but est de faire tomber ces connards. Démolir ce qui semble être une conspiration, pour le bien de l'humanité.

Elle ne bronche pas un instant, malgré le bruit de mes déplacements. Un dernier regard, juste un. Frida, j'aurais tant aimé te rencontrer dans d'autres circonstances. J'aurais tant aimé te connaître sans toutes ces conneries, et profiter réellement de la vie avec toi. Même si dorénavant je suis libre, sans aucune contrainte, je me sens déjà seul. Horriblement seul. Je ne peux plus retenir mes larmes en fermant la porte.

42 Comme un parfum d'eau de Cologne

Ça pue, solidement. Je crois que je me suis fait avoir. Il n'est toujours pas là. Deux heures que je poireaute sous une arche de l'entrée de la Cathédrale de Cologne, à m'abriter de la pluie. Gusfand n'a pas tenu sa promesse. J'ai bazardé la seule personne en qui je pouvais avoir confiance pour suivre un illuminé décérébré. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire maintenant ? Bon, pas de panique, la journée n'est pas

encore finie, même s'il avait promis d'attendre ici toute la journée. C'est peut-être un test.

J'ai mis une capuche sur la tête. Avec mon gros sac à dos, je suis sûr de passer pour un SDF. C'est bien simple, les gens qui passent à côté de moi détournent le regard. Au moins, je passe inaperçu.

Les secondes et les minutes s'égrènent, les unes après les autres, devenant de plus en plus longues. J'ai l'impression que je suis là depuis une éternité. Mon sang commence à bouillir, j'ai du mal à tenir en place. Je l'appelle, trois fois, comme l'a dit Alésia. Comme s'il allait apparaître bien sûr ! Ce beetlejuice moderne, faut vraiment que j'arrête d'y croire.

J'ai froid, j'ai faim. Tiens, ce type-là à l'air d'avoir du pognon. Hop, poussée dans la tête : « va me chercher un menu Big Mac, grande frite avec thé glacé et un Royal Cheese en plus ». Au moins, c'est déjà un problème de réglé.

Pour passer le temps, je rejoue des chansons dans la tête. Je n'ai pas de lecteur MP3. J'aurais dû m'en procurer un. Dans ma fuite, je n'y ai pas pensé. Avec Frida, je n'en avais pu eu besoin. Globalement, je n'aime pas m'enfermer en mettant un casque sur la tête. Même si j'adore la musique, procéder ainsi c'est se couper du monde. On se renferme sur soi. On loupe peut-être une rencontre. Pas étonnant que beaucoup de jeunes se sentent mals et seuls. Même en groupe, je les vois chacun avec des écouteurs bien enfoncés dans les oreilles. Ils voyagent en groupe, mais sans s'échanger le moindre mot, préférant s'envoyer des textos ou des messages via Fessebouc. Notre monde est devenu bien triste. Chaque individu, poussé par la satisfaction de ses propres désirs, en oublie totalement le monde qui l'entoure.

*Help strangers bearing down on me
Help no one else can cry for me*

Machinalement, les paroles de Channel Zero résonnent dans ma tête. J'ai passé mon adolescence à les écouter. Putain, oui, je me sens seul. Ignoré de tous, loin de chez moi. Un chez-moi où je suis considéré comme la pire des merdes, le pire des criminels. Des tas de pensées me traversent l'esprit, assis là, à l'abri de cette douce pluie qui tombe sur Cologne. Tout ce à que je croyais, tout à ce à quoi je tenais, disparus, envolés en une nuit. Des mois de calvaire et de solitude. Ce serait plus simple si j'en finissais, là, maintenant. Au moins, je pourrais rejoindre Marie et les enfants.

Je m'en cogne si la vérité n'est pas rétablie à mon sujet. Je suis seul contre tous, le monde me hait, alors que je voulais seulement le changer, le rendre plus beau. C'est ma récompense pour avoir été utopiste, pensé que j'aurais pu planter des graines. Sois le changement que tu veux voir dans le monde, mon cul ! Comporte-toi comme un petit mouton, ne réfléchis pas, consomme, abreuve-toi de Secret Story et de matchs de foot et ne pose pas de questions. Tu passeras pour fou, déviant de cette société si bienveillante qui t'offre tout ce dont tu pourrais rêver, du moment que tu laisses les grands décider de ce qui est bon pour toi. Et si tu veux devenir l'un d'entre eux, tu devras apprendre à écraser ton voisin. Le rabaisser, le diminuer. Tout cela pour atteindre cette chimère sociétale qui te martèle que tous les humains ne sont pas égaux. Le plus fort écrase le plus faible. Le plus fourbe plante son poignard dans le dos. Si seulement je n'avais pas ce don, si j'avais été un simple quidam qui ne se pose pas de question, j'aurais pu avoir une petite vie tranquille. Finir mes jours avec Marie. Dans le pire des cas, une chance sur des millions, on se serait fait démolir par un kamikaze désespéré. On nous aurait pleuré une semaine, puis on nous aurait

oublié avec la nouvelle émission de télé-réalité à la mode.

Je sens ma respiration se saccader et devenir plus rapide. Mon estomac commence à se contracter. Est-ce vraiment la solution, m'avouer vaincu ? Détruit ?

Il faut que je chasse ses pensées de ma tête. Justice doit être faite. Toute cette haine doit disparaître. Le monde doit être au courant, doit ouvrir les yeux. Que nous sommes tous manipulés, pour je ne sais quel dessein. Si je baisse les bras maintenant, qu'est-ce qui se passera ? Est-ce que d'autres Chris de Meesmaeker subiront le même sort, se feront enlever pour servir de cobayes ?

Je sais que je ne suis qu'un grain de sable dans un engrenage, mais un grain de sable, ça peut déjà bloquer le mécanisme de cette machine infernale. Il faut que je me ressaisisse, que je relève la tête. Je me battrais, je ferai ce qui est en mon pouvoir pour les arrêter. Gusfand ou pas Gusfand, je le ferai. Seul s'il faut.

Bien résolu à aller jusqu'au bout, je prends mes affaires. Je vais trouver un endroit où me poser, analyser tous les documents que j'ai pu ramasser. Même si ça me prend des mois. Alors que je quitte mon abri, une voix résonne dans ma tête : « ça y est, tu es prêt. »

43 La force du bisounours

Gusfand se tient devant moi, en plein milieu du parvis devant l'immense Cathédrale alors que le soleil commence sa course vers l'horizon. Comme à

Amsterdam, les gens passent à côté de lui, sans le voir. Toujours fidèle à lui-même. Habillé d'un short hawaïen et d'un t-shirt avec un logo Peace And Love. Je me demande comment il fait pour ne pas avoir froid, il fait à peine 10 degrés dehors. Il ne bouge pas, me sourit et m'invite à venir vers lui.

Dès que j'arrive à sa hauteur, son sourire grandit de quelques centimètres. Il me fait vraiment penser à un savant complètement barjo, mais le voir ici me rassure. Nous n'avons même pas encore échangé le moindre mot qu'il tourne les talons et se met à marcher dans les rues de Cologne. Je le suis en silence alors qu'il s'enfonce de plus en plus dans des petites ruelles, prenant moult détours. Je perds vite tous mes repères.

D'un coup, il s'arrête face à une bicoque entièrement délabrée. Les fenêtres sont fermées barricadées par des panneaux en bois vermoulus. La petite cour, devant l'entrée de la maison, ne devait plus avoir été entretenue depuis des années. Les mauvaises herbes poussaient entre les dalles, atteignant parfois un demi-mètre de haut. La porte d'entrée, défoncée, manquait de serrure. Le toit était parsemé de trous. Des traces d'impact de balle sur la façade constituait le clou du spectacle. Ne me dites pas que l'on va s'arrêter ici... Même des squatteurs n'en voudraient pas.

« Voilà ton nouveau chez toi, pour quelques jours. »

Ben tiens. Il se marre en regardant ma tronche déconfite.

« Ne t'inquiètes pas, c'est le lieu le plus tranquille dans tout Cologne. »

Il se met à rire de plus belle.

« Ha oui, j'ai oublié de le dire. Selon les rumeurs, la bicoque est hantée. Personne à Cologne n'ose s'aventurer. Des gens ont bien tenté de la démolir, mais

ils ont tous disparus dans ces circonstances étranges. »

« Tu fais tout pour que je fasse dans mon froc, ou quoi ?

— Mais non. Simplement, la baraque est à une vieille connaissance à moi. C'est vrai que ça paie pas de mine, mais on ne sera pas emmerdé le moins du monde. »

Il s'avance dans la cour, je me mets à le suivre. Cette baraque me fout les jetons. Quelque chose en émane. Au fur et à mesure que je progresse vers la porte, la panique me gagne. Une chape de plomb, comme dans cet hôtel en Italie, mais en mille fois pire. Quelque chose cherche à s'immiscer en moi, tel un serpent qui m'étreint le cœur et se met à serrer. Je m'arrête net. Je ne peux pas continuer. Gusfand se retourne et me toise.

« Si tu n'arrives pas à pénétrer dans cette maison, c'est que je me suis trompé sur ton compte. Seul quelqu'un de totalement déterminé peut espérer aller plus loin.

Je n'arrive plus à avancer. Cette sensation m'étreint de plus en plus fort, j'ai l'impression que je vais étouffer, que mon cœur va exploser. Garder son calme à tout prix. Gusfand, lui, a disparu de mon champ de vision. Il est passé peinard, comme si de rien n'était.

« Prouve ta détermination, comme tu l'as fait sur le parvis, prêt à affronter le monde. »

Méthode Coué, on va tenter la respiration contrôlée. Une gifle invisible me frappe sur la joue gauche. Un coup fort qui me remet les idées bien en place.

« Arrête avec tes conneries, ce n'est pas avec des méthodes à deux balles que tu y arriveras. »

Reprendre ses esprits. L'image de Marie me traverse l'esprit. J'arrive à faire un pas, non sans

difficulté. Comme si une force invisible tentait de m'enlacer, de m'empêcher tout mouvement.

« Si tu veux y arriver, tu dois blinder ton esprit. Sans cela, tu es perdu.

— Mais putain, tu pourrais pas être plus précis ? »

Ces mots sortent de moi d'une telle force qu'elle en ferait blêmir un Balrog. Je suis sûr qu'on m'a entendu à des kilomètres.

« Non. La réponse se trouve en toi. Elle est différente pour chacun de nous. »

Je suis là, tout seul face à une maison hantée. La voix du Enguerrand/Gusfand s'est tue. Même si je tente de lui parler, elle ne répond plus.

Fermer son esprit. Bien, bien. Je me concentre sur l'image de Marie, ne pensant à rien d'autre. J'arrive à faire un pas de plus. La force qui me contraint semble avoir cédé un peu, mais reste difficilement combattable. Je continue d'utiliser l'image de Marie comme un rempart. Le serpent qui étouffe mon cœur lâche doucement son emprise.

« Tu es sur la bonne voie. Trouve en toi ce pourquoi tu te bats. »

Des tas d'images défilent dans ma tête. Le sourire de Marie, de mes enfants. Les rires d'un enfant. L'embrassade du grand-père à son petit-fils. Il recule encore. J'arrive à faire deux pas. Explosion d'amour dans tout mon être. Je laisse ce sentiment me parcourir de la tête au pied. Les ténèbres reculent d'un coup, hurlant de douleur face à la lumière. Elles disparaissent aussi vite qu'elles sont apparues, me permettant d'entrer dans la ruine.

L'intérieur est encore plus pourri qu'à l'extérieur. La moitié du carrelage a carrément disparu. Lorsqu'on touche les murs, le crépit s'effrite. L'électricité, n'en parlons même pas. Comment est-ce que je vais bien pouvoir faire une recherche dans tous ces

documents ? Et bien sûr, pas une goutte d'eau. Les tuyaux traversent certains murs et plafonds, complètement tordus. Quand bien même ils seraient en état, la ville avait coupé l'accès à l'eau depuis belle lurette.

Gusfand me conduit à la cave, qui était encore la pièce la mieux isolée. Il y avait un générateur d'électricité comme seule commodité, et un gros tas de bougie pour s'éclairer. Deux matelas et quelques couvertures complétaient le mobilier de la pièce.

« Fais comme chez toi. »

À part déposer mon sac dans un coin, je n'avais rien à faire de plus. Pas d'armoire, rien. Et puis, j'avais retenu la leçon. Garder ses affaires bien emballées, au cas où.

« T'inquiète, personne ne viendra ici. Même eux n'arrivent pas jusqu'ici. Ils leur manque justement ce qui t'a permis d'entrer. »

Maintenant que cette grande frayeur était passée, je veux directement rentrer dans le vif du sujet. Attaquer au plus vite toutes les infos

« Par où on commence ? »

« On commence par toi. Tu as encore beaucoup de choses à apprendre, jeune Padawan. »

Ce type est vraiment cinglé. Il me parle en faisant des allusions à Star Wars. Sérieux, on a plus dix ans. Il se met à rire.

« Mais ce sera pour demain. Ce soir, reprends des forces. Car tu vas en avoir sacrément besoin. »

43 La violence est la réponse de l'imbécile

Gusfand se tient assis, en tailleur, devant moi dans cette cave, qui par miracle, n'est pas trop humide. La nuit ne s'est pas bien passée. L'air frais glissait sur mon visage, par petites rafales, retardant le sommeil. J'aimerais bien un café. Mais Gusfand, lui, semble frais comme un gardon. Est-ce qu'il lui arrive seulement de boire ou manger ? Aucun son ne sort de nos lèvres lorsque nous échangeons. Nous discutons directement par la pensée. C'est plus facile et plus commode, même si je doute que dans cette demeure délabrée quelqu'un arrive à percevoir nos mots.

Moi, je suis assis dans la même position, face à lui. Mon cul commence à me faire un peu mal à cause des dalles glacées qui font office de sol. Je crois que quelqu'un les a posées là Pour éviter de marcher à même la terre et de répandre de la gadoue dans les étages supérieurs. En tout cas, elles n'étaient pas prévues lors de la construction de l'édifice.

« Je suis étonné de voir quelqu'un de ta trempe, avoir tenu aussi longtemps sans devenir fou. Ce médecin a fait des choses extraordinaires. Généralement j'interviens assez tôt, chez des enfants. Mais toi, tu es passé entre les mailles du filet. Il va falloir désapprendre tout ce que tu as appris. »

Encore une allusion à Star Wars. S'il se met à parler réellement comme ce petit bonhomme vert, en inversant les mots dans les phrases, je me casse. Bien sûr, il lit dans mon âme comme une page Wikipédia. Ouvert, accessible.

« Non, je n'inverserai pas les mots. Mais en reprenant des concepts bien connus, parfois, on peut faire comprendre plus facilement les idées que l'on veut enseigner. »

Il fait une pause. Le silence s'installe. D'habitude, lorsqu'on ne connaît pas bien la personne, que l'on a encore peu de sujets de conversation, la gêne s'installe. Souvent, l'un des interlocuteurs brise ce mutisme en lançant des sujets rien de plus banaux. Le temps, les matchs de foot, la dernière émission télé... Ici, rien de tout cela. Je ne suis pas gêné. Mais je me demande néanmoins ce qu'il veut. Gusfand est le genre de type dont tous les gestes sont réalisés à dessein. Son regard est perçant. J'ai l'impression qu'il me scrute de la tête au pied, qu'il fouille les moindres recoins de mon esprit. Je suis comme hypnotisé par ses yeux dont l'iris semble changer de couleur. Non, à bien y regarder, des petites images défilent. Comme si son œil était un projecteur. Je me rends compte qu'il est en train de revivre, en accéléré, toute ma vie. Soudain, la sensation s'arrête. Il se lève, d'un bond.

« Voilà donc la première question : Que crois-tu arriver avec ton don ? Je te laisse y réfléchir. »

Gusfand s'éclipse. Une fois qu'il a atteint le rez-de-chaussée, je n'entends plus le moindre bruit de pas. Comme s'il s'était volatilisé. Je suis plongé dans le silence le plus absolu. Les bruits de la ville ne parviennent pas jusque dans cette pièce.

Sérieusement, il n'avait pas besoin de partir pour que je lui réponde. Je pouvais directement lui répondre. Changer le monde. Effacer les mauvaises pensées. Remplir le monde d'amour.

Je sens mon estomac crier famine. Je n'ai plus rien bouffé depuis le milieu de l'après-midi, depuis que ce gars m'a rapporté un MacDo. Puisque Gusfand n'est pas là, je crois que je vais aller vite chercher un truc à grailer.

Alors que je m'apprête à grimper l'escalier, je heurte quelque chose. Le choc est violent, me fait reculer d'un bon mètre. Je retente. Pareil. Il y a

comme un mur invisible qui me bloque le passage. Je tâte de la main. Les poils commencent à se hérissier sur mon bras au fur et à mesure que ma main se rapproche. Puis quelque force la repousse. Bordel, il m'a enfermé.

Je tourne en rond dans cette pièce. J'essaie de démarrer le générateur. Avoir un peu d'électricité, profiter de l'attente pour commencer à inspecter quelques documents. Impossible de le démarrer. Le mécanisme ne répond pas. Je tire sur cette corde encore et encore. Toujours rien. Je n'ai que des bougies pour m'éclairer un peu.

Je ne sais pas combien de temps a duré l'attente. Elle m'a paru des jours. Alors que la sensation de devenir fou, dans la pénombre me gagne de plus en plus, Gusfand se pointe comme si de rien n'était. Il tient un sac plastique rempli de quelques objets indescriptibles. Le sac est trop opaque, impossible de voir ce qu'il contient. Il se rassied, dans la même position qu'au matin, exactement au même endroit. Et il ne bouge pas.

J'ai du mal à contenir ma colère. Je lui hurle dessus.

« ça valait bien la peine de te barrer comme cela, j'aurais pu te répondre tout de suite ! »

Il reste assis, impassible, pendant que je tourne autour de lui en vociférant mes mots. Il ne tourne même pas la tête pour me regarder. La tête bien droite, fière, le regard qui scrute le mur devant lui sans sourciller. Moi je continue à m'énerver. Je lui foutrais bien une de ces beignes, histoire qu'il se remue un bon coup.

« Mais bordel, tu crois sincèrement que je vais me laisser enfermer comme cela, pendant que tu t'amuses à ramener des trucs dans tes sacs en plastique ? »

Toujours impassible. Mon agressivité continue de

monter, et finit par exploser.

« Mais putain, bouge, répond, mais fais quelque chose BORDEL ! »

Je n'arrive plus à me contenir. Je lui assène un coup de pied. Je vois ma chaussure et ma jambe le traverser. Pourtant, il est bien là, dans la pièce. Je suis estomaqué. Je bouscule son sac, qui me confirme qu'il est bien présent.

« La violence est la réponse de l'imbécile, me dit-il. Maintenant, tu te calmes et assieds-toi. »

44 La voie de l'Unagi

J'arrive peu à peu à retrouver mon calme. Lui, n'a toujours pas bougé d'un poil. Une fois que ma respiration retrouve un rythme normal, je reprends ma position face à lui. Mais je ne commets pas la même erreur. Ma parka fait office d'écran entre mon derrière et la dalle froide. Plus envie d'avoir le cul qui picote de froid.

« Bien. Maintenant que tu as repris tes esprits, on peut discuter. Alors, réponds-moi : A quoi crois-tu arriver avec ton don ? »

« Changer le monde, le rendre plus beau. »

« C'est un but louable. »

« Quoi, c'est tout ? »

Il y a un piège, ce n'est pas possible autrement.

« Ton objectif est louable, je le respecte et c'est un principe auquel j'adhère. Néanmoins, ce sont les moyens que tu utilises qui me posent problème. »

« Je ne comprends pas. »

« Comment ton but pourrait-il être atteint en

supprimant le libre arbitre de toute personne ? »

« Mais, je ne supprime pas le libre arbitre ! Je ne fais que modifier les pensées, effacer ce qui est mauvais ! »

« Ha bon ? Ce ne serait pas plus intelligent d'apprendre aux autres à penser par eux-mêmes ? Forcer un esprit, même si c'est réalisé à bon escient, n'est rien d'autre qu'une dictature. Dans un sens, tu pratiques le même genre de technique que les personnes que tu affrontes. Tu forces, obliges le monde à penser comme toi. Une pensée unique pour tous. Plus de libre arbitre. Une dictature de faux amour. Parce que les gens ne le ressentiront pas au fond d'eux. Oui, c'est une voie dangereuse que tu as choisie. Une voie rapide pour arriver à tes fins. »

Le silence s'installe à nouveau entre nous. Je n'avais jamais vu les choses sous cet angle.

« Regarde ta vie. As-tu réellement changé le cours des choses ? Au contraire, en forçant, en jouant au superhéros dictatorial, tu n'as apporté que du malheur autour de toi. Ta famille a disparu, massacrée. Tes amis te voient comme un monstre. Dans un sens, on ne peut leur donner tort. En pliant les gens à ta volonté, tu es devenu un monstre. Tu n'as pas fait preuve d'amour et de compassion. C'est ce que tu te dis au fond de toi, mais tu te voiles la face. Tu aurais débordé d'amour, tu aurais transfiguré ton entourage. Tu aurais réellement changé le monde autour de toi. Choisir le côté obscur, plus facile, plus rapide et plus séduisant a fait de toi un génie du mal. Et c'est ce que les petits copains à Lammour cherchent à exploiter. Utiliser des capacités telles que les tiennes pour arriver à leur fin. »

Je me sens mal. Ces paroles me transpercent le cœur. Il a raison. Tout est de ma faute. Je suis responsable du malheur des autres. Si je n'avais pas

joué à l'apprenti sorcier, Marie et les enfants seraient toujours près de moi. J'ai causé énormément de douleurs à des tas de gens rien qu'en voulant réaliser mon utopie. Je... Je...

« Ce qui est fait est fait. Mais tu peux encore réparer certains actes, même si ça ne ramènera pas ceux qui t'étaient cher. Tu peux encore éviter qu'un désastre bien plus grand s'abatte sur le plus grand nombre. »

« Mais comment ? »

« En devenant amour, comme tu as pu l'expérimenter hier. L'amour inconditionnel nous rend plus fort, repousse les énergies négatives, éblouit ce qui nous entoure. C'est le rempart ultime contre les ténèbres que le culte de Thulé cherche à répandre sur le monde. Car si un homme coupe la voie à l'amour dans son cœur, il devient sans défense. Il sera contrôlable à souhait. Il se pliera à la volonté de la haine et du mépris de l'autre. »

« C'est donc cela qu'ils cherchent ? »

« Non, c'est leur moyen, comme tu avais comme moyen la manipulation de la pensée pour réaliser ton objectif. Ce qu'ils cherchent, c'est le contrôle absolu. Une race blanche pure qui vit au-dessus des autres. Les autres, qui ne sont pas plus que des animaux pour eux, seront destinés à remplir toutes les tâches avec un esprit totalement docile et dévoué à leur service. »

« Mais nous deux, contre tous, c'est impossible. »

« Alors, ils ont déjà gagné. Si tu ne crois pas qu'une petite graine peut changer l'univers, alors autant abandonner tout de suite. Une petite graine grandit, essaime une fois épanouie. Tu peux être la voie à montrer à d'autres. Apprendre à apprendre aux autres, faire réfléchir. Si on arrive à montrer l'invisible, le choc émotionnel du monde sera immense. Ce sera là qu'il faudra montrer ce qu'est

l'amour véritable. Pas ces faux sentiments distillés par Hollywood qui tend à nous montrer que l'amour charnel, l'envie d'une autre personne. »

Il se tait, me laisse réfléchir à toutes ces paroles. Néanmoins, j'ai peur. Cette immonde bête noire tentaculaire semble inébranlable. Gusfand sent les sentiments qui m'anime.

« Chaque chose en son temps. Prends-le temps de te découvrir toi, de découvrir l'amour dont tu es capable d'inonder le monde. Apprend le « bisounours power ».

-Mais comment ?

-La réponse est différente pour chacun de nous, je pense. Tu as trouvé un début de réponse en pénétrant dans la maison. Pour ma part, j'ai commencé en ressentant de la gratitude pour tout ce qui m'entourait. Le bon comme le mauvais. Peut-être que cela peut être un début de piste, pour toi aussi. Si tu y arrives, tu atteindras l'Unagi. Tu seras capable de contrer les énergies négatives, de les sentir et les refouler. Et contre cela, tes adversaires ne pourront rien faire. Mais s'ils arrivent à pénétrer ta coquille, à distiller le doute, ils pourront prendre le contrôle. Il te faut donc être fort, impénétrable, imperturbable en toute circonstance. »

Subitement, un vent furieux se lève et souffle les quelques bougies qui nous éclairent. Aucune lumière ne vient de l'étage, comme si l'on était enfermé dans four. Les ténèbres absolues nous entourent.

Partie 3 Retour au château

Chapitre 5 Gutentag !

45 Daesh lave plus blanc que blanc (à changer)

Le sentiment d'oppression qui émane de ces ténèbres est le plus violent auquel j'ai eu à faire face. J'ai l'impression que ces ténèbres sont bien matérielles, qu'elles cherchent à s'insérer en moi par tous les pores de ma peau. Je n'arrive plus à respirer. La panique me gagne, m'envoie des décharges électriques de la tête au pied. Je lutte pour ne pas tomber. Si tel est bien le cas, avec ces ténèbres, je n'arrive même plus à m'orienter. Elle brouille tous mes sens. Les sons sont étouffés. J'entends à peine ma voix alors que je me mets à hurler. Et cette odeur. Je n'arrive pas à la décrire, elle donne l'impression que la pièce est remplie de cadavres en état avancé de décomposition. Je tente tant bien que mal de contenir les pauvres bretzels dans mon estomac. Je me mets à trembler de tout mon long, je n'arrive plus à contrôler mes mouvements.

« Il n'y a qu'un seul moyen pour que cela s'arrête.

-Comment éprouver de l'amour face à une telle situation ? »

-Si tu n'arrives pas à dépasser ce type de pensées, alors tu es perdu. Car ces ténèbres sont bien réelles. Si tu n'arrives pas à les combattre, elles s'empareront de toi. Comme elles l'ont fait avec l'apprenti d'Obi-Wan. »

Je vais tuer ce type. Même dans une pareille situation, il s'amuse à faire des allusions à la Guerre des étoiles. Il est complètement barré.

« Ce genre de pensées ne t'aidera pas, bien au contraire. C'est un pas de plus vers ta perte.

-Mais alors, comment ? »

Silence total. J'ai beau répéter cette question, Gusfand répond aux abonnés absents. Je suis seul, face à ces ténèbres. Je ferme les yeux, enfin, je pense le faire, les ténèbres sont tellement puissantes que je ne perçois aucun changement. Alors que je tente de reprendre mon calme, le sentiment d'oppression augmente en intensité. Des images de haine, de destruction s'insinuent dans mon esprit. Je vois Marie se faire massacrer devant mes yeux. Ces salopards de skins qui la tabassent, la violent pour s'amuser, et qui ensuite l'égorgent en éructant un rire sadique.

« Arrêtez, je ne veux pas voir cela ! »

Mais les images se font des plus en plus insistantes et précises. Impossible de les chasser. Je vois des cadavres d'enfants, massacrés par une armée, mutilés par des bombes ou que sais-je. Je vois des hommes et femmes se foutre sur la gueule simplement à cause d'une place de parking. Je vois un handicapé se faire renverser par une bagnole simplement parce qu'un autre a décidé de se garer dans la zone de sécurité qui lui est réservée. Des tas d'autres images me parviennent. De grands massacres comme des petits

gestes de notre quotidien, qui nous démontre que notre égoïsme, même avec de tous petits gestes, contribuent à augmenter notre frustration et notre haine envers son voisin.

Je suis débordé par ce flux incessant d'images qui défilent dans mon crâne. Elles défilent de plus en vite. Je pense ouvrir les yeux, mais elles sont toujours là. Une douleur indescriptible m'étreint. Le dégoût, la tristesse se mélangent en moi, et me submergent. C'est mon âme, mon cœur qui pleure. Comment éprouver de l'amour face à toute montagne de haine et de souffrance ?

Le mot de Gusfand me revient : la gratitude. Il en a de bonnes, lui. Remercier la terre pour tous ces conflits, ces paroles médisantes, cet égoïsme, cette jalousie en regardant ce que l'autre possède plutôt que d'être satisfait de ce que l'on a ? Je n'y arrive pas, je n'y arrive plus.

Je referme les yeux. J'essaie de fermer mon esprit, de chasser la moindre pensée négative. Chaque tentative se résulte par une attaque encore plus puissante. J'ai l'impression de tomber, de chuter de plus en plus bas, comme si un gouffre s'était subitement creusé sous moi. Je ressens cette sensation alors que je n'arrivais plus à rien ressentir autour de moi.

« Chris... »

La voix de Marie. J'ouvre les yeux. Je la vois qui flotte, un halo lumineux qui l'entoure, au-dessus de moi. Elle me sourit, me tend la main. Sa lumière éclaire toutes les ténèbres environnantes. Je pleure, j'essaie de la toucher. A peine nos doigts s'effleurent que je ressens une chaleur intense me réchauffer. Elle m'apaise. Doucement, les images commencent à s'estomper, laissant la place à d'autres. Le sourire de Louise. La tendresse d'un enfant. Un mur humain, se

tenant la main face à des chars qui arrêtent leur course. Un gars qui s'arrête à côté d'un SDF et partage son repas avec lui. La gratitude de voir tous ses proches venir pour fêter un anniversaire. Je laisse tous ces bons sentiments pénétrer mon âme. Le sentiment d'oppression perd en intensité. J'arrive à reprendre doucement mon calme alors que les ténèbres continuent leur agression.

La gratitude pour avoir pu profiter pendant des années de la compagnie de Marie, de mes enfants. D'avoir pu les voir grandir. La gratitude pour toutes les bonnes actions qui ont été faites autour de moi. Je remercie le ciel, l'univers pour chaque jour passé sur terre, de m'avoir porté, nourri, abrité. Je me nourris de ce sentiment. Je me nourris de l'amour qui en découle. Je ressens un ultime assaut de cette noirceur purulente contre moi. Je laisse couler cet amour inconditionnel en moi. Un cri de terreur et de rage retentit dans les ténèbres. Ces dernières se pressent contre moi, mais elles se retrouvent bloquées par un mur invisible. Au plus j'arrive à intensifier ces sentiments, au plus elles se mettent à reculer. Je sens comme une lumière se dégager de mon corps, illuminant cette ombre opaque, jusqu'à sa disparition. Au bout de quelques minutes, elles disparaissent totalement.

Gusfand me sourit. Son air ne dégage aucune malice. Seulement de la joie.

« Tu as réussi. »

46 Les racines du mal

J'ai l'impression qu'un immense poids s'est volatilisé. Je n'ai jamais éprouvé une telle sérénité. Je me sens en paix avec moi-même, mes doutes ont disparu. Je sens le sourire sur mon propre visage, et si j'essaie de reprendre une contenance, je sens mes muscles se remettre dans cette position

« La haine qui restait en toi s'est envolée », me dit Gusfand.

« J'en ai bien l'impression. Je me sens en paix.

- Je te laisse te reposer le reste de la journée, et méditer à cela. Tu l'as bien mérité ».

Gusfand s'éclipse en deux-trois mouvements. Je suis abasourdi. Tout ceci n'était donc qu'un test ? Mais, alors que ce genre d'expériences m'aurait révolté encore la veille, je me serais certainement jeté sur lui, je n'éprouve plus que de la gratitude. Je ne l'avais jamais réellement ressentie auparavant. Je pense que si je croisais n'importe qui, je l'aurais pris dans les bras, pour lui dire merci, lui faire un câlin et partager ses sentiments qui m'animent. Pourquoi ? Je ne sais pas. Je ne me suis jamais senti aussi bien.

Toutes les petites meurtrissures se sont évaporées. J'ai l'impression d'être un homme nouveau. D'un coup, je me mets à rire intérieurement : « le monde entier va se moquer de cette profusion de bons sentiments ». Mais je me rends compte que ce n'est que de cette manière, en éprouvant amour et compassion que seul le monde peut être réparé. J'ai fait preuve de condescendance envers mes semblables en pensant que je pouvais les guider en manipulant leurs pensées. Je réalise que je n'avais pas confiance en l'espèce humaine, que je me plaçais au-dessus de la mêlée.

J'observe mon abri. Hier, je trouvais cette cave immonde, un vrai squat moisi. Aujourd'hui, je suis tout simplement heureux d'avoir ce toit sur la tête, à l'abri de tout. Je continue mon inspection, les murs qui me paraissaient si gris hier me paraissent plus nuancés. Mon regard termine son balayage sur le sac que Gusfand a laissé son sac en plein milieu de la pièce. De la bouffe !

Je n'avais jamais dégusté un aussi bon bretzel de ma vie. J'ai l'impression qu'il a beaucoup de goût. Pourtant, en regardant l'emballage, je me rends compte que j'avais été en manger là juste avant d'aller me mettre à attendre sur le parvis Le truc industriel, qu'on ne veut pas savoir ce qu'il y a dedans tant c'est bourré de produits chimiques.

Gusfand ne réapparaît pas de la journée. Calme, apaisé, je passe mon temps à repenser à la suite, comment on coincerait la bande à Lammour. Informer les gens, simplement, n'était-ce pas trop risqué ? Si on balance tous ces documents au monde sans mettre un message d'amour derrière, le monde aura peur. Et nous connaissons tous les conséquences qu'induit une population effrayée. Il suffit de se rappeler le 11 septembre. Les gens, irradiés par la peur de l'autre ont accepté un état ultra-sécuritaire. La France est en train de faire pareil dans l'après « Satyre Hebdo ». Au final, il n'y a plus que de la suspicion et des actes haineux qui en sont ressortis. Il doit bien y avoir une solution. J'en parlerai avec ce doux illuminé lorsqu'il sera de retour.

Gusfand n'est toujours pas revenu lorsque je me décide à piquer un roupillon. Pas grave. Il m'avait de toute façon dit qu'il me foutrait la paix pour la journée. Le sommeil me gagne en un rien de temps, je dors comme un loir, comme un petit bébé qui sait que ses parents sont à ses côtés quoiqu'il arrive.

J'ai à peine ouvert les yeux que j'entends un « bonjour » enjoué près de moi. Gusfand est là, assis au même endroit qu'hier, un bretzel et un café en main qu'il me tend.

« Bien dormi ? »

« Comme un bébé ! Je n'ai pas aussi dormi depuis bien longtemps ! »

« C'est normal, bienvenue dans un nouveau monde. Mais aujourd'hui, dès que tu auras pris ta dose d'énergie, on devra se plonger dans une histoire fort peu réjouissante.

-J'imagine. Je suppose que le sujet sera comment l'humanité en est arrivé à oublier ces sentiments, et que cela a conduit à des groupes tels que celui qui me pourchasse. »

Il m'assène un « bingo ! » bien joyeux en guise de réponse.

On déguste notre pitance en silence. Une douce odeur de café se répand dans la pièce, chassant l'odeur d'humidité persistante dans toute la maison, même si la pièce du sous-sol est étrangement épargnée. Quelques minutes après ce petit déjeuner de champion, Enguerrand prend une profonde respiration et commencer à parler.

« Je ne sais pas quand cela a commencé. Si on regarde l'histoire du monde, il n'est nulle part fait mention d'une société où chacun est égal à l'autre. Rapidement, des hommes se sont érigés au-dessus de leurs semblables. Les rois, la noblesse,... Si on regarde, en fait, rien n'a changé. On pourrait dire que les hommes d'aujourd'hui sont toujours des serfs comme autrefois. Lorsqu'est venu le temps des « lumières », on aurait pu croire que ce temps serait fini. Mais ce n'était qu'un coup d'éclat d'une classe bourgeoise qui avait réussi à sortir son épingle du jeu. Ils refirent les mêmes erreurs. Rapidement, ils se

rendirent compte que si les principes d'égalité et fraternité étaient respectés par tous, ils perdraient vite leurs privilèges.

Ils créèrent donc des castes en quelque sorte. Ils inventèrent les concepts de gauche et de droite. Les bourgeois qui ne s'intéressaient pas directement à la politique, restaient dans les affaires, influant sur les politiques en abreuvant d'argent les « élus ». Ils jouaient sur les deux côtés, leur intérêt étant chaque fois conservés, même si officiellement une classe politique se disait proche du peuple. Une communauté à part, la religion juive, sortit avec brio son épingle du jeu. Elle menait ses affaires avec une grande habileté provoquant la jalousie de ses concurrents.

Après la défaite de 1914, l'Allemagne vécut dans l'humiliation la plus totale. La classe bourgeoise allemande rêvait de redorer le blason de leur Grand Empire qui avait périclité depuis des siècles. Ils rêvaient de mysticisme, des mythes de Perceval, de la grande race aryenne.

Toutes ces illusions sont simplement venues d'un ego meurtri jusqu'à la moëlle. »

« *Your ego brings only sorrow* »

Cette phrase me vient machinalement. Chanel, encore. Putain. Ils sont proches de la vérité.

Gusfand m'interrompt de ma rêverie en se raclant la gorge, puis reprend.

« Ils voyaient également d'un très mauvais œil la classe juive s'en sortir mieux que les autres ». Rongés par la jalousie, cette dernière se transforma rapidement en haine. Ils avaient trouvé un bouc émissaire. Ils comprirent très vite que s'ils arrivaient à manipuler l'opinion publique, en les traitant de voleurs, de parasites qui suçaient l'économie allemande, ils pourraient facilement prendre le pouvoir. Ils fondèrent le culte de Thulé, en se basant

sur des théories racistes émises par tant d'autres (chercher sources). Il ne leur manquait plus qu'un faire-valoir, un orateur hors-pair pour manipuler les masses en leur faveur. Leur choix se porta sur un artiste raté du nom d'Adolf...

47 L'histoire est un perpétuel recommencement

Adolf adhéraït parfaitement à l'idéologie, et il gagna rapidement en influence, que ce soit au sein du culte, mais sur la scène politique allemande. La suite on la connaît, plus ou moins. Excellent orateur, il arriva comme tout bon politicien qui se respecte à exploiter les désillusions et les craintes de ses concitoyens. Il sema des graines qui portèrent rapidement leur fruit. La haine est exaltée par la haine, et celle-ci crût à une vitesse exponentielle dans les cœurs de la population. Lorsqu'il arriva au pouvoir, une société secrète rivale risquait de contrecarrer ses plans. Il interdit donc toutes les sociétés secrètes, incorporant le Culte de Thulé directement dans la SS nouvellement créée. Il donna les rennes de l'ordre à Himmler, son acolyte au sein du culte depuis bien longtemps. Mais le culte s'était propagé bien au-delà des frontières. Des tas de sympathisants à ces idées d'une race blanche supérieure fit écho jusque chez les businessmen américains, qui firent de généreuses donations au parti nazi. La machine était lancée, la gangrène allait se répandre sans trop de résistance.

À la fin de la guerre, les survivants du culte se cachèrent. On raconte même qu'Hitler aurait fui et

que son suicide n'est qu'une mascarade. La vérité est bien plus troublante. Avec leur projet unglaubliche Kommando, des tas de dignitaires nazis, dans leur folie de créer ce Reich d'hommes supérieurs, enfantèrent nombre d'enfants. On raconte qu'Hitler lui-même aurait engendré une nombreuse progéniture dans toute l'Europe. Une partie de la réponse se trouve dans les documents qu'Edgard a trouvés. Mais certains des fichiers sont verrouillés et inaccessibles.

En clandestinité, les survivants du culte infiltrèrent toutes les couches de la société. Des prolétaires aux hommes d'affaires. L'Union européenne est totalement gangrenée. Les idées néfastes et nauséabondes sont disséminées. Leur coup de maître fut également d'infiltrer leurs vieux ennemis, les juifs. Avec la Shoah, la communauté internationale leur donna un bout de terre en Orient et Israël fut créé. Les dirigeants de ce nouvel état étaient totalement dévoués à la cause du culte. Ils utilisèrent les mêmes techniques, cette fois, sur les autochtones. Et chaque fois que la communauté internationale hurle sur les exactions de cette secte au pouvoir en Israël, ils se réfugient derrière le passé, s'érigeant en victimes. Et toute personne critiquant le régime israélien se retrouve déclarée comme antisémite. La haine a germé dans le cœur des Israéliens : l'escalade était inévitable. Chaque acte apportant son lot de victime de chaque côté, avec une réponse chaque fois de plus en plus agressive.

Ces mêmes techniques étaient utilisées dans d'autres pays d'Europe. La Belgique en est même devenu un laboratoire, où l'on disséminait la rancœur a plus petite dose, le résultat, même s'il arrive plus lentement est identique : chaque année les tensions communautaires grossissent. Il leur a pourtant simplement suffi de souffler sur les braises d'un ego

meurtri. La haine continue à grandir et le nationalisme monte en flèche.

Les gouvernements occidentaux, acquis à la cause depuis longtemps, placèrent leurs pions partout dans le monde. Même lorsque les colonies se révoltèrent, les dirigeants de ces nouveaux pays leur étaient dévoués. Et dès qu'ils se mettaient à vouloir prendre leur indépendance, un coup d'état ou une guerre éclair éclatait, mettant un nouveau pion en place.

Seulement, de plus en plus de monde commencèrent à avoir des soupçons. À comprendre que le monde ne tournait pas rond. Les crises commencèrent à se succéder, le pouvoir, le système remis en question. Il leur fallait donc un nouvel ennemi. Il fallait tenter le tout pour le tout. Mettre un ennemi puissant, terrible qui pouvait provoquer le plus de terreur possible. Le terrorisme moderne était né. Des groupes armés, principalement dirigés par des pions, furent créés partout dans le monde, avec un accent sur l'islamisme radical. Le musulman devient le juif 2.0

Avec la colère résultant des divers attentats, les gens se mirent à diaboliser les musulmans partout dans le monde. La réponse était inévitable : « l'ennemi » gagnait de plus en plus de partisans, dégoûtés par la haine et la peur qu'ils suscitaient, éprouvant ces sentiments nauséabonds à leur tour.

La violence continua de monter. Les politiques, même les petits mouvements non infiltrés, jouèrent le jeu du culte. Oui, surfer sur la peur rapporte et chaque politicien qui se respecte utilise ce précepte.

Petit à petit, sans réellement s'en rendre compte, la population passait sous contrôle absolu. Les libertés individuelles éradiquées, la population de plus en plus surveillée avec l'approbation générale du peuple, qui en temps normal aurait refusé toutes ces lois. Car

c'est bel et bien là leur but ultime. N'ayant pas réussi à contrôler le monde ouvertement, ils le font dans l'ombre. Leurs partis fantoches, comme le FN, la NVA ou autre, gagnent des partisans tous les jours. Et ils sont bien partis pour réussir. Ils auront le pouvoir total, dans bien des pays et lorsque les pays sous leur coupe seront suffisamment nombreux, un nouveau Reich sera établi ouvertement. »

Gusfand s'arrête et regarde le sol. Quelque chose semble le peser lourdement. De la peine. J'ose finalement briser le silence au bout de quelques minutes.

« C'est étonnant que le monde ne se rend compte de rien. Car avant les juifs, il y a eu d'autres peuples. Les guerres se sont succédé, toujours avec de faux prétextes. Souvent, les mensonges sont tellement gros qu'il faut peu de temps pour démonter le canular. Et chaque fois, les gens gobent tout, laissent faire.

-Oui, l'histoire est un éternel recommencement. Il y a selon moi plusieurs facteurs qui peuvent rentrer en ligne de compte : le premier, est que les médias sont sous la coupe du culte. Ils peuvent habilement manipuler le public. C'est d'ailleurs leur raison d'être principale. Jouer sur l'émotionnel. On assène le public de semi-vérités, en jouant sur les émotions. On distille la peur, faisant gober tout et n'importe quoi. Quelqu'un qui a peur est aisément manipulable. Ensuite, on le gave d'émissions à deux balles pour le divertir. Jamais tu ne verras une émission favorisant la réflexion et l'enrichissement de l'intellect passer dans les heures de grande affluence.

L'ignorance est le deuxième pilier pour une manipulation globale. C'est le deuxième facteur : inonder le monde de toutes sortes de distractions afin de détourner le peuple du pouvoir. Ce principe est utilisé depuis la Rome Antique.

-Panem et circenceses

-Exactement. En fait, Aldous Huxley a parfaitement résumé la société de demain : le contrôle de la population par le divertissement et les futilités dans « le meilleur des mondes ». Si tu rajoutes la surveillance généralisée, la novlangue de 1984, nous avons un bel exemple de la société vers laquelle nous nous dirigeons. Une société pour des élus, le reste étant sous esclavage, sans qu'il s'en rende compte. Une prison dorée parfaite, ou l'être humain n'est plus qu'un outil comme un autre au profit de la race aryenne.

Le silence s'installe à nouveau. Nous plongeons tous les deux dans nos réflexions. Le mécanisme semble tellement bien rodé. Comment arriver à stopper cette sombre conspiration (mince, les théoriciens de la conspiration sont en partie dans le vrai ! Nous sommes perdus, surtout lorsqu'on voit que la majorité se tourne vers l'extrême droite pour contrer les Illuminatis, les adorateurs de Satan ou les martiens !)

« Mais comment arriver à démonter tout cela ?

-Il faut déjà arriver à déchiffrer ce conteneur secret. Voir ce qu'il contient. Je pense qu'il faut éviter de mettre la charrue avant les bœufs. Si on arrive à mettre la lumière sur toutes les personnalités impliquées pour les mettre en prison, ce sera un bon début. Mais faut trouver un média non corrompu, qu'il puisse faire toute la lumière sans avoir de bâton dans les roues. Et trouver un moyen pour éviter une panique généralisée.

-Je pensais exactement la même chose hier soir. Mais pour ces documents inaccessibles, tu as une idée ?

-Oui. Il y a des jeunes idéalistes, un peu partout dans le monde, très versé dans l'informatique. Des

jeunes qui veulent changer le monde. Leur mouvement est encore insignifiant et non infiltré. Il nous faut trouver des pirates. »

48 Les bisounours de la politique

« Des pirates ? Tu parles de ce petit parti politique anti-copyright qui ne ressemble pas à grand-chose ?

-Ils ne ressemblent pas à grand-chose comme tu dis au niveau politique, mais ce sont des types qui sont très au fait de la technologie. Ils ont des contacts dans le milieu informatique, dans les hackerspaces, et dans une multitude de mouvements difficilement accessibles à la compréhension pour le vieux monde. En approchant le bon groupe, il y a moyen de rester discret. Et si jamais ils discutent entre eux, ils sont assez sages pour chiffrer les communications. Les paroles de Snowden sont paroles d'évangiles pour eux.

-Donc, on se pointe dans un bureau du parti pirate allemand et on leur demande de pirater un truc pour nous ?

-Non, quand même pas. Mais je connais une personne qui pourrait nous aider. Je partirai pour Dusseldorf demain. Tu m'attendras ici, ça te laissera le temps de regarder la paperasse en attendant.

-D'accord, mais j'ai cependant une question qui me taraude l'esprit. Tu es au courant de toute cette histoire. Tu ne sembles pas vieillir. Tu sembles tout connaître d'eux. Dis-moi, qui es-tu ? »

Il ne dit rien, il se contente juste de sourire et se lève.

« Peut-être, un jour, si tu es sage. Je vais chercher les billets de train. »

Gusfand parti, je commence à trier tous les papiers. Il y en a un paquet considérable. Frida avait cependant déjà défriché une bonne partie du terrain. Tout ce qui était généalogie était trié. Je me mis à regarder tout cela. Il y avait moyen de reconstituer un puzzle avec toutes les parties d'un immense arbre. Juste qu'il y avait un beau trou au milieu. Il manquait des noms. Une partie de la descendance d'Adolf, qui visiblement concernait l'étranger. De ce que je voyais, le trou concernait la France et peut-être la Suisse. Mais sur ce dernier point, j'avais des doutes. De mémoire, dans l'histoire, Hitler n'avait pas voyagé dans ce pays.

L'histoire a été écrite par les vainqueurs.

Oui, mais ils ne l'ont pas gagné. Quoique, en me repassant tout ce que venait de dire Enguerrand, on pourrait penser que c'était le cas. Que la capitulation n'avait qu'un contre-temps dans le planning. Putain, je suis sûr que le document que Frida a bousillé est d'une importance capitale. Espérons que l'on trouve une copie dans les fichiers numérisés.

Je passe à autre chose. Des transferts de compte en banque. Je n'en crois pas mes yeux. Des mouvements d'extrême droite qui reçoivent de grandes compagnies comme Monsanto, Unilever, IBM, Ford (et dans le cas de ces derniers les premiers versements datent des années 30). Des transferts obscurs vers des comptes appartenant à des noms arabes, dedans je repère ben Laden, (vérifier noms calife Daesh et autres). S'y collent des contrats de vente d'armes vers des organisations ou sociétés inconnues quand elles ne sont pas destinées à un Etat comme le Qatar, l'Arabie Saoudite. Des transferts de fonds vers des groupuscules extrémistes Ukrainiens, devenus des

partis politiques au pouvoir depuis le Maidan.

La liste ne faisait que s'allonger. Tous les coups-fourrés, les coups d'états dans la plupart des états, le trafic de drogues international, la traite d'êtres humains... on trouve des traces de cette conspiration partout ! La nausée me prend subitement, je dois prendre l'air.

Je monte ces escaliers. Combien de temps ne suis-je plus sorti, n'ai plus-je vu la lumière du jour ? Dès que je tire cette porte qui tient encore miraculeusement sur ses gonds, je plisse les yeux. La lumière me brûle la rétine quelques minutes. Mais la chaleur du soleil sur la peau me fait un bien fou. Lorsque mes yeux s'habituent enfin à la luminosité ambiante, je remarque qu'Enguerrand se tient devant moi, l'air sévère.

« Ce n'est pas une bonne idée, redescend. Ce n'est pas parce que le monde évite de pénétrer dans cette maison qu'elle est à l'abri à des regards. »

Je comprends la remontrance de Gusfand, même si je rentre à contrecœur. Une fois dans la cave, il m'annonce bien qu'il part à Dusseldorf demain, qu'il sera de retour le jour même, certainement accompagné.

La soirée, le lendemain sont consacrés aux recherches. Hormis ces extraits de compte, quelques échanges de mails et les enlèvements, le reste des documents sont des copies d'archives d'époque. Curieusement, aucune information sur les activités actuelles du culte, si ce n'est les suppositions d'enlèvement de personnes à capacités exceptionnelles. Rien de concret sur les projets.

Vers 16h, j'entends du bruit à l'étage. Vu les bruits de pas, ils doivent être deux. Trente secondes plus tard, je vois Gusfand rentrer dans la pièce. Il est accompagné d'un gamin. Il ne doit pas dépasser les

vingt-cinq ans. Boutonneux à lunettes, avec des longs cheveux qui, s'ils n'étaient pas recouverts d'une belle pellicule grasse, devaient être blonds. Je suis frappé par son t-shirt. Juste un simple slogan à côté d'une photo de caméra de surveillance : « 1984 was not supposed to be a manual ». Gusfand et lui échangent en anglais. Il me sourit de manière assez timide. Je lui fais peur, je le vois, pas besoin de sonder son esprit pour le ressentir. Il sait qui je suis. Il me tend la main en citant bel et bien mon nom.

« Bonjour Chris, je m'appelle Klaus. »

Une larme coule sur mon visage. Personne ne m'avait plus tendu la main, adressé un sourire, même gêné. Une fois ce même gêné passé, il dépose ses affaires. Pas rien que trois ordinateurs portables. Ce n'est pas avec notre petit groupe électrogène que l'on va s'en sortir.

Ses pcs portables sont remplis de stickers en tout genre. Je n'avais jamais vu ce genre de pratique. Je remarque des tas de slogans dessus, comme « Free your documents ». D'autres sont des logos plus ou moins familiers : le logo de Firefox, un pingouin Linux,

...

« Donnez-moi le fichier chiffré, je vais le dupliquer. »

Je lui tends la clé USB.

Alors qu'il copie le fichier, il annonce qu'il va effectuer.

« On va commencer simple. Je vais faire une tentative de décryptage par brute force.

-Vous savez, c'est du chinois pour moi, ce que vous êtes en train de m'expliquer », dis-je.

« C'est bien simple. Un programme informatique va rentrer des mots de passe à la chaîne en se basant sur des mots du dictionnaire. Pour craquer le mot de passe, ça marche assez bien. Je fais partie d'une ligue

antifasciste, nous avons conçus des dictionnaires exprès dans ce cas-là. Par exemple, en y mettant tous les manuels incontournables du petit militant facho. »

« Ne me dites pas que c'est aussi simple que cela ! »

„Heureusement pour nous, dans ce cas-ci, je dirai oui. Cependant, la majorité des gens ne se protège pas réellement. Vous seriez étonné de voir comment il est facile de pénétrer un système informatique. Dans le cas des petits fachos, je mettrai ma main à couper qu'on va se taper une phrase de Mein Kampf comme mot de passe, qui reste leur livre de chevet.“

Il duplique le fichier impénétrable et lance son programme. C'est grave comme il a raison. En moins de cinq minutes, une fenêtre s'affiche, indiquant que le fichier est déchiffré. C'était bel et bien un extrait de Mein Kampf qui avait été utilisé.

49 Je dois encore trouver un titre

„Mon fuhrer bien aimé, mon cher père,

Comme vous devez certainement le lire dans l'actualité, tout se passe comme prévu. L'immobilisme de l'Union européenne ne sera bientôt plus. Les tensions, au plus haut avec la Russie depuis la crise Ukrainienne, monteront bientôt d'un cran. Des attaques auront lieu dans la plupart des pays d'Europe, le peuple aura peur, et l'Union s'engagera dans le conflit. Dès qu'il y aura accrochage entre les différents belligérants, le conflit se généralisera au monde entier, les principales armées s'entre-détruiront. Nous pourrons procéder à la phase finale,

où nous serons accueillis en sauveurs de l'humanité.

J'ai rencontré notre contact, aujourd'hui à Paris. Nous lui avons fourni tout le matériel nécessaire pour que ses amis et lui puissent construire „les cadeaux“ sans attirer l'attention. La prochaine phase devrait commencer début 2015.

*Avec tout mon amour, gloire au quatrième reich,
F.*

Cette lettre en disait trop et à la fois il y avait un sentiment de bien trop peu. Une petite pointe émergée d'un immense Iceberg. Cette lettre en plus de son contenu nauséabond arbore dans l'entête le fameux aigle nazi. Ses serres étreignent le monde. Comme s'il soulevait la terre, pour la porter dans son repaire. Une inscription autour du monde y figure : „Le nouveau Reich, garant et gardien du monde.“

Klaus parcourt le reste des documents. Il n'y en a pas beaucoup, mais un dossier attire notre attention : des photos, et plutôt récentes à en croire les personnalités qui y figurent. Dans les têtes que l'on aperçoit, on remarque le petit Lammour, mais également d'autres têtes bien connues. La chancelière d'Allemagne, la majeure partie des présidents de partis d'extrême-droite, entouré d'autres personnes telles que Will Babe, le président de Macrosoft, la famille Bouch, la famille Rockefeller, des patrons des grands médias,... Sur chaque photo, des têtes différentes. Le plus effarant est qu'ils arborent tous une petite broche avec un Aigle qui plante ses serres sur le monde, comme sur le courrier.

Ils se trouvent tous dans une salle circulaire, cerclée par des piliers. En son centre, sur le sol, on y trouve un étrange symbole. Un rond noir plein, duquel partent des stries tout aussi noires qui atterissent sur un autre cercle.

« C'est le Soleil Noir, dit Klaus. Il se trouve dans une

salle du château de Wewelsburg. Le siège de la SS de Himmler. Ce lieu était bardé du mysticisme nazi, rempli d'ésotérisme. Des salles entières dédiées au culte de Thulé, d'autres servaient de salles d'initiation pour les futurs initiés au secret. Mais Himmler l'a fait détruire en 1945. Lorsque les Américains sont arrivés, il ne restait que la tour Nord. l'édifice a néanmoins été reconstruit et sert aujourd'hui de musée. »

« Il y a cependant quelque chose qui cloche, continue-t-il. Le musée est inaccessible en dehors des heures d'ouverture. On remarque bien, en regardant les fenêtres, qu'il fait nuit noire dehors. »

On continue à parcourir l'ensemble des photos. Au fur et à mesure, on se rend compte que tous ces individus participaient à une sorte de cérémonie. On y voit la jeune Manon, petite nièce du président du Front National français, dans une robe toute blanche, à la manière du KKK, une petite corde lui ceinturant la taille. Elle tient dans sa main une dague étrange, la lame semblant onduler, comme une flamme. Elle se dirige vers un homme noir, complètement ligoté, couché au centre de la pièce, dans ce cercle qui symbolise le Soleil Noir. On la voit ensuite plonger la dague dans la poitrine du pauvre hère, extraire son cœur, puis le manger alors qu'il semble encore palpiter dans ses mains. Le tout sous le regard approbateur et satisfait de l'assemblée.

Cependant, la personne qui semblait être le maître de cérémonie n'était jamais identifiable. Sur chaque photo où il était présent, il était visible de dos. On ne pouvait que deviner qu'il était brun de cheveux, coupés plutôt courts, et pas très grand, si l'on comparait aux autres personnes présentes.

Klaus et moi sommes effarés. Que de telles soirées initiatiques puissent encore se dérouler nous dépassaient. Gusfand, lui n'affiche aucune émotion, un

véritable mur. Une fois notre stupéfaction passée, Klaus repasse une deuxième fois les images.

Il s'arrête, interloqué, sur une image. Un des murs possédait une alcôve, légèrement éclairée.

« J'ai visité deux fois le Wewelsburg, je n'ai jamais vu cette alcôve. Pourtant, je suis sûr qu'il s'agit de ce lieu. Les pierres, le motif sur le sol ne trompe pas. Ou alors ils ont tout simplement trouvé un lieu similaire pour leur culte.

« Nous en reparlerons plus tard, continuons à analyser les documents » dit Enguerrand.

Le troisième document était un plan. Un grand complexe, qui comprenait des habitations, des laboratoires de recherches, des salles d'armes. Ce qui semblait être une des entrées principales donnait directement sur un aéroport, si on en croyait les indications. La première salle n'était autre qu'un quai de déchargement. Le complexe comprenait plusieurs étages, et devait s'étendre sur plusieurs hectares, vraisemblablement souterrains. L'autre entrée, qui se situait au point culminant du complexe était assez étroite, et débouchait sur un escalier en colimaçon qui descendait vers le l'ensemble des galeries. Le complexe en lui-même avait la forme d'une croix gammée.

« Sérieusement, une base aussi complexe encore non découverte, avec toutes les technologies satellites, les géo-localisations, et autre, comment est-ce possible que personne n'ait encore rien découvert ? » dis-je, assez perplexe.

« Peut-être parce que l'information est contrôlée sur tous les systèmes. Regarde encore qui est présent sur les photos. Les boss de toutes les grandes compagnies, ainsi que les représentants politiques doivent censurer les infos. »

« J'ai vu des rumeurs sur le Dark Net, dit Klaus.

Certains types affirment avoir vu des soucoupes volantes avec la croix gammée peinturlurées dessus. D'autres affirment qu'ils sont tombés sur des souterrains encore actifs, sous l'Allemagne. Mais ils n'ont jamais réellement avoué où ils se trouvaient. Ces types étaient totalement paranos, avaient peur. Je ne les avais jamais crû. Aujourd'hui, je pense bien qu'ils sont tombés sur quelque chose. Je vais les contacter, voir s'ils veulent bien en dire plus en privé. »

Une fois qu'il eut envoyé ses messages, on décide d'arrêter de regarder tous ces documents et de souffler un peu. Klaus se fait un gros pétard, puis remonte à l'étage pour se le griller. Je l'accompagne.

« Donc, tu fumes Chris ? »

« Ouais, un pétard de temps en temps. La dernière fois, ça c'est plutôt mal passé je dois dire. J'étais en pleine fuite, en pleine parano et je me sentis super mal. Je suis même tombé dans les vapes. »

« T'inquiètes, tu risques rien ici. »

On parle un peu. Je lui raconte ma version de l'histoire, celle occultée par les médias. Il m'écoute avec attention. On voit que la peine se lit sur son visage.

« J'espère qu'en analysant tout cela on pourra te dédouaner. Sincèrement, c'est une des histoires les plus tristes que j'ai jamais entendues. »

Je ne dis rien, juste un sourire d'approbation. Gusfand remonte en quatrième vitesse et viens nous trouver.

« Il y a un de tes ordinateurs qui n'arrête pas d'émettre des sortes de bips bizarres. »

« C'est que la réponse est arrivée. »

50 L'ultime décision du héros

Il fallait s'y attendre. En comparant le plan avec une carte, nous remarquons vite que les fameux souterrains se trouvent dans la région du Wewelsburg.

Gusfand se tourne vers moi.

« L'heure du choix est arrivée mon petit. Rester dans l'ombre et te cacher jusque la fin de tes jours, ou tenter de rétablir la vérité à ton sujet. »

Klaus ne dit rien. Il nous regarde, attendant une éventuelle question ou demande. Mais une curiosité impatiente se lit dans son regard. Quant à moi, aucun son n'arrive à sortir de mes lèvres. J'espère qu'il va continuer à développer son idée.

« Oui, la solution se trouve peut-être dans ce château. Mais si ce lieu dissimule bien l'entrée du complexe, s'y aventurer ne sera pas sans risque. Tu pourrais même bien y perdre la vie. »

« Je ne comprends pas. Tu ne viens pas avec moi ? »

« Je pourrais t'accompagner. Mais pas dans ces souterrains. C'est une épreuve que toi seul peut accomplir, un peu comme le porteur de l'anneau. Si je passe le mur avec toi, je te mettrai en danger. »

Sérieusement, ce type abuse des références cinématographiques. Après Star Wars, le seigneur des anneaux. La prochaine, ce sera quoi ? Les Gremlins ?

« Par contre, tu pourras arriver sans encombre jusqu'au Wewelsburg. Tu connais ma technique « d'invisibilité » mais elle ne permettra pas de parcourir les entrailles de la terre. Enfin, je l'espère.

-Espère quoi ? Tu veux dire que tu as peur de t'aventurer sous terre si ton pouvoir marche ? Dis-je d'un air frustré.

-Non, non ! J'espère qu'il fonctionnera dans le

château ! Excuse-moi, c'est l'émotion !

« Heu les gars, si Chris revient pas, on aura rien du tout. J'ai par contre une solution. »

On se tourne tous les deux vers Klaus, qui se met à fouiller dans un de ses sacs. Il nous exhibe fièrement un tout petit objet rond, pas plus grand qu'une bille de cour de récré.

« C'est une caméra. Oui, elle est très petite. On l'a bidouillée avec un pote, et émet en WiMAX. Si Gusfand place un relais à l'entrée, et que je place un récepteur un peu plus loin, à l'extérieur du château, il y a moyen de stocker tout ce qu'il faut dans un petit disque dur. Si jamais ça tourne mal, Gusfand ou moi pourrons récupérer toutes les données. »

Enguerrand reste perplexe, réfléchissant à d'autres choses.

« Avant de se lancer dans quoi que ce soit, il faut décider d'un point essentiel. Parce que récupérer les infos, c'est bien, mais qu'est-ce qu'on en fait ? Comment on les transmet ? »

Klaus sourit. Il se trouve en terrain connu, ultra à l'aise et commence à nous faire un speech sur Snowden, ses conversations avec Greenwald, et tout le toutim. Comment ils ont éveillé le monde à la surveillance de masse.

« Tu suggères de faire pareil ? » Dis-je.

« Pas tout à fait. Ce qui se passe ici, en regardant tout le matériel que vous avez, est nettement plus grave que l'affaire PRISM. Je pense même que ce qu'a révélé Snowden, si on regarde toutes les personnalités impliquées, n'est qu'un tout petit mécanisme de cet immense rouage. »

Il déglutit, puis reprend.

« Je pense donc que même si Greenwald est une des personnes à contacter, elle ne doit pas être la seule. Nous, les pirates, sommes des milliers de par le

monde. Je pense que nous devons disséminer au maximum l'information. La noyer partout. Publier simultanément sur tous les sites des partis pirates, mais aussi dans la presse. Viser les médias citoyens également qui n'ont pas de comité éditorial pour les censurer. Et en cas de censure extrême, il nous faut dupliquer toutes les données au maximum afin qu'elles ne se perdent jamais. Les stocker sur des centaines d'ordinateurs. »

« Oui, l'idée est bonne. Et je pense que l'affaire est tellement grosse que chaque média voudra en parler. »

« Cela ne m'indique cependant pas comment cela pourrait me dédouaner. »

« Bien au contraire ! Si on arrive à montrer que Derek Vigneron était dans le vrai, que ce projet d'enlèvement, le « unglausichibe Kommando » est toujours en cours, on pourra te dédouaner. »

« Il faudrait aussi trouver la source de la vidéo qui t'accuse de tentative d'assassinat sur Lammour. Voir si la vidéo a été trafiquée. Et ceci, je peux m'en occuper avec quelques amis. Pendant que vous êtes dans le château, on peut trouver la source de l'upload de la vidéo, et tenter de pirater son système. Si on y arrive, cela prouvera que tu n'as rien à te reprocher. Dans le pire des cas, on prendra la vidéo sur YouTube et on l'analysera. »

Gusfand prend la parole.

« Un des points qui a été également discuté est qu'il faut absolument éviter un sentiment de panique parmi la population. Elle risquerait de prendre peur. Et une société qui panique, bonjour les dégâts. Des personnes mal intentionnées pourraient mettre ces sentiments à profit. On risquerait de voir l'armée débouler dans les rues, des coups d'état en pagaille, et ce qui provoquerait l'effet inverse de ce que l'on

souhaite. Je pense que tu devrais faire une vidéo, Chris. Raconter ton histoire, ce que tu as traversé ces derniers mois. Donner ensuite un message d'amour, expliquer que les bons sentiments permettraient de changer le monde, qu'ils doivent arrêter de suivre les grands médias et penser à une nouvelle société, égalitaire pour tous. On la mettrait en ligne dès que toute l'histoire paraît au grand jour, et on la transmettrait en même temps à tous les médias.

« On pourrait éventuellement l'entrecouper avec des preuves, les afficher au public. Démontrer la conspiration, les enlèvements, les meurtres et la vidéo trafiquée de la tentative d'assassinat. »

Le silence s'impose dans la pièce. Ils attendent tous deux que je me mette à parler. Une boule de stress se forme dans mon bide.

« Allez Chris, on ne peut rien faire sans toi. Tu es la pièce maîtresse de cette affaire. Mais on ne t'en voudra pas si tu refuses, je sais que le poids sur tes épaules doit être bien lourd à porter. Mais tu dois te décider, maintenant. »

La boule dans le bide se forme un peu plus. Je ferme les yeux. Des tas de pensées me traversent. Marie, les enfants. Je revois leur sourire. Je dois le faire pour eux, pour que justice soit faite. Je prends une profonde inspiration, fais le vide total en moi. En les rouvrant, je prononce la phrase qu'ils attendent avec impatience.

« C'est bon. Je suis prêt. Allons-y Allonzo. Je vais le faire.

Cette fois, c'est moi qui s'amuse avec une petite allusion. Le Docteur. Ce type qui n'a pas peur de rien, et règle toujours les problèmes sans verser dans la violence. Je ne peux m'empêcher de sourire.

51 Le calme avant la tempête

Le reste de la journée est consacré à toutes les préparations. Klaus me filme, afin que je puisse raconter mon histoire. Plusieurs prises sont nécessaires, par moment ma gorge se noue tellement que certains sons n'arrivent pas à s'échapper.

Nous effectuons ensuite des repérages à l'aide de Google Maps, et on prépare notre périple. En train, il y en a pour environ quatre heures, en passant par Dusseldorf. Il nous restera ensuite environ dix kilomètres à pied de la gare la plus proche.

Klaus réserve deux chambres dans un petit hôtel non loin. Bien que le château dispose d'une auberge de jeunesse, tout le monde proclame qu'il n'est pas prudent de se poser sur place. Surtout selon Klaus, qui nous annonce qu'elle est souvent squattée par des jeunes skins et autre nostalgiques du Reich. Il estime également que la portée de son WiMAX devrait être bien plus que suffisante.

Je suis assez étonné que ce château ne soit pas dans une région reculée. Il se trouve en plein centre d'un petit village du même nom, non loin de l'aéroport de Lippstadt. Certainement l'aéroport du complexe. Comment un aéroport, lieu public, peut-il héberger donner un accès à un tel endroit sans éveiller les soupçons ?

Je n'arrive pas à fermer l'œil de la nuit. Bien que je n'aie plus rien à perdre, j'ai solidement les boules. Affronter ce lieu, seul, sans savoir ce que je risque d'y trouver me ronge les tripes. Mais si je ne le fais pas, qui d'autre le fera ? Et si on ne les arrête pas, comment est-ce que le monde tournera dans les prochains mois ? Si l'on en croît les documents, cette lettre surtout, quelque chose d'énorme est sur le point

d'éclore. Quelque chose qui assoira la domination de ces fous furieux. L'image de Marie et les enfants s'impose dans mon esprit. Si cette histoire tourne mal, je me retrouverai auprès d'eux. Cette pensée me rassure quelque peu. Bientôt, tout sera fini. Et même si je perds la vie, je serai enfin en paix.

Le voyage se passe sans la moindre embûche. Les Allemands sont bien trop occupés en ce moment à gérer un afflux massif de réfugiés venant de Syrie. Et peut-être que Gusfand y est pour quelque chose. Les contrôleurs nous remarquent à peine dans le train. Une fois que l'on a déposé tout notre barda, Gusfand et moi faisons un repérage des lieux. Nous parcourons l'ensemble des rues entourant le fief d'Himmler, histoire de calculer toutes les trajectoires en cas de fuite inopportune. On évite cependant de rentrer directement dans le château, duquel émane une atmosphère pesante. Mais visiblement, seul Gusfand et moi pouvons la ressentir. Son oppression est palpable, et ressemble à celle que j'ai pu ressentir dans cet hôtel à Rome. Le reste des touristes et autres passants que l'on croise ne semblent pas la détecter, pourtant, pour nous, c'est comme dans ces films d'horreur de série B : comme si une ombre nuageuse, extrêmement sombre, s'étendait au-dessus du domaine.

Klaus, quant à lui, prépare ses trucs technologiques. Il passe une petite antenne que Gusfand devra placer près de l'entrée du château. Il nous dit qu'elle a une autonomie de quatre heures, c'est le temps que j'aurais pour explorer ces sombres tunnels. Lorsqu'il a terminé avec ses bidouillages, il s'occupe de monter la future vidéo. Je n'ai pas pu m'empêcher de sonder son esprit. Il semble vraiment digne de confiance. Il a les boules, lui aussi, mais ne le montre pas. Il a confiance en sa technologie qui

l'empêche d'être retracé par n'importe qui.

Une fois que l'on a terminé de se promener, Gusfand et moi retournons dans ce petit hôtel. De nos chambre, l'atmosphère dégagée par ce lieu sinistre semble ne pas nous atteindre.

Nous nous retrouvons tous les trois au soir, lorsque toutes les lumières de l'hôtel sont éteintes. Nous discutons par écrans interposés. Pas de dialogue oral pour éviter qu'une oreille indiscreète tombe sur les détails finaux de notre entreprise.

Nous décidons que la visite aura lieu dès demain. Gusfand et moi irons dans le château, en tant que visiteurs, et nous attendrons la nuit pour agir. Les pouvoirs de Gusfand nous maintiendront invisibles, et dès que le château sera fermé au public nous commencerons à rechercher cette fameuse entrée. Klaus continuera de préparer tous les documents et les montages vidéos, et si nous ne sommes pas revenus à 11h au matin, il ira chercher les vidéos que j'aurais transmises à la box.

Ils voient tous deux que le stress s'empare de plus en plus de moi. La peur se lit sur mon visage.

Gusfand me parle dès lors dans mon esprit.

« Rappelle-toi ces derniers jours, ces sentiments que tu as pu ressentir, qui ont permis de chasser les ténèbres. Laisse-toi envahir par eux. Ils seront ton rempart, ton bouclier contre la haine qui tentera de s'emparer de toi. Car les gens que tu risques de rencontrer feront tout pour te déstabiliser. Si tu laisses le doute te pénétrer ne fut-ce qu'un instant, tu seras entièrement à leur merci.

— Je ne sais pas si je peux y arriver. J'ai peur.

— Je comprends ce que tu ressens. Médite sur mes paroles, chasse le doute. Je sais que tu peux y arriver. Tu as trouvé la force cachée au plus profond de toi, il ne te reste qu'à t'en servir. Et rien ne pourra

t'arrêter. »

Ils me laissent tous les deux pour la nuit. Assis sur ce lit à ressorts qui grince au moindre mouvement d'orteil, je me rappelle de ces films ou l'apprenti, suivant les conseils du sage, se met en position du lotus pour méditer et être en paix. Il me faut plusieurs essais, parfois en perdant pied, mais finalement j'y arrive.

Je ferme les yeux, je me laisse envahir par tous ces bons sentiments. Je remercie le monde, l'univers de la vie qui m'a été donnée, de toutes les rencontres que j'ai pu faire. Que même si je m'y suis mal pris, en forçant quelque peu les esprits, j'ai quand même pu rendre le monde un peu meilleur autour de moi. Finalement, tout doute s'efface, cette boule d'angoisse disparaît encore plus vite qu'elle était apparue hier. Et j'arrive à m'endormir comme un petit loir, bien décidé à affronter les ténèbres pour les chasser de ce monde.

52 Indiana Jones, le retour

14h. En fermant la porte de cette chambre d'hôtel, je prends une grande respiration. Voici venu l'heure fatidique, le moment ultime où nous allons mettre notre plan en branle. Je n'ai plus peur. Je sais que l'on y arrivera. Et que même si je n'arrive pas à m'en sortir, Klaus prendra le relais. Un nouveau monde pourra commencer sous peu. Un monde où la menace de Lammour disparaîtra à jamais pour laisser place à la compassion, le respect, l'amour. Oui, je sais, cette phrase fait bizarre. « La menace de Lammour ». Je me mets à rire à plein poumons, ce qui provoque une

certaine perplexité chez mes deux compagnons.

Ils ne peuvent s'empêcher de rigoler, eux aussi, une fois que je leur explique. Gusfand se reprend le premier.

« Tout doit être en place assez vite. Le musée ferme à 17h et les dernières entrées autorisées à 16h30. On ne pourra plus passer la porte une fois cette heure passée. »

Klaus place son espèce de box-récepteur-je-ne-sais-pas-trop-quoi, dans un petit buisson sur le chemin. Il vérifie ensuite que tout le matériel fonctionne. Il allume la petite caméra, le relais, et vérifie si tout est correct via son smartphone. Il a bien essayé de nous expliquer tout ça, mais je dois dire que son jargon d'ingénieur informaticien à la Bill Billou et le pacte des gnous est directement ressorti par l'autre oreille. Il affiche au bout de quelques minutes un sourire satisfait, me tend la mini caméra et le relais à Enguerrand. Dès que j'ai rangé son attirail, il me tend la main.

« Bonne M... »

Je souris en guise de réponse. On dit que remercier lorsqu'on nous souhaite une bonne réussite porte la poisse. On va donc éviter. Il fait ensuite demi-tour et se redirige vers l'hôtel. Au bout de quelques secondes, il disparaît de notre champ de vision et Gusfand m'inflige une grosse tape sur l'épaule.

« C'est bon ? On peut y aller ? »

J'acquiesce et nous nous remettons en route. On grimpe sur cette petite colline qui abrite le lieu sacrosaint des SS d'Himmler.

La forteresse, bien que reconstruite en grande partie, conserve toujours son petit caractère d'époque : un petit château allemand du XVIIe siècle. Il y a peu de personnes dans la cour intérieure, la terrasse de l'auberge de jeunesse est vide.

Dans un sens c'est pas plus mal qu'il n'y ait pas grand monde, en cas de grabuge, moins de témoins qui affirmeront que le forcené Chris de Meesmaeker se baladait dans cette partie de l'Allemagne. Visiblement, la sécurité n'a pas l'air non plus d'être très renforcée. Aucune caméra dans la cour intérieure, et en y réfléchissant bien, il n'y en avait pas non plus à l'entrée. Je trouve cela étonnant. A mon avis, nous devons être fortement bigleux ou ils disposent de caméras encore plus minuscules que celle de Klaus.

Au fur et à mesure que Gusfand et moi approchons de la tour Nord qui contient la fameuse salle que nous avons aperçue sur les photos, l'atmosphère devient de plus en plus oppressante. Mais contrairement à ce que j'avais ressenti à l'hôtel Iris, cette sensation me glisse sur la peau. Elle n'arrive pas à me traverser et prendre possession de moi, alors que je me rends bien compte qu'elle est plus puissante.

Le musée est bourrée de symboles mystiques et ésotériques. Des copies de reliques importantes pour le régime nazi, que ce soient la lance de Longinus, les atours de l'Empereur du Saint-Empire,... il y en a pour tous les goûts. J'ai l'impression d'être Indiana Jones en train de faire des fouilles archéologiques tout en combattant ses ennemis de longue date. Il ne me manque que le fameux fédora et le fouet.

Nous parcourons les salles les unes après les autres. Je continue d'observer les murs, les plafonds, tout en regardant tous les objets datant du siècle dernier, témoins de la folie du troisième Reich. Toujours aucun système de sécurité en vue, ou alors il est réellement bien caché.

Durant toute la visite, nous ne rencontrons pas une seule âme. Visiblement, nous sommes les seuls touristes de l'après-midi. Seul le

gardien/réceptionniste à l'entrée, que nous avons évité grâce aux capacités de Gusfand. Et il ne semblait pas commode. En fait, c'était un gros cliché de l'Aryen typique. Grand, bien bâti, blond aux yeux bleus. Dans un sens, je ne suis guère étonné. Si ce lieu abrite bien le repère du culte de Thulé, un gardien de ce genre n'est autre qu'un de leur gars. Mais quand même, est-ce que ce genre de détails frappe les visiteurs férus d'histoire sur la seconde guerre ?

Nous arrivons dans la salle au rez de la tour nord. Son entrée est gardée par une drôle d'inscription, en allemand et Gusfand me la traduit : « seul l'élévation permettra de dévoiler les mystères ». Rentré dans la pièce, je sens que l'atmosphère est de plus en plus lourde. Je sens comme un mur qui me rejette, on veut m'empêcher d'aller plus loin. Le clin d'œil de Gusfand me redonne confiance. Plus rien n'arrive à ralentir ma progression.

Nous grimons doucement les escaliers en colimaçon, parsemés de croix gammées et autres symboles tout aussi nauséabonds, et au final, nous arrivons dans cette fameuse pièce. Je suis pris d'un haut-le-cœur. Bien que la pièce soit propre, ne contiennent aucun objet ni meuble, elle empeste le sang frais. Une odeur tellement forte. Comme si les murs s'en étaient imprégnés à chaque rituel sacrificiel. Il est 16h30. Rester plusieurs heures dans cette pièce, à attendre la fin du jour va être difficile. Mais finalement, on s'habitue tout doucement à l'odeur, pour finir à ne plus la sentir du tout au bout d'un moment.

Je commence à tourner dans la pièce, sans rien oser toucher. On ne sait jamais. Je me demande bien où se trouve cette porte dissimulée. Rien ne transparaît dans la pièce. Hormis quelques appliques pour des torches électriques en guise de luminaires, il n'y a

rien du tout. Et aucun interstice, ni fente dans les murs qui laisserait supposer à ce qu'un tel portail puisse être présent.

Le temps passe, le soleil passe l'horizon et nous n'avons toujours aucun indice quant à cette foutue entrée vers les souterrains secrets. L'attente commence à être un peu pesante, je m'impatiente doucement. Gusfand, lui, est toujours d'un impassibilité étonnante, limite s'il ne se mettrait pas au centre de la pièce à méditer, tellement il est imperturbable.

Mais serait-ce peut-être bien la solution ? Seul un homme élevé pourrait passer la porte ! N'est-ce pas justement ce que dit l'entrée de la tour ? Je m'installe au centre du cercle et m'assied dans la position du lotus (cette fois, sans me gameler, j'ai bien compris le truc). Je fais le vide en moi, repousse toutes les émotions. À un tel point que je ne perçois plus l'oppression omniprésente du lieu. Comme si j'étais seul dans l'univers, qu'autour de moi il n'y avait plus rien. Seul entouré du vide.

Une pression sur l'épaule me sort de ma méditation. Gusfand se tient derrière moi, et me montre un point dans la pièce, sans dire le moindre mot. Visiblement j'ai réussi. Un mur dans la pièce s'est écarté, laissant place à un tunnel qui s'enfonce dans les ténèbres.

53, Mais qu'est-ce qu'elle fout là ?

Gusfand et moi échangeons un très long regard. Le moment de vérité est arrivée. Si je m'engage dans ce tunnel, je ne pourrai plus revenir en arrière. Je suis

bien décidé à aller jusqu'au bout. J'allume la petite caméra comme m'a montré Klaus. Ensuite, mon étrange mentor me prend dans ses bras, un peu comme un papi qui dit au revoir à son petit fils et qu'il pense qu'il ne le reverra plus. C'est limite s'il ne se mettrait pas à pleurer.

« Voilà, c'est l'heure. Quoi que tu fasses, n'oublies pas ce que je t'ai dit. Si tu laisses le doute t'envahir, c'est fini, on ne pourra plus rien pour toi. Mais je sais que tu ne failliras pas. Mais j'imagine que tu comprends bien que ce petit rappel est inévitable.

-Je sais. Je suis sûr que tout va bien se passer. »

Il sait que je mens. Même si je n'ai pas peur, il sait que je sais qu'il sait que je sais que je risque ma vie (j'avais envie de pousser encore un peu, mais je me suis dit que je n'allais pas pousser bobonne dans les orties). Je me tourne vers le tunnel, préférant arrêter là les effusions de bons sentiments. Les au revoir, n'ont jamais été trop mon truc, et à mon avis, lui non plus.

J'agrafe la petite caméra à ma chemise, comme un pin's, émet un clin d'œil à Gusfand en guise de dernier adieu et m'engage dans ce petit escalier qui s'enfonce dans les ténèbres.

J'ai l'impression que ce foutu escalier n'en finit pas. Je me suis arrêté de compter les marches alors que j'arrivais à cent, et je n'en vois toujours pas le bout.

Finalement, après un temps qui me paraît interminable, je déambule dans un couloir très étroit. Il doit faire une bonne cinquantaine de mètres, avec des portes de part et d'autres, et se termine par une porte un peu plus massive. Le couloir est d'un gris maussade, éclairé par quelques lumières qui sortent du plafond. Des vieilles lampes, comme on en voit dans les films de la seconde guerre mondiale. Cela lui donne un aspect assez sinistre, surtout avec les rares

décorations que l'on aperçoit sur les murs : des croix gammées, des têtes de mort, des croix germaniques. Bien qu'il n'y ait pas un chat, je reste sur mes gardes. On ne sait jamais. Le couloir est peut-être même piégé. Ils doivent apprécier ce genre de trucs mortifères, j'en mettrais ma main à couper.

Les portes qui donnent dans le couloir sont fermées. Je ne m'attarde cependant pas dessus. Selon le plan, cela devait être des petites pièces qui entreposaient des biens non essentiels à ma quête, certainement des objets en rapport avec le musée. Le gros du complexe se trouve derrière le vestibule qui se situe juste après la porte qui me fait face. Ce sera la première épreuve. Traverser cette salle dont je ne sais rien. Si quelqu'un s'y trouve, je risque d'être directement cuit. Mais je n'ai pas le choix. Je ne peux plus aller en arrière.

Curieusement, il n'y a aucun piège. Soit il y a anguille sous roche et mes petits copains sont prêts à me cueillir, soit ces types sont vraiment trop confiants. Ou alors ils sont déjà au courant de ma présence et s'apprêtent à m'accueillir en bonne et due forme. Indiana Jones est déçu pour le coup. Pas de tronc d'arbre qui sort des murs, de plaque qui se dérobe sous mes pieds pour me faire chuter sur des pieux bien affutés. Tout comme depuis cette séance de méditation, l'atmosphère oppressante ne s'est plus manifestée. J'ai l'impression que ma progression si aisée est bien trop belle pour être vraie.

Je suis arrivé à la porte. Je ne tremble même pas en tentant de l'ouvrir. Elle ne me résiste pas, contrairement aux précédentes.

Me voici dans le fameux vestibule. L'entrée véritable de ce grand complexe souterrain. Des portes donnent dans toutes les directions. Au milieu, un bureau qui lui contient de l'équipement plus que moderne. Un pc,

des écrans de toutes sortes qui semblent épier les moindres recoins du château et de cette base nazie oubliée. Bizarre que l'on ne nous ait pas vu, à moins que les capacités de Gusfand s'étendent aussi aux appareils technologiques.

Il fallait s'y attendre, un type surveille ces écrans. J'ai l'impression de faire un plongeon dans un film de guerre en l'observant. Le SS typique, habillé de noir avec son brassard rouge surmonté par une croix gammée. Il ne m'a pas encore vu. Eh bien, je ne lui laisserai pas le temps de prévenir ses petits copains. Alors que je m'approche de lui, quelque chose craque sous mon pied. Et merde. Trop confiant, je n'avais pas regardé le sol. Il se retourne et semble éberlué de m'apercevoir dans le coin.

Poussée. Il n'arrive plus à bouger, ses membres ne lui répondent plus. Je vois la panique dans son regard. Sans cette chape de plomb qui bloque mes pouvoirs, je me retrouve avec toutes mes capacités. En quatrième vitesse je cherche de quoi l'attacher. Un gros câble réseau, ça devrait faire l'affaire. Les films de cul, ça a du bon quand même. En moins d'une minute, il est saucissonné comme une victime SM. J'utilise son brassard pour le baillonner et le planque sous le bureau. Avec un peu de bol, je serai ressorti avant la relève.

Maintenant, quelle porte prendre ? Je regarde vite fait les écrans sur le bureau. Il y a une console qui permet de switcher de caméra et d'angle de vue. Je zappe un peu. Je parcours les salles les unes après les autres. Et je m'arrête d'un coup. Je suis stupéfait, pris d'horreur, de colère, de douleur. Devant moi, dans une petite salle, je vois Frida, ma Frida, prostrée dans un coin. Elle n'a qu'un t-shirt comme unique vêtement, et je remarque des ecchymoses sur ses bras, jambes et visage. Face à elle, un mec qui est en train de

remettre en place son froc. Il lui parle en Allemand, je ne comprends rien, mais je suis sûr que ce n'est pas très sympa, surtout qu'après avoir vociféré il lui envoie un gros mollard directement au visage.

Je regarde dans le bas de l'écran : je vois qu'il y a juste écrit A-21. Le couloir A. Il donne justement sur cette pièce. Je zappe vite, pour voir le couloir. Je vois le type qui sort de la pièce et s'éloigne, pour prendre une porte un petit peu plus loin. Ce n'est pas celle qui donne par ici. Ouf.

Je ne peux pas la laisser là. Je l'ai déjà laissé tombé une fois, je n'aurais pas dû prendre la poudre d'escampette en Hollande, la laisser sans défense.

Je me baisse vers le type à mes pieds qui tente de se débattre. On dirait un asticot qui se tortille dans tous les sens faute de pouvoir avancer. Je fouille ses poches pour retrouver une série de clé. Visiblement ils ne se sont pas encore mis à jour, avec des serrures à empreintes digitales ou autre. Je rentre dans le couloir et court à toute vitesse jusque la pièce 21.

54 Course poursuite dans les catacombes- déstabilisation

Vite. Je dois trouver cette putain de clé. La première ne passe pas. La seconde, puis la troisième non plus. J'entends du bruit dans une pièce non loin, et je commence à devenir fébrile, les mains commencent à trembler. À la quatrième clé, les spasmes font tomber le trousseau. Je peux recommencer à zéro. Mais coup de bol, la clé suivante rentre et la porte s'ouvre.

Frida ne lève même pas les yeux lorsque je rentre dans la pièce. Ce n'est lorsque je l'appelle qu'elle dirige son regard vers moi. L'étonnement se lit sur son visage.

Elle ne se lève même pas lorsque je m'approche d'elle. Frida a même un réflexe de recul quand j'essaie de lui toucher le visage.

« Chris, c'est bien toi ? »

« Oui, c'est bien moi. Je suis désolé de t'avoir laissé en plan. Mais c'est fini maintenant. »

Elle se jette dans mes bras et se met à pleurer.

« Mon Dieu, Chris, j'ai désespéré. Ils m'ont raconté des choses horribles. Qu'avec toi j'avais tabassé des types, qu'on avait tué un journaliste pour lui piquer des infos qu'il avait amassés sur eux et n'ont pas arrêté de m'interroger sur toi. Et sur une clé USB. Chaque fois que je ne savais pas répondre, ils me passaient à tabac. Certains s'en donnaient même à cœur joie. Ils doivent être bien une dizaine à m'être passé dessus.

« C'est fini, je suis la maintenant. »

Je l'aide à se relever. Elle a du mal à tenir debout, et la soutient en me dirigeant vers la sortie. Mais, dès que nous passons le couloir, un type sort du vestibule. Son regard est furibond et se met à hurler des « ALARM, ALARM », avec cet accent germanique à vous glacer le sang.

Poussée. Là aussi, ça marche et le mec se tient prostré devant nous. Nous ne demandons pas notre reste et commençons à courir dans le sens opposés. Derrière nous, plusieurs claquements de porte se font entendre. Une dizaine de gaillards sont désormais à nos trousses.

Nous entendons comme des détonations teintées de bruit électronique, des traits lumineux rouges passent à côté de nous. J'ai l'impression d'être dans Star Wars.

Les nazis auraient-ils inventés les fusils blasters ? C'est bien la seule chose qui pourrait s'y identifier. En tout cas, ils tirent comme des billes. Des vrais stormtroopers, en somme.

Frida commence à s'essouffler. Elle est à bout de force, ce qui n'est guère étonnant avec toutes les frasques qu'elle vient de subir. Ce qui devait arriver arriva : elle finit par trébucher.

« Frida, encore un petit effort ! »

« Je n'y arrive pas Chris. Comme si une force... »

Je ne la laisse pas le temps de finir, je sais ce qu'elle va dire. Et nous n'avons pas le luxe de perdre du temps en bla-bla inutile. Ils sont tout proches, et nous allons finir rôtis comme des lapins avec leurs flingues de l'espace. Je la tire par le bras, mais c'est inutile. Une porte devant nous s'ouvre. Une nouvelle fournée de nazitroopers s'engouffre dans le couloir. Nous sommes cernés, fait comme des rats sans aucune porte de sortie.

L'un d'entre eux, certainement le chef, s'avance vers moi. Il parle français.

« Monsieur De Meesmaeker, vous nous avez donné du fil à retordre. Mais maintenant, la partie de cache-cache est terminée. »

Le coup qu'il m'envoie dans le tibia est si violent que je m'écroule à terre. Deux des types qui l'accompagne me prennent par les épaules et se mettent à me traîner vers la porte qu'ils venaient d'emprunter. Frida subit le même sort et ils nous emmènent dans la multitude de couloirs du complexe.

Nous passons par un dédale de grandes salles. Certaines contiennent encore des tas de personnes, des bureaux, des écrans géants. Un immense organigramme, tournant autour d'Hitler montre des personnalités comme Obama, Lammour, Lepen, etc. Un autre, ce sont des entreprises et organisations.

Comme certains des schémas que j'ai aperçus dans les documents, mais en bien plus complet. Je suis effaré. Même des organismes comme Greenpeace en font partie. Ils sont partout, interconnectés, contrôlent les pouvoirs en place comme les principaux mouvements d'opposition. J'espère que la caméra a pu chopper les tableaux.

Nous arrivons finalement dans une pièce qui dénote entièrement avec le reste du complexe. Bien que nous soyons bien plus profonds que six pieds sous terre, nous avons l'impression d'être dans un petit salon d'une chaumière bavaroise. Tout y est, jusqu'à une petite cheminée. Deux hommes sont assis devant elle, contemplant le feu qui consume quelques bûches dans l'âtre. Je n'arrive pas à voir leurs visages, les fauteuils, d'un style assez ancien dissimulent les contours de leur visage. Dès un raclement de gorge d'un de mes tortionnaires, l'un d'entre eux se lève et se dirige vers nous. Lammour.

Il affiche un sourire plus que satisfait, mêlé d'un sadisme que je n'avais jamais aperçu auparavant. Une haine innommable, incommensurable se lit sur son visage. Il se trouve donc ici, dans ce complexe. Je sens cette atmosphère oppressante à nouveau. Comme si elle avait disparu le temps de me laisser arriver jusqu'ici. Ou alors...

Si tu te laisses envahir par le doute...

Oui, Gusfand m'avait prévenu. Mais je ne doute pas, je suis certes ébranlé par cette soudaine apparition. Je ferme les yeux un micro instant, reprend mon calme. La sensation d'écrasement diminue.

Les deux gaillards me laissent tomber sur le sol, Frida subit le même sort, et la plupart des gardes s'éclipsent de la pièce. Le chef, celui qui m'a filé de coup dans les rotules, lui, reste sur place et se cale devant la porte que nous venons de passer. Quatre

autres types sont dans la pièce, postés le long des murs, prêts à nous canarder avec leur flingue du futur si besoin.

Le gringalet rachitique se dirige vers moi. Peut-être que je pourrais m'en sortir, avec une bonne poussée bien placée. Je me concentre sur lui, mais impossible. Bien qu'il n'y ait pas de chape de plomb, il semble immunisé contre mon pouvoir. La nausée me reprend.

« Tu ne peux rien contre moi, Chris. Ça ne sert à rien de tenter tes petites manipulations à deux sous. Tu ne feras que te causer une souffrance inutile. »

Il se rapproche, son sourire sadique et malicieux continuant de grandir. J'ai l'impression qu'il va se transformer en une poupée de guignol aux traits ultras exagérés.

« Enfin, je t'ai entre mes mains, Chris de Meesmaeker, l'homme qui a essayé de me manipuler, l'homme qui a essayé de me tuer ! Il s'en est fallu du temps, mais je vais enfin pouvoir te faire payer ta minable tentative, dans ce fameux Country Club bruxellois. »

« Je n'ai jamais essayé de te tuer. Je ne suis pas comme vous. »

« Ha bon, et ce flingue que tu tenais entre les mains ? Mais bon, c'est vrai, j'ai discuté avec un de tes amis. La dissonance cognitive, ce n'est pas très joli. On oublie des choses, on a l'impression d'être témoin alors qu'on est acteur... »

Alors qu'il me parle, j'ai un petit pincement au cœur. J'ai l'impression d'avoir déjà entendu ces mots. Mais impossible de me rappeler où.

Si tu te laisses envahir par le doute...

Non, je ne doute pas ! Impossible ! J'ai un flash. Je me vois dans cette salle, alors que Frédéric Lammour allait prononcer son discours. J'avais un flingue en main. Les gens à côté de moi qui paniquent. Non, ce

ne peut être moi ! Je n'ai jamais fait de mal à une mouche, jamais je ne me serai résolu à un acte que je trouve immonde, même pour changer le monde ! Je ferme les yeux, refluant la panique qui commence tout doucement à me prendre. Lorsque je les rouvre, je vois Lammour me regarder. Il semble jubiler. Il va rouvrir la bouche, déblatérer à nouveau ses paroles pour éprouver ma foi.

« Bon, ce n'est pas tout cela, mais tu as quelque chose qui nous appartient. Quelque chose qui nous a été dérobée et qui a atterri dans les mains de Friendly. »

« Je ne vois absolument pas de quoi vous voulez parler. », dis-je.

Lammour fait signe à un des gardes, qui se rapproche de moi. Je reçois un coup de crosse dans les côtes. Le choc est si violent que j'ai l'impression de recevoir un coup de poignard. Je mets un genou à terre.

C'est pas l'uniforme qui fait l'homme, c'est la moustache.

« Vous ne pouvez rien contre moi. Votre conspiration maléfique touche bientôt à sa fin. »

Lammour se remet à rire de plus belle. Il est réellement immonde lorsqu'il se met à se bidonner. On dirait un petit lutin maléfique, un léprauchaun avachi, un Grimlock, comme dans le roman d'Alinora, de cet auteur belge qui place ces écrits dans le domaine public. J'ai oublié son nom.

« Tu parles de votre tentative d'alerter tous les

médias, d'avertir le monde entier ? T'inquiètes, ta misérable tentative n'aboutira pas. »

Nouveau petit pincement au cœur. Je suis étonné. Klaus avait tout fait pour ne pas être découvert avec ses techniques dignes de Kevin Mitnick.

« Oui, nous sommes au courant. Nous avons réussi à intercepter certaines communications. Des gars à nous sont en train de retracer le signal de ton petit copain pirate. Dès qu'on retrouvera la source, on ira le cueillir. Mais tu ne nous a toujours pas répondu. Où se trouve cette clé USB ? »

« Je l'ai laissée quelque part. Un endroit que vous ne trouverez jamais. »

Je ne reçois pas un coup de crosse, mais plusieurs. Je ne peux m'empêcher de hurler cette fois.

« Alors ? »

« Je vous ai tout dit. »

« Ce n'est pas bien de me mentir, Chris, dit-il en claquant des doigts. Mais peut-être que si je joue avec notre chère Frida, tu seras un peu plus loquace. »

Le garde qui venait de m'infliger la série de coups se dirige vers ma belle blonde. Il la tire par le bras, la soulève comme un pantin désarticulé, et sort une lame qu'il dirige vers son visage.

« Je crois que tu vas parler maintenant ! »

Il fait un geste à son gaillard qui enfonce la lame dans la joue de Frida qui se met à hurler.

« Chris, s'il te plaît, aide-moi ! »

La lame glisse le long de la joue. L'ouverture semble assez profonde et le sang se met à couler sur le reste du visage. Les cris de Frida redoublent. C'en est trop. Je ne peux pas encore laisser quelqu'un souffrir par ma faute. J'y arriverai sans qu'une autre personne en souffre. Surtout elle.

« C'est bon. Arrêtez. »

Je sors la clé de ma poche.

« J'imagine que c'est cela que vous cherchez ? Je vous la donnerai de bon cœur si vous la relâchez de suite. »

« Tu n'es pas en position de négociier quoi que ce soit », dit Lammour. Mais certes. Frida, va chercher la clé. Si tu es sage, on te laissera tranquille. »

Il fait un geste à son garde, qui lâche Frida. Elle s'approche de moi, les larmes aux yeux. Lorsque je lui donne la clé, son visage change du tout au tout. Son regard s'illumine. La blessure infligée par la lame se referme, comme par magie, puis elle me sourit.

« Merci mon cœur. Tu as été parfait, comme à chaque fois. »

Elle se met à rire alors que je sens les pincements au cœur s'intensifier. Elle s'est jouée de moi. Elle était avec eux depuis le début. Et moi, je n'y ai vu que du feu. Pas étonnant que Gusfand ne voulait pas s'approcher d'elle. Pourquoi est-ce qu'il ne me l'a pas dit ? Je sens mon cœur s'effriter de plus en plus. Toute cette histoire n'était qu'un coup monté ? Une manière de se jouer de moi pour récupérer ces données ? Comme Indiana Jones, je me suis fait berner par la jolie blonde aux yeux bleus.

Elle se dirige vers l'homme toujours assis dans le fauteuil, l'homme dont on ne voit pas le visage. Bien qu'elle lui parle en Allemand, je comprends parfaitement ce qu'elle lui dit.

« Voilà l'objet, Père. »

Toujours en Allemand, il la remercie. Je comprends qu'il lui dit qu'elle est une bonne fille et qu'elle n'a jamais failli. Mais cette voix je la connais. Je l'ai déjà entendue. Elle me fait frissonner. La voix de la mort et des ténèbres elle-même. C'est là qu'il se lève et me fait face. Je ne peux m'empêcher de trembler.

Je ne peux en croire mes yeux. C'est lui. L'homme qui a fait trembler le monde entier le siècle dernier. Il

n'a pas vieilli d'un poil. Toujours aussi frais comme un gardon, lorsqu'on le voyait déclamer ses diatribes au peuple allemand. Toujours la même petite moustache caractéristique du bonhomme. Il se tient face à moi, me sourit. La noirceur de son âme me fait tomber à genoux. Frida se tient à sa gauche, Lammour à sa droite. Et tous les trois se marrent à voir ma mine défaite et décomposée.

J'ai l'impression qu'une aura noire les entoure tous les trois. Adolf semble hilare et satisfait. Frida semble la plus enthousiaste à ma mine décomposée.

« Enfin. Tenir tout ce temps avec un taré dans ton genre, ce n'était pas de tout repos. Et impossible de se rattraper côté sexe tant tu es maladroit au pieu. Mais c'est fini maintenant. Dire qu'on a failli frôler la catastrophe ! »

Les larmes me montent au visage.

« Je ne comprends pas. »

« Tu te rappelles cette tasse de café renversée ? Si tu avais vu les documents, tu aurais tout de suite découvert le pot aux roses. Les papiers que j'ai détruits n'étaient rien d'autres que mon certificat de naissance. Celui de Frida Hitlermann. Fille déposée dans un orphelinat en Suisse, puis adoptée par deux par un couple de sympathisants à notre cause. Je ne sais pas comment celui qui a enquêté a pu faire le rapprochement, mais sur l'arbre généalogique il m'avait bien mis en relation avec mon père. Ainsi que mon frère. »

Elle se tourne, d'un air entendu, vers Lammour. J'aurais dû m'en douter. Un petit gringalet haineux dans son genre. C'était bien le fils de son père, le tonton Adolf Hitler.

Les pincements au cœur reprennent de plus belle. Je suis en train de m'effondrer. Je n'ai été qu'un pion pour récupérer leurs satanées données. Mais leur

victoire sera amère. Klaus filme, et des copies de ces fameuses données sont en sa possession.

« Vous avez peut-être récupéré vos précieux documents chiffrés, mais avant que vous ne m'expédiez ad-patres, il y a une chose que je dois vous dire : ces documents, on les a vus. Demain matin, ils feront la une de tous les journaux. »

La fureur se lit sur le visage du Fuhrer (haha, elle sonne bien celle-là, je trouve !). L'aura noire gagne en intensité autour de lui, comme si ces ténèbres étaient vivantes, et commencent à s'enrouler autour de moi. Je me sens étouffer, je n'arrive plus à lutter contre cette haine palpable. Gusfand avait raison. Si le doute m'envahit, je ne pourrais plus lutter. Finalement, je tombe inconscient.

55 Toutes les bonnes choses ont une fin

Lorsque j'ouvre les yeux, je suis dans une pièce totalement blanche. Je suis assis dans un fauteuil assez confortable, mais j'ai l'esprit totalement embrouillé. Comme si j'avais une gueule de bois de tous les diables, une biture qui aurait duré des mois entiers et dont j'ai de vagues souvenirs.

Enguerrand se tient face à moi. Pour la première fois depuis bien longtemps, je le vois tel qu'il est et non dépenaillé : Les cheveux bien coiffés, et, fait étonnant, porte des fringues sur lui. Assez chic, je dois dire. Jeans, chaussures de marques, et une petite chemise sur laquelle repose une grande blouse blanche. Oui, je l'ai déjà vu accoutré de cette manière. Mais où et quand, je n'arrive pas à m'en rappeler.

Monsieur de Meesmaeker, je suis content de vous revoir. Je dois dire qu'il n'a pas été facile de vous retrouver et de vous repérer. Heureusement, j'ai pu vous faire revenir à la raison, semble-t-il, et êtes revenu de votre plein gré dans mon établissement. J'espère que maintenant, vous allez enfin prendre votre traitement au sérieux.

Je me sens défaillir, la tête commence à me tourner.

« Mais, Gusfand... »

« Gusfand, vous m'appelez Gusfand ? Vous ne vous rappelez pas ? »

Il se tourne vers le grand bureau qui trône au milieu de la pièce, et sort d'un tiroir une petite peluche, qu'il me tend. Un choc électrique parcourut mon corps. Des tas de souvenirs me submergent. Gusfand. Le nom de la peluche de ma fille.

« Oui, c'était le nom du doudou de votre fille, Louise, qui vous a été enlevée il y a un peu plus d'un an. Un tragique accident, un skin-head, qui venait de braquer une banque, a trébuché sur la poussette pendant qu'il s'encourrait. »

La tête me tourne de plus en plus. Des tas d'images défilent devant moi.

Alors que nous étions en vacances en Allemagne, dans la région de Wewelsburg, nous avons été témoins d'un braquage. Le braqueur, un petit skin de bas-étage avait renversé la poussette de Louise dans sa fuite. Fracture et hémorragie cérébrale. Lorsque les secours arrivèrent, il était trop tard.

« Cela vous revient maintenant ? »

Nouvelle série d'images. Je n'arrivais pas à me remettre de la mort de ma petite fille chérie, que Marie et moi avons eu tant de mal à concevoir. J'étais rentré dans une grave dépression. J'étais rentré de moi-même à l'hôpital, et me faisait traiter par le Docteur Enguerrand de Lagardière.

Mais alors, comment toute cette histoire avait-elle pu se produire ?

Dissonance cognitive.

Merde. C'était donc de cela qu'il s'agissait ? Enguerrand me regarde, semble deviner le fond de ma pensée.

« Oui, vous avez totalement disjoncté. La dissonance cognitive. Pourtant, je vous avais mis en garde : si vous vous laissiez envahir par le dégoût et la haine, vous alliez vivre une escalade sans pareille. Je ne pensais pas que cela irait aussi loin. Vous vous êtes mis à dire que vous pouviez modifier les pensées des personnes qui vous entouraient. Mais à chaque fois que vous vous persuadiez que vous modifiez les pensées des autres, vous ne faisiez que les tabasser. Et impossible de vous en rendre compte. »

Un stupeur sans commune mesure m'étreint. De nouvelles images défilent dans ma pauvre petite caboche.

Je m'étais échappé de l'hôpital alors que le toubib m'avait placé en isolement. J'ai tabassé les gardes, tous habillés de blancs, mais qui ressemblaient par leurs crânes rasés à des skinheads. *Dissonance cognitive.*

L'achat de l'arme, en pleine rue, près de Fililivres, chez un gars qui avait un par-dessus à la Columbo. La tentative d'assassinat sur Lammour. C'était bien moi qui tenait l'arme. La fuite, encore et encore. Toutes ces personnes, en rue, que je pensais manipuler pour soutirer du fric, dans cette boulangerie à la frontière française,... Le défilement de mes victimes prenait une vitesse exponentielle dans mon esprit. Je me vois en train de tabasser Marie et Louis. Ma femme, la chair de ma chair que j'explose à coups de poings et de pieds.

Je colle subitement mes mains sur mes tempes et

me mets à hurler comme un diable. Ce n'était pas possible, ça ne tenait pas debout. On avait dû manipuler mon esprit, modifier mes souvenirs.

« Non, vous mentez ! J'ai amassé des documents, vu de mes propres yeux Lammour et Frida conspirer pour prendre le contrôle du monde ! »

« Vous regardez trop la télé Monsieur de Meesmaeker. Vous ne vous rappelez pas ? »

Il me tendit un journal qui datait de plusieurs mois. Il montrait ma cavale en compagnie d'un otage vers l'Italie. Frida Hitlermann, une escort girl de luxe.

Les images me reviennent à nouveau. Frida, la belle Frida. Je l'avais séquestrée dans son appartement pendant près de deux mois. Je l'avais ensuite embarquée après avoir tabassé des amis qu'elle avait appelés pour se tirer d'affaire et avoir foutu le feu à son appart. La fuite. Pour arriver en Italie et voir ce journaliste.

« J'ai la preuve que vous m'avez manipulé. Lorsque j'ai discuté avec ce journaliste Edgard Friendley, il m'a montré tous ces articles, il m'a parlé de Derek Vigneron, de l'assassinat de la famille marseillaise. Les preuves sont là.

« Non, Chris c'est encore votre esprit qui vous a joué un tour. Edgard Friendley est un personnage de fiction, que l'on voit dans le film Demolition Man. Et jamais dans la presse on a retrouvé une trace des personnes que vous citez. Mais vous avez bien assassiné un journaliste à Rome. Vous lui avez explosé le crâne. On a retrouvé vos empreintes partout.

Je sens la nausée monter en moi. Non, cela ne peut pas être possible ! On se joue de moi, le petit moustachu et ses copains ont certainement implanté des autres souvenirs dans mon esprit ! Alors que j'essaie de me concentrer au maximum, pour me souvenir, je perds l'équilibre. La pièce commence à

tanguer autour de moi. J'essaie de me lever, je tombe et me mets à ramper vers Enguerrand. Les images de Friendly et la vieille voyante avec le crâne découpé par mes soins me sautent en pleine figure. Ma nausée prend le dessus, et je gerbe aux pieds d'Enguerrand.

« Je ne vous crois pas. Vous m'avez manipulé, comme Lammour et ses potes. Je le sais, je l'ai vu. Hitler est encore en vie, il va bientôt mettre son plan final en branle et nous serons tous perdus ! »

Enguerrand prend une mine désolée, appuie sur un bouton puis se penche vers moi.

« Non, Chris. Croyez-moi. Vous avez peut-être vu son image pendant votre escapade, mais vous et moi le savons bien. Même s'il avait réellement survécu, il serait mort depuis bien longtemps. »

Deux grandes armoires à glace rentrent dans la pièce et se dirigent vers moi.

Fred et Didier vont s'occuper de vous ramener à votre chambre.

Je hurle, je me débats face à ces deux molosses qui m'empoignent. Pas cette fois. Ils me maintiennent au sol, l'un au niveau de la poitrine et des bras, l'autre au niveau des jambes. Je ne sais plus me mouvoir d'un centimètre.

Enguerrand, lui, sort une seringue qu'il plonge dans un liquide incolore, puis se dirige vers moi.

« Ne vous inquiétez pas, on va bien s'occuper de vous maintenant. »

L'aiguille se plante dans mon bras et je me sens instantanément me ramollir, devenir docile comme un doux petit chaton.

Alors que Fred et Didier me soulèvent et me portent à l'extérieur du bureau, j'entraperçois Enguerrand sortir un téléphone. Pendant que la porte se referme, j'entends juste ces mots :

« Oui, c'est moi. J'espère que vous avez eu ce que

vous vouliez. En tout cas, je vous assure que tant qu'il ne sera pas guéri, il ne sortira pas de ce bâtiment. »

Epilogue

Klaus était en larme. Il avait vu la nouvelle : Chris s'était fait chopper, et les nouvelles n'étaient pas bonnes. Mais autre point qui l'effrayait était que le type bizarre qui était venu le chercher à Dusseldorf n'était pas réapparu. Il avait dû dare-dare ramasser la box qui contenait toutes les images filmées par Chris. Il avait aperçu quelques skins patrouiller dans le village, avait ramassé ses cliques et ses claques et avait pris le premier train pour Berlin, afin de se réfugier dans l'endroit le plus sûr du monde : le chaos computer club.

Il avait regardé les images de Chris plusieurs fois, et chaque visionnage le rendait de plus en plus perplexe. Parfois, Chris parlait dans le vide, comme si une personne invisible se tenait près de lui. Il l'avait vu s'entretenir avec une femme blonde extrêmement belle, mais maquillée comme si elle s'était prise une torgnolle. Il avait entendu prononcer le nom d'Hitler plusieurs fois. Mais il avait vu des personnes également qu'il n'aurait pas aimé voir. Le style nazi, version 2015 avec des flingues au look futuriste. Ce qui l'effrayait le plus était de voir Chris se faire passer à tabac par des types qui semblaient recevoir des ordres sortis de nulle part. Il avait également vu la fameuse usb se promener dans le vide, puis disparaître sans aucune explication.

Alors qu'il terminait de compiler les données pour les envoyer de par le monde, il regardait les infos. La dernière nouvelle lui fit l'effet d'un coup de poignard au cœur :

« La cavale sordide de Chris de Meesmaeker s'est terminée hier, de manière plutôt rocambolesque. Cet homme, âgé de 38 ans, avait perdu l'esprit suite à la disparition de sa fille, tuée par un skinhead lors d'un braquage en Allemagne. Interné, il s'était évadé un après-midi pour tenter de tuer le célèbre polémiste Lammour. Dans sa fuite, il emporta dans sa démente amis, femme et son dernier enfant. Après plusieurs mois de cavale, qui se poursuivit avec la prise d'otage de la Suissesse Frida Hitlermann, il rentra de son plein gré dans son institution hospitalière où il mit fin à ses jours durant la nuit. »

Ils l'avaient eu. Chris s'était avoué vaincu. Il aurait tant aimé savoir ce qui s'était réellement passé. Quelque chose ne tenait pas. Trop de zones d'ombre rien que dans les vidéos. Il n'arrivait pas à croire la version officielle. Mais il devrait trouver réponse à ces questionnements plus tard.

Car maintenant, le moment décisif était enfin arrivé. Il ne pouvait plus faire marche arrière. Justice devait être rendue. Pour Chris, pour tous ces morts.

Les yeux pleins de larmes, il appuya sur la touche d'envoi. Des milliers de personnes, dans quelques minutes, découvriraient l'horreur qui se tapissait dans l'ombre, qui manipulait l'humanité. Demain serait un autre jour. Le jour où les êtres humains commenceraient à prendre leur destin en main. Demain serait l'aube d'un monde meilleur.

Fin.

À suivre...

Rendez-vous sur [le profil de l'auteur](#) et cliquez sur « suivre cet auteur » pour être alerté lorsque la suite sera publiée.

Merci pour votre lecture.

Vous pouvez maintenant :

- [Donner votre avis à propos de cette œuvre](#)
- [Découvrir d'autres œuvres du même auteur](#)
- [Découvrir d'autres œuvres dans notre catalogue « Thrillers »](#)

Ou tout simplement nous rendre visite :

www.atramenta.net

Suivez-nous sur Facebook :

<https://www.facebook.com/atramenta.net>